

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Lazaret 3

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION



G.J. ARNAUD

" LAZARET 3 "



F L E U V E N O I R

G.-J. ARNAUD

LAZARET 3

COLLECTION
« ANTICIPATION »

EDITIONS FLEUVE NOIR
69, boulevard Saint-Marcel — PARIS-XIII^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et. d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1973 « Éditions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Quelqu'un frappait à la porte de leur cellule et, sous ses coups impatients, des plaques entières de métal oxydé se détachaient des parois et du plafond. Une poussière métallique monta du sol et fit éternuer Jea qui venait de se réveiller en sursaut, le visage effrayé. Laur sautait de sa couchette, son pistolet à rayons à la main. Il dormait habillé, toujours sur le qui-vive.

— Et si ce sont des Serials ? murmura Jea.

Laur regarda son arme. Il avait déjà eu beaucoup de mal à se la procurer. Si les policiers le trouvaient porteur d'un tel engin de destruction, ils étaient capables de lui tirer dessus sans sommation. Il la cacha sous son blouson et s'approcha de la porte.

— Qui est là ?

— Je me nomme Branus. Est-ce vrai que vous venez de la planète Mara ?

— C'est exact, reconnut Laur, toujours méfiant.

— Ouvrez-moi, il faut que je vous parle. J'ai moi-même habité Mara il y a dix ans.

Il entrouvrit, aperçut un gros bonhomme au teint jaunâtre qui lui souriait timidement. Dans la coursive, il n'y avait pas d'autres personnes.

— Entrez.

La porte refermée, il le plaqua contre la cloison pour le fouiller. Branus roulait des yeux effarés.

— Je vous jure que je suis sans armes et plein d'intentions pacifiques.

Laur ne trouva que quelques piécettes de monnaie, deux pilules de nourriture concentrée et une plaque magnétique d'identité. Il remit le tout dans les poches de l'homme.

— Je comprends votre méfiance, dit Branus. Il y a dix ans, enfin, presque, que je vis sur ce satellite...

— Dix ans ! s'exclama Jea en sautant de sa couchette. Mais pourquoi vous retenir si longtemps ?

De triste, le regard de l'homme devint surnois car la jeune femme portait une tenue transparente qui ne dissimulait rien de son corps. Il déglutit avec difficulté puis, ayant rencontré le regard dur de Laur, il recommença à sourire.

— Dix ans. J'ai été interné avant la guerre de la Grande Séparation. Et depuis... Mais je ne suis pas seul. Nous sommes plusieurs dizaines dans ce lazaret.

— De quoi souffrez-vous ?

— Mais de rien. Je suis de Mara et ça suffit. Les autres sont de Gorb, Balagha, Heri... Les planètes en rébellion. Ça suffit pour que vous soyez internés. Depuis combien de temps êtes-vous là ?

— Trois jours du temps universel, répondit Jea. Mais on nous a dit qu'il s'agissait d'une simple quarantaine.

Branus s'agita.

— N'en croyez rien. Ici, c'est un véritable camp de concentration. Vous n'aviez jamais entendu parler de Lazaret 3 ?

— Nous venons de Bi. Nous avons voyagé dans les interdimensions jusqu'à ce que nous fassions surface dans une zone contrôlée par la Fédération. On nous a dirigés vers ici en attendant que nos déclarations soient contrôlées.

Il regarda Laur puis Jea d'un air ennuyé, attardant son regard sur la jeune femme.

— Alors, vous ne savez pas ? Bi ? Une planète des confins ? Dirigée par les Monarques ? Je comprends... Dites, est-ce vrai qu'ils ont tout détruit sur Mara ? Est-ce vrai que la planète s'est affolée et va cent fois plus vite que le temps universel ?

— C'est exact, dit Laur. Vous en doutiez ?

— Je ne sais pas... Dix ans... C'est long, mais j'avais toujours de l'espoir. Toute ma famille vivait sur la planète. Dans une ville nommée Limpia.

— Il n'y a plus de ville de ce nom, dit férocement Laur. Neuf siècles se sont écoulés sur Mara.

Branus le regardait fixement et, soudain, ses yeux s'emplirent de larmes. Laur lui tourna le dos, furieux contre cet étranger, contre lui-même.

— Vous êtes le seul homme, la seule femme revenus de là-bas. Je vous en prie, suivez-moi. Il faut raconter aux autres. Ils attendent impatiemment que je vous ramène. J'ai pris des risques pour venir jusqu'ici. J'ai loué les services d'un Stomk. Il attend au-dehors de cette épave. Chaque minute me coûte une somme élevée. Nous nous

sommes cotisés pour cette location. Il n'est pas possible de s'aventurer dans le lazaret d'une autre façon.

— Voici trois jours que nous le visitons, dit Laur. Nous avons parfaitement compris que la vie des autres n'y comptait pour rien.

— Pourquoi les Serials ne sont pas plus vigilants ? demanda Jea.

— C'est voulu, dit Branus. Il y aurait surpopulation, sinon. Le lazaret existe depuis un siècle. Il a toujours servi à emprisonner les suspects, les habitants des planètes en révolte. Il y a toujours eu des planètes en révolte depuis des siècles. Les Serials se bornent à donner le change et à étouffer tout complot visant à permettre une évasion massive de ce satellite. Si tous les êtres réunis voulaient s'entendre... Mais il n'y a jamais eu de cohésion. Chaque groupe ethnique reste replié sur lui-même, sur la défensive, et chacun a sa frange de voleurs, de tueurs, de sadiques.

Puis il s'inquiéta, regarda autour de lui avec soupçon.

— Ce sont les Serials qui vous ont procuré cette cellule ?

— Non. Ils nous avaient logés dans ce qu'ils appellent la Barbacane, cette immense ogive galactique où nous avons été conduits. Mais nous avons appris que nous pouvions aller ailleurs. Nous avons trouvé cette cellule à louer non loin du poste de contrôle.

— C'est un Brum qui tient ça, hein ? fit Branus avec une grimace de dégoût. Ce sont des êtres répugnants. Vous ne sentez pas cette constante odeur d'iode qu'ils dégagent ? Ils doivent en absorber des quantités énormes pour survivre dans cette zone.

Ils comprirent pourquoi, à certains moments, l'atmosphère sentait la marée. Le Brum se déplaçait dans un scaphandre assez informe et ils n'avaient vu de lui qu'une apparence de visage.

— Bien sûr, ricana Branus. Pour ne pas vous effrayer, il utilise un masque en plastique, mais ils sont horribles. Toute la tribu vit dans les étages inférieurs de cette ogive. Surtout, n'allez jamais en bas. Ils vivent dans une atmosphère qui n'est pas la nôtre et dans une gravité différente. Ils viennent de Gorb. Ce sont des marchands. Bloqués ici depuis trois ans. Mais si vous venez vivre dans notre quartier, vous n'aurez plus aucun souci de ce genre. Tout est parfaitement organisé pour la vie collective. Nous avons nos magasins, nos écoles, notre milice. Mais venez avec moi. Le Stomk nous attend dehors. Emportez toutes vos affaires...

Laur regarda Jea et secoua la tête.

— Nous venons, mais nous préférons attendre un peu avant d'aller habiter avec vous. Ici, nous sommes à portée du poste de contrôle où nous nous rendons matin et soir pour savoir si quelque décision a été

prise à notre rencontre...

— Je vois, fit tristement Branus. Vous ne me croyez pas, ou bien vous ne comprenez pas. On ne ressort jamais de Lazaret 3.

— Jamais ! s'exclama Jea... Vous mentez... Vous essayez de nous faire peur je ne sais pourquoi, peut-être pour nous attirer dans un piège et nous dépouiller. Hier, nous avons été attaqués par des humains... Sur une de ces passerelles immenses qui réunissent les épaves. Peut-être appartenaient-ils à votre colonie ?

— Possible, fit Branus, fataliste. Je vous l'ai dit, nous avons notre propre frange d'indésirables. Mais il y a des humains et des humanoïdes venus d'autres planètes. Je vous donne ma parole que votre sécurité est assurée si vous m'accompagnez. Vous pourrez juger sur place. Nous avons reconstitué un monde policé où il est possible de survivre.

— Vous ne dites pas vivre, remarqua Jea.

— Oui... Nous devons nous montrer très exigeants, comprenez-vous ? Sinon, c'est l'anarchie, la confusion des races. Tout ce que nous ne voulons pas.

Laur et Jea eurent à nouveau un échange de regards. Déjà, ils se doutaient de ce qu'ils allaient voir.

— Allons-y, dit Laur.

Tout au bout de la coursive, un énorme scaphandre les attendait, leur loueur. Il grogna quelques mots difficilement compréhensibles. En s'approchant, Laur distingua, derrière le verre épais du casque, un visage figé en matière imitant grossièrement la peau humaine.

— Vous lui devez de l'argent ? demanda Branus avec une voix dégoûtée.

— Nous payons chaque jour.

Laur tendit une pièce et le Brum la prit avec une sorte de patte lourdaude.

— Scaphandre articulé, spécifia le Maraïen, micro centre moteurs. Ils n'ont ni bras ni jambes. Des sortes d'excroissances qui peuvent aller de quatre à douze selon leur évolution mentale.

Malgré le scaphandre, ils perçurent une forte odeur d'iode quand le Brum s'éloigna. Comme chaque fois lorsque la porte du sas s'ouvrit sur le dehors, ils eurent un recul. Ils éprouvaient toujours le même vertige face au vide sidéral. Lazaret 3 était uniquement fabriqué avec des épaves d'astronefs, ogives, fusées, vaisseaux aux multiples formes. Des passerelles fragiles les réunissaient. Certains étaient isolés sans aucun lien avec les autres. Il y avait d'étranges navires venus de mondes

inconnus des deux Maraïens. Des toupies gigantesques dont on ne distinguait même pas les limites, des fusées terrestres très anciennes, des roues aux rayons multiples, des étoiles.

— Tout ce qui cabote d'un monde à l'autre depuis des siècles est représenté ici. Les armateurs, les compagnies viennent vendre leurs tas de ferrailles à bout de souffle lorsqu'ils ont trimardé dans le cosmos jusqu'à l'extrême limite.

— Aucun n'est en état de fonctionner ?

Branus haussa les épaules.

— Comment le savoir ? Mais voici mon Stomk.

Était-ce un oiseau ? Une masse duveteuse de chair capable de voler grâce à ses deux paires d'ailes pourtant courtaudes. Le couple en avait vu plusieurs dans l'atmosphère artificielle du satellite.

— Comment respirent-ils ?

— Ils possèdent une autonomie personnelle. Heureusement, ce sont des êtres si cupides qu'ils en oublient d'être agressifs.

Une aile arrière se souleva et ils s'installèrent dans la cavité douillette du corps. L'air y était étouffant, humide.

— Le Stomk transporte ainsi sa nichée. Il ne construit pas de nid. Il vit au sommet des ogives.

Sur le satellite, le jour était constant grâce à une nova nucléaire créée depuis près d'un siècle. Son éclat, leur avait-on expliqué, avait tendance à s'atténuer sur un rythme précipité depuis quelques années.

Pour leur permettre de voir, le Stomk ne volait qu'avec ses ailes antérieures, laissant l'autre paire étendue comme lorsqu'ils planaient. Branus leur désignait certains détails intéressants.

— Les réserves d'eau. Elle est produite artificiellement et on peut s'y brancher, à condition de représenter au moins cinquante individus. Les autres se débrouillent comme ils peuvent, mais il y a plusieurs points d'eau.

Le château d'eau était une énorme sphère noire qui tournoyait lentement en un va-et-vient constant.

— Le pont des Marchands. Toutes les races y sont représentées.

— Nous connaissons, dit Laur.

C'était là qu'il avait pu acheter quelques provisions, mais aussi son pistolet à rayons, après des quantités de recherches et de renvois le long des boutiques misérables faites de matériaux hétéroclites. Le pont avait plusieurs miles de long et réunissait deux parties principales du satellite. En certains points, des fusées de petite taille le soutenaient,

mais certaines étaient si rouillées que ces sortes de piles n'avaient rien de rassurant.

— Oh ! il s'est déjà écroulé.

— Qu'arrive-t-il aux gens ? s'inquiéta Jea.

— Ils sont précipités en dehors de l'atmosphère mais retenus par la gravité. En général, il est trop tard lorsqu'on les récupère en dehors de la zone respirable.

Plus loin, Branus désigna une sorte de cirque formé par l'épave ouverte d'un immense vaisseau cosmique.

— Le centre de plaisir, si j'ose dire. On y rencontre toutes sortes de distractions. Des prostituées de toutes les races et de tous les sexes, des marchands de drogues, des jeux, des théâtres même, des marchands de rêves, mais aussi des comploteurs. Regardez, les vedettes des Serials y sont nombreuses.

De grosses bulles comme ils en avaient vu sur Bi, des plate-formes blindées survolaient le cirque. Les Serials portaient des combinaisons grises et des casques transparents. Ils disposaient d'un armement léger considérable, mais les vedettes, bulles et plate-formes transportaient d'autres armes plus importantes, précisa Branus.

— Ils craignent surtout les révoltes, les mouvements.

— Y en a-t-il eu ?

— Plusieurs fois. Certains ont failli réussir, dit-il évasivement.

Le Stomk volait sans bruit et en ligne droite. Laur se pencha vers Branus.

— Pourrait-il quitter le satellite ?

— Je... Certainement, mais il n'en fera rien. Il serait tout de suite abattu sans sommation.

— Notre ogive est en rotation autour d'une planète à pas mal de distance d'ici, dit Laur.

— La planète And, précisa Branus. Je sais. Il y a d'autres vaisseaux. S'ils ne sont pas utilisés par les fonctionnaires de la Fédération, ils finissent ici. Le nôtre est précisément dans le lot qui constitue notre quartier.

— Mais nous avons laissé des amis à bord, s'indigna Jea.

Ce qui fit sursauter Branus.

— Des amis ? Des êtres comme vous et moi ?

— Non, des androïdes et des robots...

— Oh ! quelle importance !

Jea allait riposter, parler de Xond, leur ami androïde, mais Laur lui fit signe de se taire. D'ailleurs, ils arrivaient, car le Stomk descendait doucement vers un ensemble d'une douzaine de vaisseaux immenses reliés par des tubes.

— Pas de passerelles chez nous à cause des attaques des autres groupes.

— Vous vivez toujours enfermés ?

— Nous avons des grandes surfaces vitrées. Vous verrez. Des jardins, même. Nous allons nous poser là-bas.

Une plate-forme nue. Lorsqu'ils en approchèrent, une trappe énorme coulissa, dans l'ouverture de laquelle s'engouffra le Stomk. Il se posa au centre d'une grande pièce où se trouvaient plusieurs dizaines de personnes contenues par six hommes qui portaient une sorte d'uniforme de couleur blanche.

— Votre milice, je suppose, grogna Laur.

— Oui, répondit Branus, enthousiaste. Vous verrez... Nous sommes parfaitement organisés.

Quelqu'un se détacha du groupe.

— Voici notre président et, avec lui, le conseil qui gère nos affaires.

Tous des vieillards que Laur regarda approcher d'un œil froid. N'importe où, les mêmes erreurs recommençaient. Pour eux qui avaient connu Bi et les Bios, tous ces semblants d'organisations sociales leur paraissaient insupportables.

Ils descendirent du Stomk qui s'envola aussitôt après avoir reçu des pièces qu'il fourra avec sa gueule plate dans la cavité de nidation.

Le président parlait et Laur fit un effort pour comprendre le sens de ces paroles prononcées en galactique, avec, parfois, une référence aux langues anciennes utilisées sur Mara. Il répondit brièvement, fut entraîné avec Jea le long du tube qui reliait les différentes parties du quartier. Soudain, une femme d'un certain âge essaya d'arriver jusqu'à eux.

— Je vous en supplie... Mes deux enfants se trouvaient sur Mara lorsque nous en sommes partis avec mon mari... Ils habitaient la région...

Mais les miliciens la refoulaient avec une certaine brutalité.

— C'est indispensable, s'excusa le président... Ces gens ne veulent pas admettre la réalité... La triste réalité. Ils espèrent contre toute logique depuis bientôt dix ans...

— Vous devez leur parler, dit Branus. Ce sera salutaire. Moi aussi, j'espérais...

Bientôt, le couple se retrouva avec les dirigeants et Branus dans une pièce fermée à la foule. On avait prévu des boissons, des assiettes de nourriture. Ces vieillards se jetaient sur les aliments avec une avidité déconcertante. Laur goûta à sa coupe, trouva le liquide terriblement fort.

— Du vin de Balagha. Toute une cargaison que les propriétaires se sont enfin résolus à vendre. Ils sont ici depuis six mois et croyaient être libérés rapidement. Excellent, n'est-ce pas ?

Laur reposa la coupe car la tête lui tournait déjà. Jea avait bu la sienne, en acceptait une autre. Ils mangèrent aussi des sortes de carrés pâteux très savoureux.

— Nous avons des restrictions, bien sûr, et c'est un peu fête aujourd'hui, aussi nous en profitons, expliqua Branus.

— Et les autres ?

Il désignait la porte derrière laquelle attendaient les Maraïens non admis dans la pièce. Branus parut gêné.

— Nous ne pouvions prévoir tant de nourriture et de boissons. Le ravitaillement est très mal assuré.

— Qui s'en charge, les Serials ?

— Oui, mais ils trafiquent là-dessus. Nous ne pouvons vivre décemment que dix jours avec ce qu'ils nous donnent. Alors, nous pratiquons des cultures sans terre, des élevages. Un animal qui fournit une chair savoureuse, connu sous le nom de rondon. Malheureusement, il a besoin de beaucoup d'ozone pour augmenter de poids et nous nous en procurons difficilement. Si nous avons un chimiste. Certains groupes ont des synthétiseurs de nourriture. Ceux-là vivent bien malgré la monotonie des plats.

— Et les deux pilules que j'ai trouvées dans vos poches ?...

Branus porta un doigt à sa bouche, regarda autour de lui.

— Marché parallèle. Je les ai toujours sur moi en cas de besoin... Elles valent une fortune.

Les vieillards du conseil regardaient Jea avec des yeux brillants. Elle portait toujours cette tenue trop transparente et finissait par s'en trouver gênée.

— Si je pouvais trouver quelque chose de plus épais, chuchota-t-elle à l'oreille de Laur. Tu as vu les autres femmes ?

Il les avait entrevues, soit portant des combinaisons, soit des robes longues, aux tissus opaques. Branus s'immisça dans leur conversation.

— C'est à cause des rapt et des viols. Évitez, désormais, de sortir ainsi. Dans notre quartier, vous ne risquez rien. Vous savez que nous

appelons ça la « Petite Mara » ? Nous sommes tous de vieux sentimentaux.

Le président, qui se nommait Sareh, s'approcha.

— Quand pourrez-vous nous raconter ce qui se passe exactement sur Mara à l'heure actuelle ?

— Y tenez-vous vraiment ?

Le silence total suivit. Il resta grave, regardant chacun de ces vieillards avec intensité.

— La guerre de la Grande Séparation a été impitoyable. Tout a été rasé, détruit à près de cent pour cent. Les rescapés ne s'en sont jamais complètement remis.

Rapidement, il brossa un portrait de l'actuelle Mara.

— Et je ne puis vous affirmer que c'est absolument exact, car il y aura bientôt six mois que nous en sommes partis. Cela représente environ cinquante ans là-bas.

— Mais comment avez-vous pu franchir le mur des deux temps ? demanda quelqu'un.

Il expliqua que tout était prévu à bord de l'ogive, qu'il existait des capsules de réintégration.

— Pensez-vous que nous pourrions retourner vivre là-bas ?

La question le laissa songeur. Il ne voulait donner aucun espoir, mais depuis dix ans, ces gens-là attendaient un hypothétique retour. Anéantir cette attente, n'était-ce pas leur ôter toute envie de quitter un jour Lazaret 3.

— Je ne sais pas, dit-il. Si vous avez l'esprit pionnier, tout est possible, mais vous devrez affronter une nouvelle population. Je ne sais quels progrès ont été effectués en cinquante ans, mais j'ai quitté un monde médiéval, superstitieux, cruel.

Il leur parla de la religion ganethienne, des différents groupes sociaux, des villes monstrueuses.

— Tout peut avoir changé, mais aussi tout a peut-être rétrogradé.

— Jamais le pouvoir central n'acceptera de renouer avec Mara, dit Sareh, le président. J'ai réfléchi à ce problème. Aucun commerce n'est possible avec des gens qui ont vieilli de vingt, trente ou même cinquante ans entre deux voyages. Je n'excuse pas la guerre de la Grande Séparation, mais je la comprends mieux.

— Alors, dit un homme très âgé, nous aurions dû mourir là-bas. Nous sommes devenus des gens sans patrie, des déracinés. Que nous reste-t-il donc à faire, sinon achever notre existence dans ce baignoire ?

Laur le regarda et fut frappé par une certaine ressemblance avec Cydras le Reclus, l'homme qui l'avait élevé dans la cité de Vasa. Il éprouva une grande sympathie pour lui.

— Si le pouvoir central prenait une décision à votre égard, peut-être pourriez-vous y revenir, créer une enclave qui rayonnerait sur toute la planète. Mais, évidemment, vous devriez disposer de grands moyens techniques pour réussir.

— Y croyez-vous vraiment ? lui demanda l'ancien. Pourquoi vous en êtes-vous échappés ?

Il essaya de leur expliquer les circonstances de leur fuite, la collaboration des androïdes et de Xond en particulier, mais, visiblement, ces gens-là détestaient les robots.

— Notre technique était trop agressive, lui répondit-on. Ce fut la cause de notre malheur. Il faudra organiser une société digne de ce nom si nous voulons réussir.

Laur faillit leur répondre qu'il en doutait, que sur ce satellite, ils n'avaient pas su créer autre chose qu'un ghetto assez rigide, policé et si structuré que, inévitablement, les castes sociales se retrouvaient reconstituées. Il en eut d'ailleurs la preuve en visitant le reste des installations. Tout était organisé en fonction des dangers intérieurs et extérieurs. La nourriture stockée était surveillée jour et nuit, de même que les élevages de rondons dont il vit le troupeau à travers une vitre protectrice.

Ensuite, il accepta de parler aux habitants de la Petite Mara. Il se retrouva dans une sorte d'amphithéâtre où, d'ordinaire, se donnaient des cours aux jeunes enfants de la colonie. Devant tous ces regards anxieux, résignés, il hésita un peu, rencontra celui de Jea assise au premier rang.

Alors, il commença d'une voix forte l'histoire de Mara telle qu'il la connaissait et en commençant par la guerre de la Grande Séparation, puisant dans ses souvenirs personnels forgés par Cydras, son protecteur, et dans les connaissances acquises grâce aux archives de l'Ogive.

Au bout d'une demi-heure, il fut interrompu par une sirène d'alarme.

— Nous sommes attaqués, lui dit le président, très calme.

CHAPITRE II

Sur les gradins ne restaient que les femmes et les enfants. Tous les mâles avaient quitté l'amphi sans nul désordre et avec une discipline parfaite. Le président et son conseil se dirigèrent vers une pièce voisine. Branus se retourna comme pour les convier à suivre le mouvement, mais ils firent semblant de ne pas le voir. Laur avait rejoint Jea qui discutait avec les femmes les plus jeunes. Les autres, figées à leur place, fixaient droit devant elles tandis que les enfants regroupés à gauche chuchotaient.

— Ce sont certainement des humains de Véga II. Ils nous cherchent noise depuis le début de l'année. Le conseil a refusé de s'allier avec eux, expliquait une jolie fille blonde au visage expressif.

— Mais pourquoi ?

— Ils ne disposent que de pauvres ressources et, chez eux, les mâles sont en surnombre. Le conseil craint des difficultés.

Ce microcosme palpitait d'une peur constante et pour n'importe quelle raison.

— Ils ont dû envahir une galerie. Heureusement, elles sont toutes surveillées. Nous avons des relais de télévision.

— Mais d'où vient l'énergie ? demanda Laur.

— Nous possédons des capteurs ioniques en assez grand nombre. Malheureusement, lorsqu'ils tombent en panne, nous ne pouvons les réparer. Nous manquons de techniciens. La plupart des Maraïens réunis ici sont d'anciens marchands ou des fonctionnaires coloniaux. Nous n'avons qu'un médecin, un biologiste et deux électroniciens. Tous de qualifications moyennes.

La même expliqua comment la vie était organisée. Les couples seuls avaient droit à une cellule. Les célibataires étaient groupés par sexe et habitaient des endroits séparés.

— Ce sont toujours les anciens qui ont décidé, murmura-t-elle après un coup d'œil inquiet à ses compagnes muettes. Ils ont cru que la famille pouvait reconstituer une base solide de notre Petite Mara. Mais les célibataires plus ou moins forcés sont devenus des sortes de parias. À moins qu'ils ne deviennent miliciens.

— N'y a-t-il pas d'échange avec les autres groupes ?

— Ce n'est pas très bien vu, dit la jeune femme timidement. Moi, j'ai une sœur qui a préféré aller vivre au Cirque. Comme prostituée. Elle ne pouvait plus supporter la Petite Mara.

Branus ressortit de la salle du conseil et insista pour qu'ils viennent voir. On les poussa devant un écran géant qui représentait un des immenses tubes de communication. Deux groupes s'affrontaient avec des armes anachroniques qui expédiaient des projectiles au lieu de rayons. Le tout dans un silence presque parfait. Les combattants ne criaient pas et les armes crépitaient à peine.

— À cause des Serials, expliqua Branus. S'ils soupçonnaient le combat, ils interviendraient.

Les combattants maraïens portaient l'uniforme blanc et les autres des tenues diverses. En fait, ils paraissaient dépenaillés. Leurs visages étaient maigres et leurs yeux luisaient des feux d'un désespoir farouche.

— Ils ont l'air affamé, dit Laur.

— Mais ils le sont. Affamés de tout. De nourriture, de femmes, de révolte. Ils nous attirent les pires ennuis. Les Serials interviennent souvent à cause d'eux.

— Qui sont-ils ?

— Ils formaient une troupe de théâtre. Les Nouveaux Chapiteaux Élisabéthains. Ils voyageaient dans tout le cosmos pour jouer. Une troupe très importante. En tout, près de quatre cents personnes. Je crois qu'ils ont même joué sur la Terre.

Laur tressaillit et Jea lui serra fort le bras.

— La Terre ?

— Oh ! il y a longtemps. Ils voulaient revenir sur Véga II lorsqu'on les a enfermés ici. Ils ne savent faire que jouer, mais ça ne rapporte guère sur Lazaret 3.

— Vous m'avez parlé de théâtre dans le Cirque.

— Des pièces érotiques où l'on voit les acteurs faire l'amour sur scène, et quels acteurs ! Des humains avec des non-humains, par exemple. Non, eux ils sont trop fiers de leur art. Ils jouaient des pièces très anciennes, vieilles de plus de douze cents ans.

— Que veut dire Élisabéthain ? demanda Jea. Est-ce une planète ?

— Nous l'ignorons. Alors, ils tuent le temps et la faim à répéter inlassablement. Et puis, la rage les prend et ils nous attaquent. Vous les voyez en costumes de scène.

Ils regardèrent à nouveau. Ce qu'ils avaient pris pour des défroqués étaient des habits d'une coupe inconnue. Beaucoup de manches

bouffantes, des culottes collantes, des sortes de justaucorps. Les couleurs avaient dû être vives, les rayures contrastées, mais le temps et la saleté avaient terni l'ensemble.

— Même lorsqu'ils parlent, ils ne sont pas simples. Ils s'expriment avec des mots de l'ancien temps qu'on ne comprend pas.

— Vous êtes sûr, demanda Laur, qu'ils en veulent à vos femmes et vos provisions ?

— En doutez-vous ? Ils ont pillé certains magasins et enlevé plusieurs de nos filles. Nous ne les avons jamais revues.

— Peut-être les ont-ils vendues aux Shemolynes, dit un de leurs voisins.

Branus porta sa main à la bouche comme s'il allait vomir.

— Je vous en prie.

— Qui sont ces Shemolynes ? demanda Laur.

Branus désigna Jea.

— Pas devant elle.

— Dites. Je ne suis pas sensible.

— On les accuse de dévorer les humains, car ce sont les plus anciens habitants de ce lazaret. Et ils ne disposent que de maigres ressources. De plus, leur grosse masse leur interdit de se déplacer dans notre gravité universelle qui est trop faible pour eux. Ils se cantonnent dans leur quartier avec une gravité accentuée. Mais ils tendent des pièges aux autres et surtout aux humains pour survivre. Ils les dépouillent et se procurent ainsi une monnaie d'échange. Ils payent des isolés, des indésirables pour capturer leur proie. Ils disposent d'une poche spéciale dans laquelle le malheureux est enfermé et réduit lentement en bouillie. De cette bouillie, ils fabriquent des sortes de galettes qu'ils dévorent ensuite normalement.

— Nous l'emportons ! cria le président.

Les acteurs des Nouveaux Chapiteaux Élisabéthains reculaient dans le couloir, laissant plusieurs des leurs sur le sol. Ils furent refoulés dans les profondeurs plus obscures où la caméra ne put les suivre. Pendant ce temps, quelques miliciens fouillaient les corps et les dépouillaient. Dans la salle, tout le conseil regardait avec attention cette opération.

— Ils ont des pièces. Des armes.

— Qu'ils prennent aussi les habits, ordonna le président.

— Et les corps ? demanda Laur.

— Nous les faisons disparaître avec précaution afin que les Serials

ne soupçonnent rien, expliqua Branus. Si jamais ils se doutaient de quelque chose, ils viendraient fouiller le quartier pour nous ôter nos armes et opérer une coupe sombre. Un sur dix d'entre nous serait abattu. Heureusement, notre Petite Mara passe pour le quartier le plus calme du satellite.

— Partons, dit Jea, j'en ai assez vu, assez appris pour aujourd'hui.

— Oui, dit Laur, nous voulons rentrer chez nous.

— Quoi, dans cette infecte cellule des Brums ? Je pensais que vous resteriez avec nous.

— Nous reviendrons, dit Laur, prudent.

— Un instant.

Branus alla conférer à voix basse avec le président et les conseillers.

— Je n'aime pas les regards de ces vieillards sur nous, dit Jea à voix basse.

— Sur toi, surtout, ironisa Laur.

— Que nous préparent-ils ?

Ils revenaient vers eux. Le président parla.

— Nous vous demandons de rester parmi nous. Vous nous serez d'un grand conseil car vous êtes homme d'expérience, Laur. Vous disposerez d'une cellule et vous serez à l'abri de toute attaque. Ailleurs, vous ne serez jamais que des isolés avec tous les risques que cela comporte.

Laur allait répondre lorsqu'il rencontra le regard du vieillard qui ressemblait tant à Cydras le Reclus. Les yeux intelligents lui conseillaient la diplomatie.

— Eh bien, dit-il, nous allons rentrer chez nous car nous avons rendez-vous au poste de contrôle en fin d'après-midi.

— Savez-vous, dit Sareh, que vos démarches resteront inutiles ?

— Pourtant, on nous a demandé de revenir, dit Laur, étonné.

Le bluff réussit. Devant l'autorité des Serials, le conseil abdiquait toujours. C'était bien un peuple de marchands, songea Laur, méprisant.

— Je vais vous appeler un Stomk, proposa Branus. Vous ne pouvez traverser le satellite de part en part sans faire de mauvaises rencontres.

Un ascenseur les hissa au sommet de la plus haute ogive et Branus manœuvra une écoutille pour lancer des coups de sifflet. Une énorme masse apparut bientôt et se colla à la paroi.

— Discutez le prix, leur conseilla Branus. Ça ne vaut pas plus que trois piécettes si vous rentrez directement.

Jea soupira de soulagement lorsqu'elle fut dans la cavité de nidation, emportée dans les airs.

— Ces horribles vieillards me donneront des cauchemars. Crois-tu qu'ils nous auraient retenus de force ?

— Peut-être bien.

— Est-ce nécessaire de vivre comme ils le font ? Pourquoi ne pas essayer de s'entendre avec leurs voisins au lieu de les combattre. Crois-tu tout ce qu'ils disent sur Lazaret 3 ?

Il ne répondit pas. Elle vit qu'il regardait en dessous et se pencha. Il y avait une bagarre sur une des passerelles. Des groupes s'affrontaient et elle aperçut plusieurs femmes nues. Elles paraissaient terrorisées et en danger.

— Laur !

— Non, dit-il. Ça ne nous regarde pas.

Le Stomk survolait le cirque des Plaisirs, puis le château d'eau. Ils approchaient de leur quartier.

— Est-ce naturel que l'atmosphère soit bleue ?

— Elle doit être colorée artificiellement. Même la nova n'est pas distincte.

L'énorme oiseau s'immobilisa près de la plate-forme donnant sur le sas. Il protesta au sujet des trois piécettes, en exigeant deux de plus.

— Non, dit Laur, c'est plus que suffisant, mais lorsque nous aurons besoin de toi, je sifflerai ainsi.

— J'habite trop loin de ce coin pourri, riposta aigrement l'oiseau. Contente-toi de siffler et il y aura toujours un Stomk pour accourir. Mais si tu payes si peu, ils se feront de plus en plus rares.

Ce qui fit rire Laur. Dans un battement rageur de ses ailes, le Stomk s'envola.

Ils arrivèrent jusqu'à leur cellule sans rencontrer leur loueur, mangèrent quelques provisions conservées sous emballage spécial.

— Je sors, dit Laur. Je vais acheter de quoi te transformer en homme. Tu ne peux risquer de te promener ainsi dans le lazaret.

— J'appréhende de rester seule.

— Tu es en sécurité. Tiens, prends le pistolet.

— Et toi ?

— Je n'en aurai pas besoin.

Tout de suite, sur la fragile passerelle qui l'éloignait de l'ogive, il fut entouré par une foule composite. Des humains et des non-humains. Devant lui, une sorte de crabe mou énorme laissait une trace humide sur le fer rouillé qui empestait le soufre. Un être aux moignons multiples le bouscula et le fusilla du regard féroce de ses cinq yeux. Était-ce bien des yeux, d'ailleurs ? Plutôt de petits cratères où bouillonnait une matière intense qui se dispersait en rayons fulgurants.

Il aperçut des êtres si réduits, minéraux ou végétaux, qu'on pouvait se demander s'ils étaient classés comme êtres ou animaux. Porté par cette foule qui coulait avec une force de torrent, il se retrouva sur le pont des Marchands, commença ses emplettes. Il acheta pour Jea une combinaison marron de petite taille, une sorte de casque léger qui lui emboîterait une partie du visage, dissimulant ses traits féminins à l'inquiétante quête érotique des habitants du satellite. Il fut interpellé par des prostituées de tout âge, de toute race, de tout sexe, car le cirque était proche. Il pénétra dans un boyau pour traverser une taverne enfumée dans laquelle il but un verre de vin qui avait une couleur de turquoise. Un humanoïde lévitaient entre les tables, chantant d'une voix envoûtante. Laur remarqua ses pieds palmés, la curieuse excroissance de ses os à hauteur des épaules. Cela lui faisait une esquisse de carapace car le haut de son corps paraissait mou. Au fur et à mesure qu'il approchait, Laur se sentait pris dans le tissu merveilleux d'ondes sonores inconnues. Ce fut son voisin qui le libéra de ce charme en lui tapant sur le bras et en lui montrant ses oreilles. Il portait des protecteurs en plastique. Laur le remercia d'un sourire, boucha les siennes et se libéra. Furieux, le chanteur s'éleva vers la voûte de la salle et disparut soudain dans une anfractuosité.

— C'est Perna l'enchanteuse, lui expliqua l'homme. Vous êtes nouveau ici ?

— Oui. Un verre ?

— Pas de ce vin, alors, car demain, vous verrez votre double dans votre cellule en vous réveillant et il vous faudra deux jours pour vous en débarrasser. Prenons une bière d'Heri.

Ce nom rappelait quelque chose à Laur. On lui avait parlé de cette planète. Certainement Branus. Le serveur apporta une bouteille et l'inconnu en versa dans le verre de Laur.

— Buvez ça.

La méfiance naturelle de Laur l'emporta et il fit semblant de boire, profita d'un moment pour jeter le contenu de son verre à côté. Son voisin faisait également la même chose, lui semblait-il. Et puis, d'un seul coup, il se souvint.

— Vous travaillez pour les Shemolynes ?

L'autre le regarda, interloqué. C'était un petit homme malingre que Laur aurait pu abattre d'une chiquenaude. Il commença à reculer, mais le Négociateur le rattrapa d'une main ferme.

— Eh bien ! tu vas boire, toi !

— Écoutez...

Laur lui enfonçait le verre contre les lèvres et il dut s'exécuter. La bière coula autant autour de sa bouche que dans sa gorge, mais il ne protestait pas. Autour d'eux, on ne faisait guère attention et il y avait bien d'autres scènes de violence.

— Combien te payent-ils ?

— Dix pièces. Je peux m'en aller ?

Il disparut dans la foule en quête d'une autre victime. Laur n'avait pas envie de rire. Le danger rampait de toutes parts, à l'affût de la moindre faiblesse. Il surprenait des regards furtifs mais rapaces, des effluves bizarres, inquiétants. Il préféra s'éloigner du comptoir, continua sa marche dans le tube en direction d'une autre passerelle. Un Stomk le survola avec un cri rauque lorsqu'il fut à l'air libre et il crut reconnaître celui qui les avait transportés le matin même. Il s'accouda à la passerelle, plongea son regard dans l'atmosphère bleutée en regardant les épaves inférieures, les autres passerelles, tubes, ponts fantastiques sur l'abîme. Lazaret 3 tournait imperceptiblement sur lui-même, selon un mouvement régulier, mais sans jamais échapper à la nova qui l'éclairait. Parfois, il se produisait simplement une ombre légère qui donnait l'illusion d'un crépuscule, mais dans les minutes suivantes, elle se dispersait. La température était régulière et l'air léger, comme euphorisant. Les Serials y injectaient peut-être des hypnotiques. Pourtant, eux-mêmes se déplaçaient dans cette atmosphère sans masque, mais leurs poumons pouvaient être munis de filtres invisibles.

Laur avait négocié plusieurs objets qu'ils avaient été autorisés à emporter lors de leur arrestation. Mais les pièces qu'on lui avait remises fondaient à vue d'œil et il se demandait comment il pourrait s'en procurer d'autres.

Il se présenta au poste de contrôle vers 5 heures. Dans la salle de réception, il n'y avait qu'une dizaine de personnes. Il alla composer son nom et le numéro qu'on lui avait affecté sur une machine à clavier, attendit tranquillement sur la banquette circulaire. Une vieille femme qui sentait mauvais s'approcha de lui, ouvrit la main.

— Cigras ?

Elle lui présentait des sortes de tubes noirs. Elle en porta un à sa

bouche, sortit un distributeur de feu de ses jupes et commença à tirer la fumée avec délectation.

— Une pièce chaque.

Il secoua la tête. La vieille le regarda avec son œil droit, car le gauche était recouvert d'une peau blanche.

— Tu es nouveau ? Et tu crois encore que ton nom va apparaître sur le tableau ?

— Pourquoi pas ? Tiens, en voilà un.

Un homme se leva et disparut dans la pièce voisine.

— Et alors ? Ça ne veut rien dire. Tu ne le reverras plus, celui-là.

— Il aura été libéré ?

Elle poussa un rire strident qui attira l'attention sur eux. Un Serial sortit brusquement du mur derrière lequel il devait surveiller la salle et s'approcha. C'était un géant, même pour Laur. Il se planta devant eux.

— Sors d'ici, dit-il à la vieille femme.

— Oui, tout de suite.

Se penchant, elle ramassa un ballot sous la banquette et sortit rapidement. Le policier revint vers le mur qui s'entrouvrit silencieusement pour l'engloutir. Au bout d'une demi-heure, Laur se leva et alla frapper au même endroit. Le même policier apparut, le visage hargneux.

— Que voulez-vous ?

— Il y a une heure que j'ai composé mon nom et mon matricule. Comment se fait-il qu'il n'y ait encore rien pour moi ? Voici deux jours que je viens régulièrement.

— Repassez demain, fit l'autre, goguenard. Il y aura peut-être du nouveau pour vous.

Laur resta quelques secondes à le fixer puis tourna les talons. Une fureur rouge le jeta sur la première passerelle venue et il bouscula quelques passants avant de se calmer. Il refusait d'admettre ce que Branus et les autres lui avaient laissé entrevoir. Enfermé à vie dans ce satellite démentiel ? Jamais ! Il tenterait quelque chose avant. On devait pouvoir s'évader. Pour où ? La Terre ? L'ogive qui attendait près de la planète And avec ce brave et dévoué Xond à son bord ? Et puis ? Fuir vers où ? Bi ? Pourquoi pas ? Il pensait à ses amis Bios avec émotion et Jea aurait accepté l'idée de retourner là-bas.

Ce qu'avait compris Laur était simple. La Fédération n'en finissait pas de périr. Des planètes se révoltaient, d'autres se ralliaient. La

guerre devenait aussi commune que le plaisir ou la recherche scientifique. La Fédération avait besoin de la guerre pour se maintenir. Du moins le pouvoir central. D'où la nécessité de Lazaret 3. On y gardait en réserve des gens capables de retourner sur les planètes conquises pour y assumer le pouvoir. Mais rien de tel pour Mara et il était parfaitement lucide. L'accélération de la planète la condamnait. On ne pouvait rien prévoir pour elle.

Il retrouva la première taverne, demanda de l'alcool. Une bouteille. Il l'emporta avec lui. Le soleil brillait toujours aussi fort mais le satellite suivait un rythme journalier basé sur celui de la Terre.

La Terre. On en parlait quelquefois. Très peu. Les Nouveaux Chapiteaux Élisabéthains avaient joué là-bas, disait Branus. Était-ce possible ? Peut-être bluffaient-ils.

Jea vint lui ouvrir avec joie.

— J'ai cru devenir folle. On est venu frapper à la porte à plusieurs reprises. Il y a aussi des bruits au-dessus, comme s'ils essayaient de percer le plafond. Regarde ces plaques de rouille.

Sans lui répondre, il s'assit, ouvrit la bouteille et but une longue lampée.

— Tu es allé au contrôle ?

— Pour ce que ça sert.

Il continua à boire. Jea avait ouvert le paquet et enfilait la combinaison.

— Il faut que je la raccourcisse, mais ça ira. Il me faudrait un appareil pour ressouder les coutures.

Laur buvait. Il se revoyait sur Mara, à bord d'une galère marchande, du temps où on l'appelait Laur le Négociateur. Il faisait faire de bonnes affaires aux marchands de Vasa, sa ville. Il était l'aventurier le plus célèbre dans cette partie de la planète. Il vivait en être sensuel et cruel malgré l'enseignement de son protecteur Cydras le Reclus. Il ne songeait ni à la Terre ni à la Fédération, n'avait qu'une vague idée de l'univers.

Dans la brume que l'alcool formait devant ses yeux, il vit une fille nue très belle. Il envoya rouler la bouteille, se releva en titubant.

Une voix qu'il connaissait cria son nom avec angoisse. Il referma ses bras sur le corps lisse et tiède, l'emporta jusqu'à la couchette.

— Laur...

Il l'écrasait sous lui, mordait une épaule ronde, la pointe d'un sein délicat.

CHAPITRE III

En pénétrant dans le hall de l'Office de Détermination, le coordonnateur de 2^e classe Cobo vit son nom palpiter sur le tableau d'affichage réservé au directeur Mour. Il s'immobilisa, avala difficilement sa salive avant de comprendre que le patron désirait le voir. Il se précipita vers le local sanitaire, aspergea sa bouche de gaz déodorant, espérant chasser l'odeur des deux verres d'alcool pris sur le chemin de son travail. Il examina sa tenue, jura car le haut de son vêtement joignait mal, le système de fermeture magnétique étant détérioré depuis longtemps. Célibataire, Cobo vivait au jour le jour, buvant beaucoup et se contentant d'une cellule minable où il ne rentrait que pour dormir. D'ailleurs, on ne trouvait pratiquement que des célibataires sur la petite planète And où étaient concentrés la plupart des services administratifs pour les régions lointaines.

Enfin, il pénétra dans le bureau de Mour. Ancien capitaine d'astronef militaire, Mour était un grand mutilé de guerre. On l'avait récupéré dans le vide, avec deux jambes en moins. Celles qu'on lui avait greffées ne convenaient pas à sa morphologie car il avait le buste très court. Cela lui donnait l'allure d'un échassier. D'ailleurs on l'appelait le Sousou, car il avait l'apparence de ce bipède vénéneux de la planète Gahor. De plus l'opération, effectuée dans de mauvaises conditions, continuait à le faire souffrir et le rendait perpétuellement hargneux.

— Cobo... Enfin ! Il y a dix minutes que vous devriez vous trouver ici. J'ai l'impression que vous en prenez à votre aise, non ?

Le coordonnateur bredouilla quelques excuses mais Mour pointait son doigt vers lui.

— Taisez-vous ! Vous vous êtes occupé du dossier de ces gens venus soi-disant de la planète Mara ?

— En effet. Je travaille dessus.

— Il y a maintenant trois jours que vous le faites et j'apprends que le dossier n'est pas encore classé dans les Archives Interdites. Pour quelles raisons ?

— Je voulais préciser certains points obscurs... Ces gens-là ont fait escale sur Bi. Ils nous apportaient des nouvelles de cette planète des Confins. J'ai dû communiquer au service des questions militaires...

— Bon ! mais c'est terminé ? Alors, faites-moi disparaître ce dossier. Qu'on ne parle plus jamais de ces gens ni de la planète Mara ! Vous ne devriez même pas en connaître le nom si je suivais à la ligne les instructions. Mais je ne peux assumer tout le travail. J'espère que vous allez liquider ça aujourd'hui.

— Tout de suite. Je m'en occupe.

Dans le couloir, Cobo essuya la transpiration qui germait sur son visage, regretta de ne pas avoir un peu d'alcool planqué quelque part dans son bureau, mais c'était formellement interdit. Il croisa une collègue féminine, célibataire, elle aussi, et qui lui faisait des avances éhontées. Aussi moche que toutes les autres sur cette planète. Il s'enferma dans son bureau, sourit en voyant son huale se colorer de rose. Le cristal vivant manifestait son plaisir de le revoir. Cobo tapota la masse vitreuse légèrement tiède, s'assit devant sa table de travail. Il récupéra le bloc mnémo contenant toutes les informations sur ces gens venus de Mara, fut sur le point de le diriger vers les Archives Interdites puis décida de l'étudier une dernière fois. Il chargea la lectrice et regarda l'écran. Appuyant sur un bouton, il élimina le rapport des Forces Spatiales sur l'arraisonnement de l'ogive, en vint au rapport des deux humains interceptés. L'homme d'abord, un certain Laur. Cobo aimait l'histoire des planètes et cette terre lointaine, qui vivait cent fois plus vite que le reste du monde, le passionnait. Il en avait rêvé plusieurs nuits de suite dans les phantasmes puissants que procuraient les alcools qu'on trouvait sur place. Et, progressivement, un désir d'en savoir plus l'avait empêché, d'abord inconsciemment, d'expédier le bloc mnémo aux oubliettes.

« Cela fait maintenant six mois que nous avons quitté Mara et cinquante ans se sont écoulés sur cette planète. »

Cobo ferma les yeux, répéta :

— Cinquante ans.

Son cristal vivant vibra et le coordonnateur sourit. Le curieux animal enregistrait tout, lui servait de mémoire permanente. Puis la femme parla à son tour. Cobo isola un moment son portrait, le projeta en trois dimensions sur l'écran en face de lui. Les yeux brillants, il détailla le corps de Jea sous son vêtement transparent, orienta habilement l'hologramme pour bien distinguer chaque détail. Il avait l'impression d'avoir cette femme pour lui tout seul, et ce n'était pas la première fois qu'il se procurait à peu de frais une possession fictive tout aussi plénière qu'une véritable. Haletant, il manœuvra l'appareil jusqu'à ce qu'il ait une certitude sur l'ombre légère qu'il distinguait dans un repli du vêtement, dans la fourche entrouverte des cuisses.

Lorsqu'il revint des sanitaires, il était beaucoup plus calme pour

poursuivre la lecture du récit de la jeune femme qui recoupait celui du nommé Laur. Enfin, il se décida, et, avec un regret immense, expédia le bloc mnémo aux oubliettes. Puis il coupla son cristal vivant avec la lectrice, lui soutira ce que le curieux minéral avait enregistré dans la nuit. Avant de s'engager dans l'Office de Détermination, Cobo avait travaillé trois ans dans un laboratoire expérimental sur les nombreux matériaux semi-conducteurs trouvés dans les planètes de la Fédération, et il avait bricolé le mécanisme de la lectrice pour communiquer avec le cristal vivant.

Sans surprise, il apprit que le service de sécurité avait fouillé son bureau durant la nuit, y avait découvert le bloc mnémo concernant Mara d'où la convocation matinale du directeur. Le cristal lui fit même une sorte de portrait dessiné des hommes de la sécurité, véritables caricatures qui firent esclaffer Cobo. Il tapota son cristal qui vibra de satisfaction.

Ce fut après le repas insipide pris dans le resto du service qu'il eut l'idée ahurissante d'envoyer le cristal dans les oubliettes. Du moins une minuscule partie du bloc transparent. Il se découpait banalement avec une paire de ciseaux et on obtenait autant de bouts de gélatine qu'on le désirait. Il en expédia un vers les Archives Interdites après avoir dicté un seul mot : Mara. Il n'y avait pas plus de vingt mètres entre le blockhaus des archives et son bureau, et Cobo espérait que le bout de cristal pourrait communiquer avec le bloc posé sur son bureau. Mais lorsqu'il quitta la pièce, le soir, rien de tel ne s'était produit.

Selon son habitude, il pénétra dans le premier bar sur son chemin, s'installa dans son alvéole favori, glissa une pièce dans l'appareil distributeur, reçut sa première dose d'alcool. Il en but une gorgée, soliloqua sur Mara. Tout s'embrouillait un peu dans sa tête, surtout cette histoire de Ganeth considéré comme Dieu sur la grosse planète isolée. Dieu... Il ricana.

— Qui peut être encore Dieu de nos jours ?

La face squameuse d'un Simex lui apparut. L'être se trouvait dans l'alvéole voisin.

— Sur ma planète, il y a des Dieux. Ce sont des projections d'une autre époque qui interfèrent notre ère. Nous les ménageons en leur faisant des offrandes.

— Oui, je sais, grommela Cobo qui n'aimait pas qu'on l'interrompe dans ses rêveries éveillées, même lorsqu'il parlait tout seul.

Il reprit une dose d'alcool et l'avalait d'un trait. Interférences d'autres époques ? Bien sûr. Un être normal pouvait être assuré de soixante-dix ans de vie active, quatre-vingts même. Ce qui représentait pour lui une

soixantaine d'années puisqu'il avait trente ans. À raison de deux voyages par an sur la planète Mara cela lui donnait la possibilité de cent vingt apparitions sur l'étrange planète, et cela sur six mille ans. Six millénaires ! Ne serait-il pas Dieu, alors ? Aucune religion n'avait duré aussi longtemps dans l'histoire de l'humanité. Du moins sans évoluer. Le Christianisme n'avait duré que vingt-huit siècles mais persistait sous d'autres formes. Six mille ans. De quoi amasser une fortune colossale et passer du bon temps. Mais il y avait le pouvoir. Cobo était un esprit mystique qui n'avait jamais connu de satisfaction dans la douzaine de religions qu'il avait pratiquées. Il aurait aimé devenir fidèle d'une sorte de nouveau panthéisme où la sensualité aurait tenu une grande place. La première. Un temps il avait fait partie de la secte des Mille Sexes, avait participé à des cérémonies orgiaques inouïes, faisant l'amour avec de multiples formes de vie, devenant tour à tour mâle, femelle, jusqu'à une lassitude totale et également la crainte d'être chassé de son administration.

— Cobo, Dieu de Mara.

Il prit une double dose d'alcool, l'avalait d'un trait et sortit de son alvéole. Cette nuit-là, il rêva de grandeur, de cérémonies fastueuses et de vierges en tuniques transparentes offertes par des fidèles terrorisés.

Le lendemain, il attendit vainement toute la journée que son lambeau de cristal vivant entre en communication avec le bloc gélatineux posé sur son bureau. Il l'imaginait mal d'ailleurs se branchant sur la mémoire générale des oubliettes. Une chance sur des millions qu'il tombe juste.

Le soir, il déposa une demande de congé. Il avait plusieurs journées à récupérer et cette semaine lui fut accordée sans la moindre difficulté et, usant de son ordre permanent de mission, il prit un transporteur serial pour Lazaret 3. Au poste de contrôle, il fut reçu par le régent local.

— Je désire compléter le dossier d'un certain Laur arrivé ici voici cinq jours.

Après consultation de ses dossiers, le régent le considéra bizarrement.

— Pourquoi désirez-vous le rencontrer ? Une procédure d'internement à vie est sur le point d'être entérinée à son sujet ainsi que contre la femme qui l'accompagne.

— Je sais, mais un complément d'information a été demandé hier.

Le régent pouvait demander le rapport à sa Centrale de And ou accepter sur-le-champ.

— Un instant.

Cobo savait qu'il risquait pour le moins une radiation des cadres, plus des poursuites judiciaires et un internement de plusieurs années dans un centre de rééducation administratif. Mais le régent avait simplement interrogé la mémoire des demandes d'audience.

— Il s'est encore présenté voici quarante-huit heures, mais on a dû le décourager de poursuivre. Il finira par comprendre que ce genre de démarches ne l'avancera à rien.

— Vous connaissez son adresse ?

D'un geste, le régent désigna le satellite énorme dont on apercevait les structures démentiellles par la baie-hublot de son bureau.

— Il est là-dedans.

— Mais ne devait-il pas loger dans les locaux administratifs ?

— Si, mais comme son sort paraissait réglé d'avance, nous l'avons laissé libre de ses mouvements.

Consterné, Cobo regardait au-dehors. Il frissonnait à la pensée de plonger dans ce monde concentrationnaire où se côtoyaient des dizaines de races hostiles.

— Vos Serials ne pourraient-ils pas le retrouver ?

— Votre ordre de mission est insuffisant pour justifier ce genre de mission. Si vous étiez de première classe...

Plein de rancœur, Cobo hocha servilement la tête. Il le savait très bien. Mais depuis des années, il était bloqué dans son avancement à cause de stupides histoires sexuelles.

— Mais vous pouvez le chercher vous-même, dit le régent moqueur. Aucun règlement ne s'y oppose si vous avez votre fiche de vaccination sur vous.

Elle ne quittait jamais sa poche mais si cet imbécile s'imaginait qu'il allait plonger dans ce monde effrayant !... Pourtant, il n'envisageait pas de rentrer bredouille.

— Il y a bien d'autres Maraïens sur le satellite ?

— Bien sûr. Regroupés en une colonie assez importante et très bien organisée. Si les autres en faisaient autant, nous n'aurions aucun souci. Ces gens-là respectent la loi.

— Où se trouvent-ils ?

Le régent désigna la représentation à échelle réduite du satellite. C'était un objet de forme ronde, une sphère avec les épaves de vaisseaux cosmiques, les passerelles, les tubes de communication, si parfaite que Cobo en eut le vertige. À travers les découpes métalliques, il pouvait voir le visage du régent placé de l'autre côté.

Comment pouvait-on vivre dans un monde aussi incohérent.

— Je peux vous faire déposer dans leur quartier par un patrouilleur.

— Mais le retour ?

Le régent eut un geste hypothétique.

— Fixez-nous un rendez-vous. Nous y serons. Sinon, il vous faudra revenir ici par vos propres moyens.

Le coordonnateur en avait des sueurs froides à l'avance.

— Je ne puis vous autoriser à être armé car on pourrait vous voler votre arme. Il y a bien assez de contrebande comme cela. Ces gens-là arrivent à se procurer des armes sans qu'on sache comment. Pourtant, les cargaisons sont fouillées. Mais il y a toujours des fuites. Vous devez aussi me décharger de ma responsabilité.

Il faillit renoncer, prétendre qu'il avait besoin de l'accord de son directeur. Mais une force inconnue le poussa à accepter. Moins d'une demi-heure plus tard, il se retrouvait à bord d'une vedette de patrouille, une grosse bulle transparente qui terrorisa Cobo. Et ce satellite que l'on pouvait transpercer de part en part du regard et dont l'atmosphère ressemblait au liquide d'un bocal dans lequel marinerait un embryon ! Un embryon de monde, en effet !

— Voilà la colonie maraïenne, lui dit le sous-officier de la patrouille. On va vous déposer sur cette plate-forme.

— Mais elle est déserte.

— Ils viendront, ne vous faites pas de souci, ricana l'homme. Ils doivent crever de frousse à notre arrivée.

Lorsqu'il sauta de la bulle, il les vit venir. Des vieillards impressionnés qui approchaient, légèrement courbés et plein d'humilité. Ce comportement lui plut et il redressa sa petite taille pour les toiser.

— Je suis le coordonnateur Cobo. Qui est le chef ?

— C'est moi, révérend coordonnateur. C'est moi, dit un vieillard en s'inclinant devant lui. Voulez-vous nous faire l'honneur de pénétrer dans nos locaux ?

Il acquiesça, peu désireux de poursuivre sur cette plate-forme donnant sur le vide. Ils n'osaient tous se précipiter. Seul le chef le précédait, mais toujours tourné vers lui en signe de déférence.

— Par ici... Excusez-nous de la médiocrité de notre accueil.

Un problème tenaillait Sareh. Devait-il offrir à boire et à manger à ce haut-fonctionnaire ? Ne s'imaginait-il pas que le sort des internés n'était pas aussi mauvais qu'on le prétendait. Mais d'autre part un peu

de vin de Balagha pouvait détendre l'atmosphère. Il s'arrangea pour faire un signe à sa suite. Qu'on apporte le minimum. De quoi remplir au moins deux coupes.

Cobo croisa la foule massée dans le tube d'accès. Des femmes, des hommes et des enfants, et aussi des mâles en uniforme blanc.

— Qui sont-ils ?

— Notre milice interne... Nous désirons que l'ordre règne chez nous et nous nous efforçons de ne pas enfreindre la loi.

Il n'y avait pas de précédents connus d'une telle visite. Autrefois des commissions sanitaires avaient visité certains quartiers du satellite, mais depuis que la guerre civile avait atteint cette ampleur, toutes ces visites avaient été supprimées.

On apporta le vin, on remplit les coupes et Cobo avala le contenu de la sienne avec avidité. Il en avait bien besoin. Ce geste parut rassurer ses hôtes et on lui en reversa tout de suite, en lui expliquant qu'il s'agissait de vin de Balagha dont on n'avait malheureusement que quelques bouteilles, et que c'était la seule chose qu'on pouvait lui offrir. Il écoutait avec une sorte d'enchantement ces manifestations de considération, bombait le torse. Il n'avait jamais affaire au public, le regrettait parfois car pour les gens extérieurs au service, un coordonnateur était déjà un personnage important.

— Voulez-vous visiter d'autres parties de notre quartier ?

— Je ne suis pas venu pour cela, dit-il.

Les vieillards se regardaient, partagés entre la crainte et l'espoir. Le plus jeune d'entre eux, un homme gros au visage jaunâtre s'inclina avec un sourire forcé.

— Branus pour vous servir. Nous sommes à votre disposition.

— Je cherche un nouveau venu. Un certain Laur et son épouse Jea.

Es se regardèrent avec consternation et Cobo s'emporta :

— Que se passe-t-il ? cria-t-il.

— Cet homme n'est pas ici, répondit doucement le président Sareh. Il est bien venu voici deux jours, a promis de revenir mais n'en a rien fait. Nous espérions qu'il viendrait vivre ici mais il préfère rester indépendant.

— Où est-il ?

— Dans le quartier des Brums.

Ce qui fit grimacer Cobo. Ces sortes de mollusques dégageaient une odeur de poisson pourri.

— Où est-ce ?

Puis il essaya de rattraper son erreur. En bon fonctionnaire, il aurait dû connaître l'emplacement de ce quartier. Mais Branus le lui expliquait avec un tel luxe de détails qu'il n'y comprenait rien. Il entendait parler de château d'eau, de pont Marchand, de passerelle en forme d'Y. Il leva les mains et Branus se tut.

— Bien. Il loue une cellule là-bas ?

La patrouille devait venir le rechercher dans une heure environ. Il avait largement le temps. Il tendit impérativement sa coupe et on lui versa les dernières gouttes de vin.

— Excellent. Maintenant, faites-moi visiter, exigea-t-il avec autorité et pour en imposer.

Les vieillards parurent se multiplier et se précipitèrent. On le conduisit à l'amphithéâtre, puis dans les logements privés et, enfin, jusqu'à la salle de sports où existait même une petite piscine. Il examinait tout d'un air grave, hochait la tête. Ne sachant comment interpréter cette visite, les vieillards échangeaient des regards perplexes.

— Bien. On doit revenir me chercher. Sur la plate-forme. N'est-ce pas de ce côté ?

— Il vaut mieux retourner sur vos pas. Dans ce tube, on fait parfois de mauvaises rencontres, le prévint Branus.

Cobo se raidit, mais, tout de suite après, il pensa que ces gens-là avaient peut-être quelque chose à cacher. S'il pouvait ramener une information importante au régent des Serials, ce personnage lui en serait reconnaissant. Il continua donc son chemin tandis que le conseil le suivait craintivement. Et le comble, il n'était pas possible de compter sur les armes des miliciens en cas de mauvaise rencontre.

Il y eut un coup de sifflet et Cobo s'immobilisa net. Une bande d'inconnus étrangement habillés venaient de surgir et l'enveloppaient.

— Arrêtez ! cria Sareh le président, c'est un haut fonctionnaire en visite d'inspection.

— Tant mieux, riposta un des nouveaux venus. Voici enfin un otage. Que faisait-il dans cette zone dangereuse ? Pourquoi tant de zèle ?

— Le zèle est dangereux, déclama un autre, Hamlet acte III scène IV.

Branus couina de sa voix étranglée :

— Mais vous ne vous rendez pas compte ?

Vous allez provoquer la colère des Serials...

— Les visibles dangers nous causent moins d'effroi que les terreurs imaginaires. Macbeth acte I scène 3.

Ils entraînaient le malheureux coordonnateur vers leur antre au grand scandale du conseil.

— La milice, chuchota Branus. Il faut envoyer la milice.

— Et prouver que nous avons des armes à feu ?

— Jamais, décida le président. Mais que dirons-nous aux Serials ? Ils vont être furieux.

— La vérité, rien que la vérité, s'exclama quelqu'un.

Du fond du couloir, une voix énorme clama :

— La vérité est une chienne que l'on doit laisser au chenil, disait le fou du roi Lear. Nous avons capturé un bouffon. Nous le gardons.

Tristement, les vieillards retournaient sur leurs pas.

— Ils vont le vendre aux Shemolynes.

— Ce Laur pourrait peut-être nous aider, dit Branus. Si j'allais le prévenir ? C'est un homme d'action. Avoir réussi à s'échapper de Mara le prouve.

— Et puis ce coordonnateur désirait le rencontrer, renchérit un des vieillards.

— Bien, dit le président, loue les services d'un Stomk et retourne chez les Brums.

Pendant ce temps, les acteurs des Nouveaux Chapiteaux Élisabethains entraînaient Cobo dans leur quartier. On le poussait en riant, on le bousculait sans ménagement. Il avait l'impression d'être un enfant, un écolier entre les mains de ces êtres bizarres qui portaient des vêtements à la mode d'un lointain passé. Plus de mille ans très certainement. Ils n'arrêtaient de faire des citations d'un certain Chekspire et ce nom éveillait de très vagues réminiscences dans l'esprit de Cobo. Il n'avait jamais fait d'études littéraires, s'était dès son jeune âge spécialisé dans l'électronique et, à tout hasard, dans le code administratif.

On le projeta en avant, devant une sorte de personnage richement vêtu d'or et d'argent assis sur un trône merveilleusement décoré.

— Incline-toi devant Sa Majesté Henri V, manant.

Il fut obligé de s'agenouiller, mort de peur. Des rires sonores éclatèrent.

— Qui est-ce ? demanda le pseudo-roi.

— Paraît-il un haut fonctionnaire du pouvoir central.

L'acteur se pencha vers Cobo.

— Le cœur bat plus délicieusement à chasser un lion qu'à faire lever

un lièvre. Bonne prise, mes amis.

— Pardon, dit quelqu'un. Tu joues Henri V et tu cites Henri IV.

L'homme sourit.

— Je crois que ça n'a nulle importance pour notre prisonnier. Quel est ton nom ?

Il se redressa, comprenant que tout n'était que jeu dans cette partie du lazaret. De curieux acteurs répétaient sans cesse des pièces oubliées, mais il soupçonnait chez eux de grandes ressources de cruauté.

— Cobo, coordonnateur à l'Office de Détermination. Ma séquestration après mon enlèvement vous coûtera certainement la vie, à moins que vous ne me relâchiez immédiatement.

— Et combien vaux-tu ?

— La mort pour ceux qui me menacent.

— C'est presque digne de William, s'esclaffa le pseudo-roi. Macbeth aurait dit que le sang veut le sang, mais tu ne sais certainement pas qui est Macbeth ?

L'homme se leva, drapa théâtralement son manteau en fausse hermine autour de lui.

— Qu'on l'emmène ! Nous allons décider de son sort.

— Fouillons-le avant.

Ils lui prirent tout son argent, s'intéressant surtout aux pièces. On le dépouilla également d'une partie de ses vêtements.

Puis on l'enferma dans une cellule sans ouverture sur l'extérieur.

CHAPITRE IV

Lorsqu'il découvrit la cellule vide, Laur ressortit et suivit la coursive jusqu'au bout, atteignit l'ascenseur qui était le seul accès aux étages inférieurs de l'ogive, là où se tenaient les Brums. Jusqu'ici, l'atmosphère et la gravité demeuraient normales, mais en sortant de la cabine, il pénétra dans un sas rempli d'un air coloré en jaune et parfaitement irrespirable. Il n'eut que le temps de ressortir crachant et toussant, à moitié étouffé.

Leur logeur apparut quelques secondes plus tard, grotesque dans son énorme scaphandre et avec ce masque humain en matière plastique.

— Je cherche la jeune femme qui vit avec moi, dit Laur. Elle n'est pas là-haut.

Le Brum grogna qu'elle n'était pas également dans cette partie de l'épave, et qu'il l'avait vue sortir le matin même.

— Elle s'était déguisée en homme mais je l'ai parfaitement reconnue. Elle a pris la passerelle.

— Je vous le souhaite, dit Laur, sinon je vous grille tous.

Dans sa fureur, il eut le tort d'exhiber son pistolet à rayons vers lequel le Brum se pencha. Son émotion se traduisit par une forte émanation d'iode que les filtres du scaphandre expulsèrent à l'air libre.

— Où avez-vous trouvé ça ? Ces armes n'existent pas sur Lazaret 3. Elles y sont interdites. Il n'y a que de vieux lanceurs de projectiles à gaz ou à poudre. Vous risquez d'attirer la répression des Serials sur tout le quartier.

Laur rengaina son arme, mécontent de son exhibition, se retourna vers l'ascenseur.

— Attendez, dit le Brum, je vous en offre une somme considérable. Autant de pièces qu'il vous faut pour vivre deux mois ici.

— Inutile, dit Laur, je la garde.

— Trois mois.

Lorsque la porte de l'ascenseur se verrouilla, il entendit : six mois. Là-haut, dans la coursive, il vit la silhouette mince d'un homme qui se

dirigeait vers lui, faillit à nouveau sortir le rayonnant, reconnu Jea malgré son extrême pâleur. Elle s'effondra dans ses bras lorsqu'elle le rejoignit. Tout de suite, il sut qu'elle était droguée. Il se souvenait des stupéfiants de Mara qui donnaient cette apparence-là. Sur Bi les drogues étaient sans danger. Peut-être avait-elle voulu retrouver l'euphorie connue sur cette planète durant des mois. Il la transporta sur sa couchette, lui ôta sa combinaison et son casque. Dans une poche, il trouva ces cylindres brunâtres que la vieille femme lui avait proposés dans la salle de contrôle. Il fut sur le point de les jeter dans l'avaleur de détritux puis les empocha.

Il retrouva un fond d'alcool dans une bouteille, s'installa en face sur la couchette voisine et but une gorgée avant de réaliser ce qu'il faisait. Il examina la bouteille, tapota son rayonnant sous sa tunique, fit rouler les cylindres de drogue dans sa poche. Ces trois objets étaient bien la preuve d'une faille dans le système concentrationnaire. Ils venaient d'ailleurs, pénétraient dans le satellite artificiel en contrebande. Arme, drogue, alcool. Il n'avait jamais utilisé le rayonnant mais connaissait l'effet de cet alcool. Quelques gorgées portaient l'esprit au rouge et il pouvait constater l'effet de la drogue. En fait, n'essayait-on pas d'introduire la violence dans le satellite ? Certes, elle existait déjà sous différentes formes, mais qu'arriverait-il lorsque les armes à rayons entreraient en action, lorsque l'alcool et la drogue paralyseraient les dernières bonnes volontés ? Il haussa les épaules. Peu lui importait. L'essentiel était de trouver la faille par laquelle ces choses pénétraient dans Lazaret 3.

En vain, il essaya de réveiller la jeune femme. Elle avait dû fumer plusieurs de ces saletés. Pourquoi ? Depuis leur arrivée sur le satellite, ils vivaient comme des étrangers, ne se retrouvant que quelques heures pour faire l'amour avec une sorte de désespoir. Laur errait dans Lazaret 3 à la recherche d'un moyen de s'évader, flairant chaque piste avec soin, la suivant avec acharnement, chaque fois déçu, rentrant souvent ivre de mélanges alcoolisés et de fatigue. Jea, de son côté, prenait des risques à passer des heures à l'extérieur, côtoyant des êtres dangereux. Parfois, elle rentrait la mine défaite, de la peur dans ses grands yeux mais gardant un farouche silence. Leur amour se défaisait chaque minute un peu plus dans la dure réalité environnante.

Pour la seconde fois, il redescendit au niveau des Brums et attendit l'apparition du grotesque scaphandre. Il se demandait si c'était toujours le même être derrière le faux visage humain.

— Je voudrais de l'oxygène. Ou bien un remède pour dissiper l'effet de cette drogue.

Il sortit les cylindres brunâtres et le Brum se pencha en avant.

— Nous ne connaissons pas cette matière... Je peux vous procurer de l'oxygène contre votre pistolet à rayons.

Laur dégaina et appuya sur la détente. Le métal du sas se mit à couler en dégageant une fumée jaunâtre. Le Brum essaya de se jeter sur lui mais Laur brandit l'arme dans sa direction.

— Si vous ne vous dépêchez pas, je détruis le sas et vous périrez en grand nombre avant d'arriver à colmater la brèche.

La lourde silhouette pivota, disparut dans le sas. Laur, sur le qui-vive, s'attendait à être attaqué par surprise mais il vit revenir le Brum qui portait un petit appareil.

— C'est un producteur d'oxygène. Nous l'utilisons pour préparer l'acide sulfurique qui compose un centième de notre atmosphère. Il a un fonctionnement autonome.

Dans la cellule, Laur confectionna un inhalateur suffisamment étanche pour entourer le nez et la bouche de Jea. Il commença à produire l'oxygène.

Elle ouvrit les yeux au bout d'un quart d'heure, essaya de se débarrasser de son masque mais il le maintint de force, jusqu'à ce qu'une grande irritation noircisse le regard de Jea. Elle se redressa violemment et il la laissa.

— Qu'est-ce ?

— Un producteur d'oxygène. Où avais-tu trouvé ça ?

Jea contempla les cylindres brunâtres, haussa les épaules.

— J'en fume depuis deux jours mais aujourd'hui j'ai voulu en allumer un à la suite de l'autre. Je ne sais pas ce qui m'est arrivé mais je n'ai eu que le temps de rentrer ici.

— Tu savais que c'était de la drogue ?

— Me crois-tu idiot ? Je cherchais à m'évader, tout simplement. Comme tous les habitants de Lazaret 3. Je ne peux plus supporter d'être enfermée dans cet enfer. Ce matin, j'ai vu une bagarre ignoble. Ils ont projeté deux enfants dans l'espace. Je les ai vu étouffer lentement à la limite de l'atmosphère, retenus par l'attraction du satellite. Puis ils ont soudain implosé. Il y avait des débris dans tous les sens. Je n'ai pas pu supporter ça.

— Il y a une autre façon de s'évader.

Il faisait sauter les tubes de drogue, la regardant fixement.

— Tu as trouvé un moyen ?

— Je vais trouver. Grâce à ça... Et puis ça...

Il montrait son rayonnant.

— Ces marchandises sont introduites frauduleusement sur place. Il y a donc une brèche dans le système.

— Peut-être uniquement pour les marchandises, fit-elle d'un ton las.

À ce moment-là, on frappa à la porte. Laur recouvrit son pistolet de sa tunique et alla ouvrir. Il reconnut le gros Maraïen au teint jaunâtre.

— Tiens ! Branus, comment allez-vous ? demanda-t-il goguenard. Venez-vous nous inviter à quelque fête ?

Branus entra, salua mélancoliquement Jea. Il paraissait très anxieux et le cachait mal.

— Nous sommes menacés d'un grand malheur depuis que ce coordonnateur a été enlevé chez nous. Ce sont ces Acteurs qui ont commis ce crime et les Serials vont venir nous demander des comptes.

— Doucement, doucement. Que s'est-il passé ?

— Il vous cherchait. Il a été très déçu de ne pas vous trouver dans notre colonie. J'ai pensé que vous pourriez intervenir.

— De qui s'agit-il ?

— Cobo. Vous ne connaissez pas ce nom ?

Laur secoua la tête. Branus tordit ses mains avec désespoir.

— Voyons, faites un effort. Lui voulait vous rencontrer et ces maudits l'ont enlevé. Ils l'utiliseront comme otage ou bien le vendront aux Shemolynes. Il faut que vous nous aidiez.

— C'est un piège pour t'attirer là-bas, dit Jea.

— Non ! s'écria Branus. Vous devez me croire. Ils nous ont surpris dans un tube.

— Et vos miliciens ont laissé faire ?

— Nous ne pouvions dévoiler que nous possédions des armes. Il a bien fallu les laisser faire.

— Et vous voulez que j'aille chez ces Acteurs ?

— Le Stomk plane à côté et nous amènera là-bas.

— Après tout, dit Jea, je préfère cette colonie de molassons avec leurs règles impératives que la solitude. Allons-y !

— Un instant, dit Laur. Si je vais chez les Acteurs, ils me captureront également.

Pourquoi cet administrateur désirait le rencontrer alors qu'il avait vainement essayé d'obtenir audience auprès du régent des Serials ? Il restait méfiant.

— Les Acteurs ne vous connaissent pas. Ils accepteront peut-être de discuter avec vous.

— Ce Cobo est un policier ?

— Non, il appartient à l'Office de Détermination.

Tout de suite après leur arraisonnement, ils avaient eu affaire à des agents de cet Office. Y avait-il des mesures nouvelles prises à leur propos ? Ou bien le coordonnateur agissait-il de sa propre initiative ? Cette précision nouvelle devenait intéressante.

— Allons voir sur place, dit-il.

Mais dans la course, le Brum se dandinait, empêchant le passage et réclamant son appareil à oxygène. Laur le lui remit. L'air empestait la marée.

C'était toujours le même Stomk qui planait près de l'ogive et il lança quelques paroles déplaisantes au sujet de Laur, lui reprochant sa laderie.

Il devait lui en vouloir beaucoup car il utilisa ses quatre ailes pour voler, ce qui eut pour effet de leur masquer la lumière et de les soumettre à un flux d'air assez violent qui fit éternuer Branus. Ils se retrouvèrent néanmoins rapidement dans le quartier des Maraïens. Branus les entraîna dans la salle du conseil où les vieillards siégeaient, la mine sombre. Seul le sosie de Cydras paraissait serein.

— Soyez le bienvenu et remercié de votre empressement, commença le président...

— Que dois-je faire ? le coupa Laur brutalement. Si cet homme désire me voir, je veux bien essayer d'aller là-bas. Sinon je ne me serais pas dérangé.

On le regarda avec une réprobation visible.

— Bien, fit Sareh pincé. La milice va vous conduire à la frontière de nos deux quartiers. Mieux vaudrait que la jeune femme reste ici si vous ne voulez pas qu'elle soit immédiatement soumise aux désirs de ces gens-là. Leurs mœurs sexuelles sont très brutales...

— Tu restes ici, dit Laur.

— Parce que tu crains que je ne sois violée, répliqua-t-elle avec agacement.

Il ne répondit pas. Depuis quelques jours, il ne la comprenait plus, avait l'impression qu'elle le considérait comme un tyran domestique. Sur Bi, ils avaient connu une grande liberté sexuelle. Les Bios ne s'embarrassaient pas de préjugés mesquins. Il suivit les miliciens sans se retourner.

Lorsqu'ils atteignirent approximativement la moitié du tube, le chef de la troupe s'arrêta.

— Ici commence le domaine des Acteurs. Nous vous attendrons

quelque temps.

— Connaissez-vous leur quartier ?

L'homme lui donna quelques vagues précisions puis Laur s'avança, seul, vers la sortie du tube, parvint dans une sorte de pièce ronde très vaste. Plusieurs ouvertures se présentaient et il les étudia l'une après l'autre.

— Pense avant de parler et pèse avant d'agir, articula une voix sépulcrale qui semblait venir du haut de la salle. Hamlet acte 1 scène 3.

Il regarda en l'air, ne vit rien.

— Mon nom est Laur, cria-t-il. Je viens chercher l'homme que vous détenez prisonnier. Son nom est Cobo. Vous ne pouvez le détenir sans prendre de grands risques.

Un rire lui répondit et il se sentit pris de fureur. Il dégaina son arme.

— Regardez.

Le rayon attaqua l'arc-boutant en face de lui et le métal tomba en ruisseaux flamboyants.

— Je peux fondre votre royaume en quelques instants et vous n'aurez plus que le ciel au-dessus et en dessous. Choisissez.

Un silence de mort lui répondit. Ils pouvaient l'abattre à tout instant avec leurs armes à projectiles mais il n'apercevait nulle meurtrière.

— Bien, dit la voix. La nécessité est la meilleure des vertus, a dit Jean de Gand dans Richard II. Que voulez-vous ?

— Le coordonnateur Cobo.

— Et qu'offrez-vous en échange ?

— Rien.

— Prenez la deuxième porte à votre droite. Oui, celle-ci.

Il suivit une courbe, mesurant chaque pas, écoutant chaque bruit, regardant chaque chose. Il arriva devant une porte étanche et s'immobilisa. Cela pouvait cacher un piège, une autre atmosphère ou une autre gravité, bien que les Acteurs fussent des humains comme lui. Au bout d'une minute, la porte s'ouvrit et il aperçut un étrange décor. Une sorte de chapiteau était dressé dans une cavité immense qui devait occuper les trois quarts d'une épave de vaisseau spatial formidable. Sur une scène brillamment éclairée, des hommes jouaient une pièce inconnue dans des vêtements étranges.

Des sièges avaient été disposés pour recevoir des spectateurs mais aucun n'était occupé. Il continua d'avancer, comptant les gens

présents sur la grande scène. Il en compta vingt-quatre mais plusieurs avaient dû lui échapper.

— Approchez, approchez, lui dit la voix toujours la même. Vous n'avez rien à craindre de pauvres Acteurs.

— Les visibles dangers nous causent moins d'effroi que les terreurs imaginaires, dit un homme en s'approchant au bord de la scène.

Laur tenait toujours son rayonnant à la main et tous les regards fixaient l'arme. Dans un geste, il aurait pu tout balayer, enflammer ces oripeaux, fondre ces faux-ors, ces pierreries de pacotille, ces armures de métal léger. Depuis son entrée, ils étaient figés. De la pénombre sortit un homme qui portait une houe sur l'épaule et un crâne humain dans l'autre main. Laur se demanda ce que signifiait ce débris macabre.

— Je cherche Cobo. Rendez-le-moi sur-le-champ.

L'Acteur s'inclina légèrement, se tourna vers la gauche. Laur vit apparaître un petit homme étrangement accoutré. Il sauta de la scène, s'étala de tout son long dans les rires de tous. Il se redressa, furieux, s'épousseta.

— Ces voleurs m'ont pris mes vêtements, mes affaires, mon argent. Jusqu'à ma plaque d'identité.

Un paquet atterrit juste à côté de lui. Cobo se précipita dessus et l'ouvrit.

— Mes vêtements, ma plaque.

— Venez, maintenant, dit Laur. Nous ne pouvons plus rester ici.

— Mais je ne peux sortir ainsi...

— Je vous en prie...

Laur le saisit par le poignet et recula, gardant son arme à la main. Cobo découvrit le rayonnant et sursauta. Il prit une expression plus sournoise pour regarder son compagnon, lui trouva un visage rude et peu conciliant. Quelle folie d'avoir quitté la tranquille planète And pour venir sur ce satellite où il avait failli périr. Les Acteurs parlaient de le livrer à une autre colonie moyennant argent.

Juste comme ils allaient franchir la porte étanche, un homme s'approcha du bord de la scène.

— Un instant, homme. Puis-je connaître ton nom ?

— Pourquoi ?

— C'est ton nom seul qui est mon ennemi, dit Juliette. Ce pistolet laisse à croire que tu es un Serial. Mais tu n'en as ni la tenue ni les méthodes. Si tu es un habitant de ce satellite, j'aimerais savoir

comment tu t'es procuré cette arme car, ma foi, c'est la première que nous voyons sur Lazaret 3.

— Elle a dû te coûter une fortune, lança un autre personnage.

— Mon nom est Laur, dit-il, et je n'avais aucune intention belliqueuse contre vous mais cet homme était à ma recherche et je me suis fait un point d'honneur de le retrouver.

— Falstaff disait que l'honneur n'était qu'un mot. Ainsi tu es aussi un Maraïen ?

— Si je vous répons, me direz-vous ce que vous avez vu sur la Terre ?

L'homme sourit avec une certaine condescendance.

— Vous voilà tous attendris par ce seul mot, Terre...

— Fous que vous êtes, dit l'homme qui tenait le crâne dans sa main. La Terre, la voici.

Il hurlait en tendant la macabre relique.

— La voici, oui. Pelée et nue comme ces os, blanche et creusée par les catastrophes. Tiens ! attrape, je te la donne...

Dans un élan emphatique, il lança le crâne dans sa direction. Mais Laur pensa à une astuce pour lui faire lâcher son rayonnant et ne fit pas un geste. Le faux-crâne tomba sur le sol avec un bruit mat et rebondit.

— Ils sont fous, chuchota Cobo. Ils mêlent la vérité et le rêve. Ils ne se distancient jamais de ces tragédies et de ces comédies qu'ils jouent depuis toujours. Venez, partons.

Des éclats de rire saluèrent leur sortie. Laur se mit à courir, tramant Cobo derrière lui.

— Pas si vite... Mon souffle... Je vous en supplie...

Bientôt, ils furent dans le tube et aperçurent les silhouettes blanchâtres des miliciens.

— Ne tirez pas...

Ils les atteignirent et Laur lâcha Cobo qui tomba à genoux, complètement épuisé. Deux miliciens le soulevèrent pour l'entraîner vers le quartier des Maraïens.

— Que nous sommes heureux tous de votre délivrance.

Les bras grands ouverts, le regard humide, le président Sareh accourait au-devant d'eux. Il serra un Cobo essoufflé contre son cœur.

— J'espère qu'ils ne vous ont pas fait de mal... Venez vous restaurer et vous reposer.

— Je meurs de soif, avoua Cobo... Ils m'avaient enfermé dans une pièce étroite et surchauffée.

Branus se glissa vers Laur, lui serra le bras avec sa main molle en signe de reconnaissance.

— Comment vous remercier ? Grâce à vous le pire a été évité.

Rapidement, on apporta du vin de Balagha, des morceaux de viande et des gâteaux sur lesquels se jeta Cobo. La bouche pleine, déjà souül de vin, il s'approcha de Laur.

— Je n'espérais pas, lorsque j'étais entre les mains de ces fous, être libéré par vous. Vous que je suis venu chercher.

Laur étudia ce visage assez ingrat, n'arriva pas à le trouver sympathique. Jea les rejoignit et l'œil glauque de Cobo parut palper sa silhouette.

— Votre compagnie ?

— Une nouvelle décision a-t-elle été prise à mon rencontre ? demanda Laur.

Cobo but encore une coupe, le regarda avec une expression bizarre.

— Y croiriez-vous ? N'espérez rien des autorités et encore moins de l'Office de Détermination. Votre dossier est englouti dans ce que nous appelons les oubliettes, les Archives Interdites, et n'en sortira jamais plus. Mara est bannie du monde pour toujours et si le pouvoir central pouvait la faire sauter, il le ferait.

— Que voulez-vous, alors ?

— Nous en parlerons loin de ces gens. Vous avez bien un lieu où vous dormez ?

Toujours sur le qui-vive, Laur ne répondit pas. Jea regardait le petit administrateur avec un trop visible sentiment de dégoût. Et encore, elle se surveillait, le trouvant vraiment visqueux.

— Vous n'êtes pas ici à titre officiel si je comprends bien ?

— J'ai tout lâché. Sur la simple lecture approfondie des rapports vous concernant. Ce que vous racontez est passionnant. Je me doutais bien de quelque chose au sujet de Mara, mais subitement, j'ai eu une illumination. Nous pouvons entreprendre de grandes choses vous et moi si vous m'acceptez comme ami.

Laur reposa sa coupe, interpella Branus :

— Pouvons-nous avoir un Stomk ?

— Quoi ? Vous ne restez pas parmi nous ? s'étonna le gros homme.

Une fois encore, ils laissèrent le conseil consterné. Cobo les accompagna en haut de l'ogive mais, lorsqu'il vit l'énorme oiseau

s'approcher, il eut un mouvement de recul.

— Libre à vous de rester ici, lui lança Laur en s'installant dans la cavité de nidation.

Le coordonnateur sauta à son tour dans la poche douillette, la peur plaquée à son visage laid.

— Regardez, dit Laur en lui montrant les cylindres de drogue. En avez-vous déjà vu ?

CHAPITRE V

Le coordonnateur détourna les yeux mais pour rencontrer le vide bleuté en dessous de lui. Il se rejeta en arrière, pris de vertige. Le gros oiseau prenait tout son temps pour survoler les différents quartiers.

— C'est une drogue appelée Hamok. Drogue de la folie. On l'a créée artificiellement voici quelques années. Je ne me souviens plus sur quelle planète, mais sa culture est assez délicate. Une légende s'est attachée à elle. Ceux qui la vendent prétendent que les fumeurs qui arrivent à dépasser le stade de la paranoïa connaissent un bonheur supérieur toute leur vie durant. Mais comment vous l'êtes-vous procuré ?

— C'est moi qui l'ai achetée, dit Jea. Une petite fortune. Une vieille femme sur le pont des Marchands.

— Je me demande comment elle parvient dans le satellite, fit Cobo, songeur. Et votre pistolet ? On vous a fouillés cependant ? Il se passe des choses étranges sur Lazaret 3.

— Nous ne savons toujours pas ce que vous nous voulez, dit Laur.

De ses mains nerveuses, Cobo tâta la cavité duveteuse dans laquelle ils voyageaient. Il finit par trouver ce qu'il cherchait et sa main s'enfonça dans un trou caché par les poils, y disparut jusqu'au poignet.

— Je le savais que ces Stomks écoutent la conversation des passagers et revendent leurs informations à la police. Ce tube acoustique est en principe destiné à communiquer avec les oisillons. Nous ne pouvons parler librement.

Laur nota un changement de rythme dans les battements d'ailes, comme si le Stomk accusait malgré lui sa déception. D'ailleurs, l'animal accosta brutalement l'ogive des Brums, les pria de descendre avec une voix mécontente. Il ne discuta pas le prix de la course cependant. Laur regarda s'éloigner le grand corps cylindrique aux ailes ridicules et pourtant efficaces.

— Personne ne sait qu'ils sont des auxiliaires des Serials. Nous n'aurions pas dû parler de la drogue. Le régent qui dirige la police du satellite s'est justement plaint devant moi de la contrebande.

Une fois dans la cellule, il regarda autour de lui avec une expression écoeurée.

— Vous vivez ici ? Les cloisons partent en poussière et ça manque de confort.

— Croyez-vous que Lazaret 3 soit un palace ? Nous avons pris ce que nous avons trouvé. Voulez-vous boire de cet alcool ?

Cobo sursauta.

— Ça aussi ? Mais vous voulez donc tuer quelqu'un ? C'est l'alcool du meurtre. Dites, vous n'avez pas l'impression que l'on vous conditionne peu à peu ? Un rayonnant, l'alcool, la drogue ? Il suffit d'une dizaine d'hommes comme vous dans le satellite pour tout enflammer.

— J'y ai réfléchi également, dit Laur, mais je suis trop méfiant pour marcher dans la combine. Que me voulez-vous ?

Il comprit que le petit homme ne livrerait pas franchement sa pensée. Patiemment, il attendit qu'il en eût terminé avec ses simagrées, ses allées et venues, ses airs de s'intéresser à autre chose qu'à la véritable raison de sa venue sur Lazaret 3. Jea sortit pour aller prendre un bain à côté.

— Votre femme est très belle, dit Cobo en mouillant ses lèvres. Sont-elles toutes aussi belles sur Mara ?

— Il n'y a pas de races spéciales. Mais j'ai vu de belles esclaves chez les Barons des Mille Îles.

— Les Barons des Mille Îles, répéta Cobo avec délices. Je suppose qu'ils sont cruels et jouisseurs ?

— Exactement.

Malgré lui, il était entraîné sur la voie des souvenirs et Cobo l'écouta avec ravissement. Lorsque Laur se tut, il sauta sur ses pieds et marcha de façon agitée dans la cellule.

— Et voué avez quitté tout ça... Ce monde merveilleux, désorganisé, anarchique où tout est possible à l'homme, à l'individu, pour notre vie rigide, glacée, en pleine désagrégation. Nous pourrions sur place mais dans l'immobilisme. Imaginez un bloc d'acier qui se rouille au fil des ans et qui s'effrite par minces pellicules mais sur toutes ses faces et sans rémission. Un jour qu'en restera-t-il ? C'est notre monde actuel. La Fédération ou l'Empire, comme disent les Monarques qui veillent aux confins et ignorent que le cœur est pourri. Ici, sur ce satellite, vous avez un reflet ignoble de ce qui se passe réellement. Ceux qui sont enfermés dans ce lazaret sous prétexte de quarantaine appartiennent aux planètes en révolte contre le pouvoir central, ou bien à celles qui sont définitivement rayées de la carte du monde mais qui existent toujours quoi qu'en pensent les gouvernants. Mara, par exemple, mais aussi quelques autres.

— En somme, la maladie que l'on craint le plus c'est l'insoumission, le besoin de liberté ? Et l'on enferme dans ce lazaret ceux qui en portent volontairement ou non les germes ?

— Tout se meurt lentement dans la Fédération. Trop de gigantisme. Ils ont mis des siècles à se rendre compte du pourrissement et maintenant ils sont complètement affolés. Quand je dis maintenant, cela remonte à la Guerre de la Grande Séparation avec Mara. Elle fut si cruelle que les protestations affluèrent de toutes parts et la répression s'ensuivit. Le processus est connu. Vous savez que les jeunes désertent de plus en plus les administrations, les macro-sociétés anonymes, les Institutions les plus honorables pour s'enfuir vers les planètes révoltées où la vie tente de se renouveler.

— Et la Terre ?

— Quoi, la Terre ? Vous avez vu le geste de cet Acteur avec ce crâne. Il avait raison. La Terre c'est de la merde et encore de la merde. Il y a des siècles qu'on parle de faire quelque chose pour elle, de nettoyer la pourriture qui la submerge, de régénérer ses eaux, ses océans et son atmosphère.

— Nous rêvons de vivre sur Terre, murmura Laur malgré sa répugnance à faire des confidences à cet homme.

Cobo partit d'un rire strident qu'il aurait aimé briser sur ses dents.

— La Terre... Vivre sur la Terre ? Avec un masque et une combinaison spéciale ?

— À ce point ? fit Laur consterné.

— Quelques villes sous dôme où grouillent ceux qu'on appelle les Intacts. C'est-à-dire ceux qui, comme vous et moi, respirent un certain type d'atmosphère depuis la création de la Terre. Ils maintiennent la survivance humaine ! C'est à se rouler par terre. Si vous les voyiez ! La survivance humaine ! Ils ne veulent surtout pas devenir des mutants et d'ailleurs ils en crèveraient. Ils ne veulent pas vivre dans l'espace car on se transforme immanquablement. Nous sommes différents de ces gens-là. Il y a des détails visibles. Nos nez par exemple sont plus courts, nos cheveux plus abondants, nos tailles, en général, plus élevées, je ne parle pas pour moi. Les doigts de nos pieds et de nos mains sont plus courts et nous avons appris à respirer beaucoup plus avec notre peau qu'avec nos poumons.

— Et en dehors des villes sous dôme ?

Cobo grimaça :

— J'ai vu des films d'explorateurs.

— D'explorateurs ?

— Hé ! que croyez-vous ? Il faut un équipement pour voyager dans la merde, l'ordure, les mers de boues, les lichens gigantesques et les algues géantes. Que croyez-vous ? Qu'il y a encore des arbres ? De loin, on pourrait le croire car ces algues affectent parfois la forme d'un de ces géants disparus.

— Pas un îlot, pas une oasis ?

— Si, mais sous globe et sévèrement surveillés. On y organise des camps de vacances, des séjours.

— Mais reste-t-il une faune en dehors des dômes ?

— Bien sûr, fit Cobo sarcastique. Même des hommes. Enfin... des êtres humanoïdes qui se sont adaptés. Le gaz carbonique et des gaz comme le méthane, le propane et autres n'ont jamais arrangé la santé des êtres vivants.

— Mais on n'a rien fait pour eux ?

— Qu'a-t-on fait pour les déchets accumulés pendant mille ans et plus ? Oh ! ce serait trop long à vous raconter. Je vous trouverai un livre si vous le désirez, encore que ce genre d'ouvrages soit interdit car ils traumatisent les nouvelles générations et les pouvoirs publics pensent qu'il y a mieux à faire qu'à gémir sur le sort de notre planète d'origine. Et c'est pourquoi vous êtes revenus parmi nous ? Pour revoir la terre ?

L'emblème des Ganethiens membres d'une nouvelle religion de Mara comportait le dessin de la Terre sur une de ses faces, et la finalité de cette croyance était un retour vers la planète-mère.

— Pourtant, depuis longtemps on sait que la Terre n'est plus qu'un monde presque mort. Ces sous-hommes qui survivent dans les jungles de lichens et d'algues ont une vie épouvantable. Ils doivent lutter contre mille dangers, une prolifération d'animaux nouveaux. Les micro-organismes que l'on retrouve dans une eau normale se sont développés dans ces bouillons de culture et sont énormes. Non, croyez-moi, il n'y a plus rien à faire pour cette « vieille chère boule ». C'était l'expression consacrée autrefois par tous les nostalgiques qui vivaient dans les colonies lointaines. Maintenant, il faudrait être fou pour vouloir revoir cette vieille chère boule. Renoncez à ce projet. Il ne vous conduirait à rien.

— Me croyez-vous en état de faire des projets dans ce satellite ? demanda sèchement Laur.

Pour la première fois, Cobo le regarda droit dans les yeux.

— Pourquoi pas ? Je suis venu vous aider. Ce n'est pas sur terre qu'il faut revenir mais sur Mara.

— Nous en sortons et n'avons aucune envie de retrouver ce monde où doit passer un souffle de fanatisme.

— Et alors ? Pourquoi ne pas en profiter ? Vous avez quarante, cinquante ans de vie normale à votre crédit. Quatre à cinq millénaires sur Mara. Et chaque mois que vous passez là-bas correspond à quelques heures du temps universel.

— Ce n'est pas si simple, fit Laur. Nous devons vieillir plus rapidement car notre organisme dépense énormément pour chaque réadaptation, du moins je le suppose. Que ferons-nous de ces millénaires ?

— Nous pouvons être les dieux de la planète, les véritables Dieux. Nous apparaîtrons régulièrement tous les cinquante ans environ et nous ferons chaque fois des miracles, nous organiserons une nouvelle religion. Nous aurons entre nos mains le destin fabuleux de cette planète et, en moins d'un millénaire, dix ans, nous pouvons lui donner une puissance colossale.

Le petit coordonnateur haletait et serrait ses mains avec force. De la sueur coulait entre ses yeux, le long de l'arête fine de son nez.

— Nous disposerons d'une puissance qu'aucun homme n'a jamais possédée. Lorsque j'ai relu les rapports vous concernant, j'ai eu une illumination telle que depuis je ne vis plus que pour cette idée. Vous avez quitté la planète tel un Dieu qui monte au ciel. Les témoins, des millions de témoins se sont prosternés lorsque votre nef s'est élevée hors de son berceau. C'est un miracle qui a dû frapper les imaginations pour longtemps et on doit parler de vous encore.

Laur haussa les épaules.

— Dorle le prophète a dû tout faire pour effacer ce souvenir. Même s'il lui a fallu empêcher les millions de croisés de quitter la région de Terena. Sa répression a dû être féroce. Il disposait de moyens suffisants pour faire taire ces gens-là.

— Je suis certain qu'il y a eu des fuites, que la nouvelle de votre départ miraculeux s'est répandu sur toute la planète. Il y a cinquante ans de cela là-bas. Même si le fait a été transmis de bouche à oreille... Tenez, à l'époque romaine, il a fallu bien moins que cela pour que le Christianisme se répande dans tout le royaume après la mort de Jésus.

Il s'arrêta car Laur paraissait ne pas suivre son explication.

— Vous avez entendu parler du Christianisme qui a persisté durant plus de deux millénaires ? Il ne subsiste plus que dans de grands schismes, si nombreux que l'idée générale s'est émiettée. Personnellement, je crois qu'il est devenu décadent à partir du moment où les esprits scientifiques ont refusé d'admettre les

événements prodigieux comme des miracles. Tout peut s'expliquer de nos jours. Enfin presque tout. Mais là-bas, sur Mara, nous avons des millénaires devant nous.

— Vous voulez les faire évoluer. Eux aussi deviendront sceptiques et comprendront un jour le mécanisme du bluff.

— Doucement, dit Cobo en essuyant la transpiration de son visage. Vous n'avez aucune climatisation ici ?

— Désolé pour vous, mais il n'y a rien de tel.

— Tant pis... Comprenez-moi bien. Nous veillerons à ce que l'évolution ne trouble pas les esprits. Tout sera miraculeux. Magique. Voilà le mot. Mara deviendra un monde magique. Seule la croyance au Dieu Laur apportera le bien-être, le plaisir. Les opposants ne connaîtront que le malheur et la peine. Ce qu'il faut c'est un monde manichéen. Les seules réussites sont venues de cette différenciation entre le principe du bien et celui du mal. Nous en ferons une sorte de panthéisme. Ce qui sera bon sera bien et viendra de vous. Ce qui sera mauvais sera mal et sera le résultat de l'athéisme.

Laur alla boire un peu d'eau parfumée que distribuait un verseur.

— Et voilà pourquoi vous vouliez me voir ? Quel est votre plan au juste ?

— Vous quitterez Lazaret 3 avec votre compagne et, ensemble, nous rejoindrons votre ogive. Je sais qu'elle est en parfait état.

— Les Bios de Bi l'ont merveilleusement réparée et améliorée. Elle est capable de grandes performances.

— Nous irons jusqu'à Mara pour une première apparition. Nous y resterons quelques jours seulement, le temps d'opérer plusieurs miracles en des points éloignés de la planète. Et puis nous repartirons...

— Pour où ?

— Je l'ignore. Mais nous trouverons une petite planète pour nous installer. Nous y organiserons une société sélectionnée au sein de laquelle nous vivrons luxueusement à notre guise.

Ses yeux luisaient étrangement et Laur qui le surveillait n'aima guère les lueurs équivoques qui s'y révélaient.

— Nous disposerons des êtres et des choses. Nous aurons des filles, des éphèbes, des serviteurs. Nous créerons un paradis... Oui ! c'est cela, un paradis pour les élus. Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? Voilà ce que nous ferons en dehors de nos séjours limités sur Mara. Il existait un paradis et un enfer dans toutes les religions anciennes. Les bons connaissaient une éternité divine et les mauvais une malédiction

éternelle.

— Vous oubliez que nous n'aurons que des mortels. De simples mortels.

Cobo releva la tête.

— Mais nous leur donnerons l'illusion de l'éternité en les ramenant parfois sur Mara. Ils découvriront que cent, deux cents ans se sont écoulés et seront nos meilleurs agents de publicité.

À ce moment-là, Jea revint dans la cellule. Elle portait toujours à l'intérieur de l'ogive les vêtements transparents auxquels elle était habituée. Laur crut que Cobo allait se jeter sur elle lorsqu'elle passa très près de lui. Laur la trouvait de plus en plus provocante. Elle s'assit au bout d'une couchette, croisa ses jambes et s'enduisit d'une crème parfumée, don d'une fille bios. Cobo la couvait d'un regard lourd d'intentions.

— Et comment nous sortirez-vous d'ici ?

— Je n'y ai pas encore réfléchi mais il faut que tout soit préparé avec soin. Je reviendrai donc vous tenir au courant.

— Vous avez le droit de pénétrer dans le satellite ? demanda Jea sans le regarder, occupée à lisser ses cuisses fuselées.

Le coordonnateur déglutit avec difficulté, détourna ses yeux.

— Si je n'attire pas trop l'attention, oui. En fait, je n'ai pas la promotion suffisante pour y être autorisé mais le régent a bien voulu me laisser faire.

— Il ne sera pas facile de rejoindre l'ogive, dit Laur. Elle doit être étroitement surveillée.

— En fait, elle est captive d'un filet d'ondes secrètes. Je devrai trouver la clé de cette combinaison, m'introduire au sein des forces spatiales pour y parvenir. Mais c'est possible. Il y a des robots à bord ?

— Et aussi des humanoïdes, dont notre ami Xond.

— Un ami ? fit Cobo dédaigneux. Une machine ?

Il était inutile de lui préciser quels liens étroits réunissaient le couple à Xond, l'Initié, disait-on sur Mara, où leur rôle avait été déterminant pour révolution de la religion ganethienne.

— Vous verrez, dit Cobo, tout ira bien et un jour nous débarquerons sur Mara.

Jea se leva brusquement.

— Sur Mara ? Vous voulez aller sur Mara ?

Laur aurait bien voulu lui conseiller la prudence même par signes mais Cobo était juste en face d'eux. Le petit coordonnateur fronça les

sourcils.

— Vous n'avez pas l'air d'accord.

— N'êtes-vous pas de notre avis ?

— Je ne retournerai jamais sur Mara, dit-elle. Je déteste cette planète où vivent des gens cruels, où la superstition paralyse les esprits, où toute évolution était considérée comme un crime.

Puis elle croisa le regard de Laur, comprit qu'elle venait de commettre une erreur.

— Vous avez tort, répliqua vertement Cobo. Préférez-vous votre détention dans ce satellite ? Ne savez-vous pas que vous êtes condamnée à y terminer vos jours ? Savez-vous que la moyenne d'âge n'y dépasse pas trente-cinq ans ? Oui, je vois, vous êtes toute tournée vers la Terre. Vous ignorez ce qu'elle est devenue. Demandez plutôt à votre ami.

Il se calma ensuite.

— Je vais vous demander de m'accompagner jusqu'au poste de contrôle. Je ne suis pas armé et vous l'êtes. Je crains d'être agressé en cours de route.

— Bien, dit Laur.

Sur les passerelles et dans les tubes le petit homme se serrait peureusement contre lui. Ils croisaient des groupes inquiétants, des êtres qui paraissaient à l'affût.

— La faim, le désespoir, murmurait Cobo... Tout ce que notre civilisation obtient dans ce satellite... L'hypocrisie consiste à refuser le terme de camp de concentration, et dans la Fédération, tout le monde croit que c'est véritablement un lazaret.

— Mais ce que vous appelez les Mass Media, les informateurs de presse écrite et parlée ?

— Nous sommes dans une zone interdite à ces informateurs et seules les nouvelles officielles sont divulguées. Un journaliste a pu, un jour, se faire accréditer mais il n'appartenait pas à un journal d'opposition. Son article n'a subi aucune censure et il était parfaitement anodin. N'oubliez pas que dans le groupe de planètes où se trouve le pouvoir central, il existe une majorité favorable au gouvernement. Ce sont ces gens-là qu'il faudrait toucher pour espérer voir des améliorations et même des libérations. Mais ce sont des nantis, des gens particulièrement choyés et qui ne s'intéressent qu'à l'amélioration de leur sort. Ils feront grève pour obtenir un jour supplémentaire de vacances mais se moquent bien des territoires lointains. Le pouvoir central a eu la bonne idée de constituer un noyau

solide où même l'opposition nage dans l'opulence.

Le petit homme fut heureux d'arriver au poste de contrôle.

— Séparons-nous. Je reviendrai dans quelques jours, dès que j'aurai une solution. Maintenant, je sais où vous trouver. Surtout ne déménagez pas. Avez-vous besoin de quelque chose ?

Laur hésita à lui demander de l'argent.

— Non, tout va bien.

— Ce ne serait qu'une avance sur tout ce qui nous attend.

Lorsqu'il revint, Jea le regarda en dessous, comme s'ils s'étaient querellés.

— Un étrange bonhomme, ne trouves-tu pas ?

— Et tu acceptes de retourner sur Mara avec lui ? Il est complètement fou, je crois.

— Doucement. J'ai fait semblant d'accepter ses projets. Mais il n'est pas question de retourner là-bas. Pas plus que de continuer vers la Terre.

Elle tressaillit :

— Parles-tu sérieusement ?

— Écoute-moi. La Terre est devenue invivable.

Il lui répéta ce que lui avait révélé Cobo mais il sentit qu'elle restait incrédule.

— Il t'a certainement menti, fit-elle plus tard. Comment peut-on admettre que la planète d'origine ait été abandonnée comme un tas d'ordures derrière une maison ? Je crois que tu as tort de faire confiance à ce coordonnateur. Il est de la race des illuminés et des fanatiques et nous savons ce dont sont capables ces êtres-là.

— C'est pourquoi je garde toute ma méfiance. Mais Cobo reste notre ultime ressource. Entre-temps, je chercherai comment la drogue, l'alcool et les armes pénètrent dans Lazaret 3, et, lorsque je l'aurai découvert, nous disposerons d'une autre voie de salut.

— Ce sont peut-être les Serials qui organisent le trafic.

— Possible. Mais j'ai un élément important. Cette vieille femme qui t'a vendu cette saleté d'Hamok, je la connais. Elle m'en avait également proposé.

Puis il claqua des doigts.

— Dans la salle d'attente du poste de contrôle. Presque sous le nez des Serials. Curieux, non ?

— Oui, fit-elle la voix rauque en se glissant vers lui. Je ne sais pas si

tu t'en rends compte mais je sors du bain, douce et parfumée, lisse comme un galet de l'océan des Mille Îles.

Elle noua ses bras autour de son cou, prit goulûment sa bouche.

— Je ne sais pourquoi mais ici je ferais constamment l'amour, souffla-t-elle, et si tu n'étais pas là, je me demande si je ne m'offrirais pas au premier venu.

Furieux, il la souleva de terre pour la jeter sur une des couchettes. Elle n'avait pas besoin de préciser un point dont il se doutait parfaitement.

CHAPITRE VI

La vieille femme se retourna une fois encore, avant d'entreprendre la descente de la spirale qui cerclait une vieille nef interplanétaire délabrée où nul n'habitait depuis longtemps. D'ailleurs, seuls des enfants téméraires s'aventuraient dans cette zone dangereuse du satellite où les risques étaient multiples. Des panneaux entiers de ferraille et de céramique se détachaient parfois du vaisseau, fauchant les curieux, les entraînant dans le gouffre de l'atmosphère de Lazaret 3. Elle se retourna et vit la mince silhouette qui la suivait depuis plusieurs heures. La vieille gardait bon œil, bonne mémoire et se souvenait d'avoir vendu des cigarettes de drogue à cet inconnu. Il avait l'apparence d'un homme mais ce pouvait être une femme. Il y avait si longtemps que la vieille femme trafiquait sur le satellite que sa méfiance était devenue proverbiale. Tout le monde la connaissait, elle pouvait pénétrer dans la plupart des quartiers, même chez les Shemolynes mangeurs de chair humaine dont elle se méfiait. Elle traitait prudemment avec eux et bien que rance et racornie, ne se croyait nullement à l'abri de leur voracité. Dans le satellite, on l'appelait Van parce qu'elle était originaire d'une constellation portant ce nom. Mais il y avait si longtemps qu'elle était internée qu'on la jugeait incapable de raconter sa vie antérieure.

Arrivée au bas de la spirale qu'elle avait descendu d'un pied léger, elle releva son visage avec une expression rusée qui ravivait ses yeux flétris. Il fallait connaître la spirale pour l'emprunter. Ses appuis rouillés pouvaient céder à la moindre secousse, chaque marche dissimulait un piège. Elle aurait aimé voir son poursuivant tomber dans le gouffre, rester suspendu dans les zones pauvres de l'atmosphère jusqu'à ce que son corps implode et se déchiquette en mille morceaux. Peut-être pourrait-elle en récupérer une partie pour les négocier aux Shemolynes. Elle ne pouvait rester à guetter une chute hypothétique. L'autre descendait avec prudence et si légèrement que Van pensa que c'était une femme déguisée en homme. Cette pensée lui fit modifier ses plans et elle s'engagea sur la frêle passerelle qui lui permettrait d'atteindre le pont des Marchands. À mi-chemin, elle s'immobilisa net, fascinée par le trou énorme qu'elle n'avait jamais connu à cet endroit-là. Il béait, gorgé de l'air bleu beaucoup plus foncé lorsqu'il était ainsi emprisonné. Elle eut une vague vision d'un bassin rempli d'eau pure. Elle avait connu de telles choses

autrefois, avant de vivre sur ce monde de métal et de céramique.

Elle longea le bord de la passerelle, la sentit craquer et des pellicules de rouille planèrent dans le gouffre, puis des morceaux plus importants. La passerelle supporterait-elle un second passage ? Elle souhaita que non et que son poursuivant – non, sa poursuivante – disparaisse avec la fragile construction.

Mais toujours aussi habile, l'inconnue franchissait l'obstacle, allait la rejoindre lorsque Van se lança en avant pour se mêler à la foule du pont des Marchands. Elle se tassa sur elle-même, aurait aimé se métamorphoser pour passer inaperçue parmi tous ces êtres étranges qui se pressaient, se bousculaient, jusqu'à ce qu'elle arrive devant l'échoppe de Loni qui vendait de la nourriture, et plus spécialement une sorte de soupe dont raffolaient les races édentées. Parfois, il en donnait une écuelle à la vieille sans rien demander en échange. Van ne dépensait rien pour sa nourriture. Même, elle descendait jusqu'au dépotoir pour y trier les ordures en compagnie des Songus qui avaient la concession de l'endroit.

Le gros Loni la vit passer devant son étalage et pénétrer dans la partie de son échoppe où il se retirait pour dormir, sourcilla mais continua de préparer sa soupe. D'ici une heure, il aurait des dizaines de clients à servir. Tout en travaillant, il regarda les passants, cherchant ce qui avait pu effrayer la vieille au point de pénétrer ainsi chez lui sans lui adresser un seul mot. Il finit par repérer la silhouette mince qui allait et venait et semblait chercher quelqu'un. Essuyant ses mains, il pénétra dans la petite pièce bricolée avec une cellule de fusée accrochée par des câbles au-dessus du vide. Van était debout au centre de la pièce.

— Elle m'attend dehors ?

— Tiens ? C'est une femme, fit Loni en suçant ses grosses lèvres. Et c'est une femme qui te fait peur ?

— Celle-là, oui. Elle ne devrait pas être à mes trousses.

— Un beau jour, tu finiras jetée par-dessus une passerelle, dit-il. Pourquoi ne devrait-elle pas ?

— Parce qu'elle devrait être folle.

— Tu lui en as vendu ?

— Six en tout. Si elle n'est pas folle, tu sais la légende ?

— Elle connaît le véritable bonheur.

— Oui, mais aussi elle peut tuer en toute tranquillité. Elle peut tuer comme manger ou faire l'amour et je suis sûre qu'elle veut ma mort. Loni, appelle-moi un Stomk.

— Attends.

Il ressortit pour surveiller sa soupe, examina du coin de l'œil la silhouette élégante qui attendait un peu plus loin. Son œil exercé découvrait les formes féminines adroitement dissimulées par la combinaison. Il revint auprès de Van.

— Je veux cette fille, dit-il. Vas-tu m'aider ?

— Appelle un Stomk. J'ai bien trop peur d'elle. Qu'il vienne me chercher de l'autre côté. Tu m'aideras à grimper dans la cavité.

— Stupide, Van ! Je veux cette fille. Pour moi d'abord et puis pour la revendre au cirque. On peut en retirer une fortune, tu m'entends, Van ? Une fortune ! Et tu sais ce que j'en ferai, moi, de cet argent ? Je payerai mon « passage » avec. Je ne veux pas finir mon âge à vendre de la soupe sur ce satellite artificiel.

— Cette fille est ma mort. Je le sens. Si je t'écoute, tout sera fini. Et moi, je ne veux pas payer le passage. C'est ici que je mourrai car je ne saurai vivre ailleurs. Mais le plus tard possible. Dépêche-toi de faire venir ce Stomk.

Loni comprit qu'il ne pourrait persuader la vieille femme par la douceur.

— Non ! Je veux cette fille et tu dois m'aider. Nous allons la capturer à nous deux. Tu vas te montrer furtivement et elle viendra ici. Ensuite, j'en fais mon affaire. Si tu refuses, sors d'ici !

Van le regarda avec des yeux plus attristés que furieux.

— Allons, Van, nous nous connaissons depuis longtemps. Tu ne peux me refuser ce service. Et tu seras débarrassée d'elle. Sinon, elle continuera à te poursuivre et finira par te rejoindre.

— Bien, dit Van... Je ferai ce que tu exiges.

Dans la cohue marchande, Jea décida de partir. Elle était certaine que la vieille se cachait dans un groupe de trois boutiques mais ne savait laquelle. Elle devait bénéficier de complicité de la part des boutiquiers. Inutile d'attendre, Van ne sortirait pas.

Juste au moment où elle repartait, elle vit bouger une tache sombre du coin de l'œil. Ce fut rapide, diffus mais suffisant. La vieille se terrait chez le marchand de soupe. Jea étudia l'endroit. L'homme était un humain assez gros mais certainement musclé. Il s'affairait autour du grand récipient plein de soupe mais ne servait pas encore lorsqu'un client le lui demandait. Il était encore tôt pour le dixième repas de la journée.

Elle fut bousculée par des êtres en scaphandre. Ce fut ce qui la décida. Si elle restait trop longtemps à la même place, on la repérerait

et, peut-être, devinerait-on qu'elle était une femme. Elle s'approcha de l'éventaire.

— Pas prête la soupe, pas prête, nasilla l'homme. Dans quelques instants, dans quelques instants.

Jea hésita imperceptiblement.

— Je veux voir la vieille.

— La vieille ? Quelle vieille ? Je suis seul ici.

— Non, elle se cache derrière cette toile.

— Il n'y a personne.

Elle prit quelques pièces, les lui montra. L'homme les regarda puis haussa les épaules.

— Débrouillez-vous avec elle.

La tenture retomba derrière elle. Van se tenait près de l'ouverture sur le vide, dans la pénombre. Elle ne pouvait distinguer son visage.

— Je veux vous acheter des cylindres noirs. Pourquoi m'avez-vous fuie ?

Van tressaillit.

— Les avez-vous tous fumés ? demanda-t-elle anxieuse.

— Bien sûr.

— Non, cria la vieille, vous mentez !...

À ce moment-là, Jea sentit une présence derrière, mais il était trop tard. Loni jeta autour de son corps un filet gluant qui emprisonna sa tête, ses bras et son buste. Il s'agissait d'un piège fabriqué par des Invertébrés dont les glandes filaient une matière brune très solide, imprégnée d'un suc à l'odeur fadasse qui donna la nausée à Jea. Elle essaya de foncer vers la sortie mais Loni lui fit un croc-en-jambe.

— Aide-moi, Van, fit-il sourdement.

Jea se maudissait. Laur l'avait prévenue. Ce qui se passait sur le pont des Marchands n'était pas une légende. On y tuait, enlevait et volait à outrance. Un autre cordage gluant s'agrippa à sa jambe droite puis à sa gauche. Elle se trouva écartelée sur le sol métallique de l'échoppe, étroitement immobilisée. Van se pencha sur elle, lui cracha au visage mais sa salive resta accrochée à l'étrange filet gluant.

— Viole-la ! Loni. Que je voie ça.

Le filet empêchait de la dépouiller de sa combinaison. La vieille alla chercher une lame et déchiqueta hargneusement son vêtement sous les yeux exorbités de Loni. Bientôt, la jeune femme n'eut plus que quelques lambeaux qui la dénudaient plus que l'absence de vêtement.

— Regarde le joli fruit dans les feuilles en tissu, ricana la vieille. Tu as vu ces seins, Loni ? Et ce ventre ? Viens, mais viens donc !

Loni s'agenouilla entre ses jambes et, lucide, Jea sut qu'elle ne pouvait leur échapper. Avant de connaître Laur sur la planète Mara, elle avait subi tant de fois les brutalités des mâles qu'elle n'éprouvait aucune crainte. Juste assez de curiosité même pour se rendre presque complice de cet attentat. Loni se dégrafa et découvrit le bas de son corps. Jea se rejeta en arrière. Elle avait parfaitement vu la fourrure épaisse, animale.

— Un Garou, ricana la vieille. Tu sais ce que c'est qu'un Garou ? Loni vient d'une curieuse planète où les hommes ont pollué les femelles velues qui s'y trouvaient. Des êtres sont nés de cette union. On les appelle des Garous. Bien sûr, je suis la seule à le savoir. Là-bas, sur cette planète, on les considère comme des animaux et on les poursuit pour les enfermer dans des cages et les exhiber. Ou bien on les massacre en les accusant de mille crimes.

Le regard de Jea remonta jusqu'au visage mafflu de l'homme. Elle aurait dû s'étonner plus tôt de l'étrange couleur de sa peau, de sa texture grenue.

— Il doit se raser tous les jours sinon son visage serait aussi velu que son corps. De même, il surveille ses mains et toutes les parties exposées à l'air libre. Il y a des femmes qui souhaiteraient se trouver là à ta place, ma fille. J'en ai vu se tordre dans l'étreinte du Garou. Abandonne-toi, ma belle.

Maintenant, elle chuchotait d'une voix maternelle et Jea se sentait envahie d'une langueur étrange. Elle riva son regard dans les yeux de la vieille, découvrit tout au fond des yeux morts une sorte de douceur tranquille, complice. Loni la pénétra et elle se mit à gémir. La main sèche de Van se posa sur son front.

Plus tard, la vieille femme lui donna à boire une étrange boisson qui endolorit son souvenir récent. Elle savait qu'elle avait subi Loni à plusieurs reprises mais n'en conservait aucune haine. Au contraire, un bien-être physique l'irriguait.

— Nous allons partir maintenant, lui dit Van. Il n'y a presque plus personne au-dehors. Un Stomk va venir nous chercher.

— Où allons-nous ?

— Tu verras.

— Viens-tu ?

— Oui, je t'accompagne. Je ne te quitte plus.

Elle revit ensuite Loni, n'eut pour lui qu'un regard atone.

— Il faut l'exploiter avec prudence, disait Van. Il serait trop facile de la gaspiller. Si j'admets tout le monde auprès d'elle, elle ne durera pas deux semaines. Tu connais les Songus, par exemple. Je ne veux pas qu'ils la polluent avec leurs spores qui l'empliraient de pourriture.

— Oui, mais ils payent beaucoup pour avoir une humaine et tu le sais. Ils gagnent des fortunes dans la concession du dépotoir. Ce sont les plus riches du lazaret.

— Veux-tu qu'ils nous ruinent ? Pas plus eux que les Batres. Ces multisexués sont insatiables et je les ai vus s'accrocher à leur proie des heures durant.

Le gros Garou ricana :

— Te voilà bien prévenante pour elle. Écoute, s'il en est ainsi, je te la vends. Moi, j'ai besoin d'argent. Je tremble à chaque heure que l'on découvre que je suis un Garou. Je suis bien forcé de m'associer avec toi puisque toi seule accède sans difficulté au Cirque des Plaisirs.

Van ricana :

— Là-bas, ils auraient vite fait de voir que tu es un Garou. Ils t'écorcheraient vif car ta fourrure passe pour protéger de certaines maladies.

Jea vit que Loni frissonnait et s'en amusa sans la moindre méchanceté. Elle avait eu tout le temps de détailler l'homme au cours des dernières heures. Jamais elle n'avait rencontré fourrure plus douce, presque électrique.

— C'est exact, dit Loni furieux. Ma fourrure protège.

— Quand tu mourras, fit Van, je voudrais que tu me la lègues. Je te jure que je la ferai tanner par les meilleurs artisans du pont des Marchands.

— Tais-toi, vieille sorcière !

Cette appellation parut déplaire à la vieille femme qui se fit incisive.

— Attention, Loni... Tu as besoin de moi... Pauvre petit Garou qui ne veut pas mourir sur le satellite mais qui attend d'avoir assez d'argent pour s'en évader.

— Tais-toi !

— Joli Garou, continua Van.

Il allait lui sauter dessus lorsque Jea vint près de la vieille femme et l'entoura de ses bras.

— Ne vous disputez pas, murmura-t-elle...

— Brave enfant, dit Van... Je sais que la drogue te conditionne mais

c'est tout de même doux. J'avais des enfants autrefois, tu sais ? Et j'étais comme une louve pour eux, mais ça n'a pas empêché qu'ils meurent.

— Tous ? fit Jea au bord des larmes.

— Hélas ! oui.

Jea pleurait et Van lui essuyait le visage avec ses doigts parcheminés.

— Voilà bien longtemps qu'on n'a pas pleuré sur mes malheurs. Bien sûr, l'effet de la drogue dissipé, tu seras comme une diablesse. Tu essayeras de m'arracher les yeux et peut-être même de me tuer, mais en attendant, je profite de ta douceur comme Loni a profité de ta féminité.

Jea eut un regard en dessous pour le Garou, pouffa stupidement comme un enfant.

— Tu as bien appelé un Stomk ?

— Ignorez-tu qu'à cette heure, ils mettent de la malice à se déranger de leur perchoir ? répondit Loni.

Il ne put résister et s'approcha de Jea, écarta l'espèce de longue tunique dont ils l'avaient vêtue, lui caressa doucement la poitrine.

— Alors, tu me la payes ? demanda-t-il à Van.

La vieille secoua la tête.

— Nous partagerons les bénéfices.

— Et tu me voleras sans vergogne ? Non. Tu me payes tout de suite sinon vous ne quitterez pas ma boutique.

Van ouvrit sa bouche sans dent pour happer l'air qui lui manquait devant tant d'audace.

— Tu n'étais pas d'accord au début, continuait le Garou. Maintenant que j'ai fait la besogne, tu en fais trop. Je veux que tu me payes.

— Je te la ramènerai quelquefois, promit la vieille.

— Merci beaucoup. Lorsqu'elle aura été polluée par tous ces ignobles du Cirque ? Je n'en voudrai plus. Je ne veux pas attraper quelque maladie horrible qui rongerait ma chair comme un bain d'acide.

— Et si je criais que tu es un Garou ? Là, maintenant que tous les boutiquiers sont tranquillement chez eux et que le silence est fait pour écouter ce qui se passe chez son voisin ?

Jea vit la peau de Loni se hérissier tout autour de sa bouche et ses yeux. S'il avait pas été rasé, chaque poil se serait dressé.

— Vieille goule, fit-il entre ses dents. Avant, j'aurais noué mes mains autour de ton vieux cou et je t'aurais précipitée dans l'abîme avec elle. Il n'y aura plus de traces.

À ce moment-là, un souffle pénétra dans l'arrière-boutique avec une odeur forte. Le Stomk battait des ailes à l'extérieur et demandait avec hargne si c'était pour aujourd'hui ou pour demain.

— Je n'ai pas que ça à faire, dit-il. Mes enfants étaient installés pour leur repos lorsque vous m'avez sifflé. Il a fallu que je les abandonne pour accourir. Vous prenez-vous pour des seigneurs ?

Sur leur planète d'origine, ils avaient été domestiqués par des seigneurs qui régnaient de façon absolue sur les êtres et les choses, et ils en conservaient un souvenir détestable.

— Nous voici, dit Van.

— Mon argent ? chuchota Loni.

— Plus tard.

Il n'osa les retenir. Jea s'installa la première dans la cavité de nidation, la trouva gluante et se mit à rire en montrant sa main souillée.

— Tes petits sont des sales, dit-elle en se souvenant du tube acoustique qui permettait à l'oiseau d'entendre la conversation de ses passagers.

— Je m'excuse, fit-il avec un ton guindé, mais je ne me suis rendu compte de rien.

— Au Cirque, dit la vieille s'installant à son tour, aidée par Jea. Loni lui n'avait pas bougé, espérant que cette acrobatie lui serait fatale et qu'elle tomberait dans le vide.

— Au Cirque ? s'étonna l'oiseau. Ce n'est pas un endroit correct pour cette humaine.

— Ne t'occupe pas et vole.

Le Stomk claqua plusieurs fois du bec et commença à s'élever dans les airs.

— Nous rentrons chez nous, ma chère fille, dit Van en la serrant contre elle. Tu ne verras personne pour aujourd'hui car j'habite tout en haut et nul ne se soucie de moi.

— Y a-t-il d'autres femmes ?

— Bien sûr mais aucune n'a ta beauté. Les plus jolies sont tellement éphémères, soupira Van.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'elles sont trop cupides pour réfléchir. Si elles acceptent

les Songus ou les Batres, elles sont définitivement perdues. Mais toutes se croient plus malignes que les autres. Pourtant, je leur ai souvent donné des conseils, mais elles n'en tiennent pas compte.

Elle essaya de voir où elles se trouvaient mais le Stomk faisait exprès d'utiliser ses ailes postérieures pour les ennuyer. Certainement à cause de la fiente de ses enfants. La réflexion de Jea avait dû le vexer.

— Dis donc, cria-t-elle dans le tube acoustique, nous devrions être arrivés ?

— Patience, dit le Stomk. Ou alors voulez-vous tomber en pleine rafle ? Regardez.

Il immobilisa son aile et les deux femmes virent les vedettes des Serials au-dessus du Cirque. Plus bas se déroulait une bagarre monstre entre une centaine d'êtres de toutes les races.

Van mordit ses lèvres au sang, ce qui leur donna une vague couleur.

— Tu as raison, Stomk, et je te remercie. Mais qu'allons-nous faire en attendant ?

Elle regardait sa protégée avec inquiétude. L'effet de la drogue se dissiperait peu à peu. Il fallait qu'elle soit à nouveau chez elle avant une heure, deux au grand maximum et encore. Jea sortirait de son euphorie et se souviendrait de tout.

— Décidez-vous, fit l'oiseau excédé. Je n'ai pas que ça à faire moi. Mes petits m'attendent.

— Un instant, oui, s'écria Van. Tu ne vas pas nous faire ta comédie ? Tu seras payé.

Les armes à rayon faisaient crépiter le métal du Cirque et déjà les combattants s'égaillaient dans toutes les directions, les plus habiles étant des sortes d'êtres sauteurs qui se déplaçaient à une vitesse incroyable. Il y avait aussi des humanoïdes aux pieds palmés et qui portaient une sorte de cuirasse osseuse sur les épaules. Ceux-là lévitaient assez haut du sol pour s'enfuir.

Jea les désigna avec un cri de joie.

— Je les connais. Laur m'en a parlé.

Van s'inquiétait de plus en plus. Si elle se souvenait de son compagnon, elle serait bientôt capable de se rebiffer et d'essayer de lui échapper.

— Tant pis, dépose-moi devant chez moi.

— Tu as peur, dit l'oiseau avec mépris. Cette fille est droguée. Je sens les effluves qu'elle dégage. Tu l'as dupée pour mieux l'entraîner dans cette turpitude.

— Es-tu chargé de faire la morale ? s'indigna Van. Non ? Alors, tais-toi.

Il se posa et Van sauta à terre, tirant Jea par le bras.

— Quel dommage, fit la jeune femme, on est si bien dans ce nid douillet.

Ce qui acheva de la réconcilier avec l'oiseau qui tourna vers elle son étrange tête au bec court et plat.

— Écoute-moi, si tu veux je te ramène chez toi, mais ne va pas avec cette vieille pourvoyeuse.

Van lui jeta ses pièces de monnaie qu'il fut obligé de ramasser une à une avec son bec et poussa la jeune femme devant elle en direction d'un porche étanche. Elle l'ouvrit grâce à la clé qu'elle portait sur elle, referma en hâte.

— Tu dois avoir soif, dit-elle d'un ton décidé, en se dirigeant vers un placard où elle prit un pot de boisson dans lequel elle se hâta de verser une drogue.

— Bois.

Jea regarda le contenu du gobelet et fit la grimace.

— Je n'aime pas cette couleur rosée.

— C'est excellent. Bois et puis tu iras dormir.

Jea obéit et commença à s'étirer. Elle alla s'allonger sur la couche que la vieille tapotait avec un sourire encourageant.

— Loni ne viendra pas ?

Van en éprouva de l'amertume. Ce répugnant Garou avait donc laissé un souvenir aimable à cette fille ? Puis elle se souvint de ses propres expériences autrefois, s'amadoua.

— Ça t'a plu ?

Jea sourit les yeux fermés, la bouche sensuelle.

— Eh bien ! si en plus tu y prends du plaisir, ce sera parfait, murmura Van. Nous pourrons commencer avec les Humanoïdes Bleus.

— J'aime le bleu, balbutia Jea avant de céder au sommeil.

La vieille femme la surveilla pour être bien certaine qu'elle ne lui jouait pas la comédie, puis se dirigea vers la porte. Elle avait d'autres affaires à régler avant son réveil. D'ailleurs, elle dormait très peu, deux ou trois heures lui suffisaient et parfois elle les prenait où elle se trouvait, recroquevillée sur elle-même.

CHAPITRE VII

À l'heure où les gens se retiraient dans leur sombre logis pour dormir malgré l'éclat permanent de la nova, Laur continuait de visiter les tavernes et les bouges les plus insolites. Il y avait plusieurs heures que Jea avait disparu et, coïncidence étrange, la vieille Van demeurerait également introuvable. On la connaissait bien partout, on lui indiquait un endroit où elle avait l'habitude d'aller mais chaque fois on lui affirmait qu'elle n'avait pas encore paru. Un serveur lui conseilla d'aller du côté du dépotoir.

— Il y a un endroit où viennent boire les Songus. Il s'y opère des tractations, des échanges. La vieille va fouiller dans les détrit. Les Songus la supportent car de temps en temps elle leur fournit une femme.

C'était un vieux Terrien au visage ravaudé de cicatrices hideuses qui restaient blêmes malgré la chaleur de l'endroit.

— Qui sont les Songus ?

— Des sortes de champignons intelligents qui ont reçu la concession du dépotoir. Ils fabriquent des spores qui détruisent toutes les matières, même les plastiques, même le métal. Mais ils trient les ordures et sont parmi les plus riches de Lazaret 3. Tout cet argent est destiné à l'achat de femelles. De préférence humaines, mais au besoin, ils se contentent des autres. Van est leur pourvoyeuse.

Laur frissonna mais regarda le vieux serveur en cachant son angoisse.

— Ils sont sexués ?

— J'ai jamais vu la chose mais il paraît que c'est avec des filaments qu'ils opèrent. Toute une bande pour une victime. Ils se branchent tous en même temps si je puis me permettre. Et quand je dis victime... Il y a des garces qui acceptent tout car ça paye. Mais elles le regrettent cruellement. Les spores se développent monstrueusement et elles crèvent dans d'horribles souffrances, dans la pourriture. Faut être dingue ou rapace pour accepter ça.

— Elles ne peuvent pas se faire soigner ?

— Paraît qu'il existe un remède mais il doit être très rare sur le satellite. Vous voulez toujours aller là-bas ? Méfiez-vous quand même.

Ces Songus prennent une boisson qui les rend féroces lorsqu'ils ont terminé leur travail. Ils se mettent à plusieurs pour vous enlacer avec leurs filaments et finissent par vous étouffer. Sans parler du reste... À défaut de femelle, vous comprenez ?

— Comment arriver là-bas ?

Le serveur lui donna toutes les indications, l'accompagna d'un regard songeur. Laur traversa le satellite de part en part. Les ordures étaient collectées par un réseau multiple de tubes où la pesanteur était dirigée indépendamment de celle du satellite. Le serveur lui avait signalé qu'ils étaient de couleur rouge, et il n'avait qu'à les suivre pour atteindre un endroit invraisemblable où les épaves les plus anciennes, plusieurs fois centenaires, s'enchevêtraient dans un amas hérissé de membrures dénudées, de tôles déchiquetées, de poutrelles rouillées. Une odeur de pourriture le saisit à la gorge et devint de plus en plus insoutenable tandis qu'il s'enfonçait dans un labyrinthe de coursives délabrées et de galeries suspectes.

Il aperçut une sorte de méduse de couleur verte qui se dandinait devant lui. Mais le serveur avait raison. C'était plus un champignon qu'un animal. Il se déplaçait sur des dizaines de filaments plus ou moins gros. Laur s'immobilisa mais le Songus passa à côté de lui sans se détourner. Sous l'espèce de chapeau d'un vert moisi, il nota la présence de plusieurs trous ? Yeux ? Bouches ? Il continua, la main sur son rayonnant, arriva dans une grande salle où se tenaient plusieurs Songus et aussi des humains à son grand soulagement. Les Songus étaient rassemblés autour d'une vasque en matière inconnue dans laquelle ils trempaient leurs filaments. Ils semblaient pomper le liquide qui s'y trouvait. Les humains se tenaient près d'eux et leur parlaient lentement en galactique. Les Songus répondaient parfois d'une voix un peu sifflante, oppressée, comme celle d'un être essoufflé, comme s'ils faisaient un gros effort pour produire des sons. Les humains regardèrent Laur avec défiance et l'un d'eux s'approcha.

— Que venez-vous faire ici ? Vous n'appartenez pas à notre association. Vous feriez mieux de filer.

— C'est un Maraïen, dit un autre qui s'approcha, le visage fermé. Alors, comme ça, on se risque hors de son quartier ? C'est pas du tout prudent ça et absolument pas un comportement habituel.

— Je cherche Van, dit Laur sèchement, et on m'a dit que je pourrais la trouver ici.

Du coup, la tension disparut.

— Pas vue mais il est encore tôt. Les marchandises ne sont même pas arrivées. Les Songus au travail ne seront là que dans une heure ou deux.

— Est-ce vrai que Van est autorisée à pénétrer dans le dépôt ?

— Exact. Mais elle n'y est pas aujourd'hui.

Le second interpella un Songus qui lui répondit qu'il n'avait pas vu la vieille femme.

— Vous pouvez attendre un moment, lui dit l'homme à regret. Si vous n'êtes pas venu pour négocier avec eux.

— Non, absolument pas, dit Laur qui se dirigea vers le fond de la pièce pour échapper à l'odeur épouvantable que dégageaient les Songus. Il préférait celle des Brums.

Les tractations continuaient toujours et c'étaient surtout les humains qui parlaient, s'échauffaient même. Les Songus ne manifestaient aucun sentiment et Laur pensa qu'il fallait une bonne dose de sang-froid et beaucoup d'expérience pour supporter leur sifflement. Ils continuaient à boire et, bientôt, donnèrent des signes d'ivresse. L'un se retira loin de la vasque et commença d'agiter ses multiples filaments dans tous les sens. Il les projeta contre une caisse métallique, la saisit et la souleva en l'air. Aucun des humains présents n'aurait été capable de la déplacer d'un centimètre. Il la balança malicieusement en direction des acheteurs qui reculèrent, puis avec un sifflement ironique, il la projeta contre la cloison qui craqua.

Deux autres arrêterent de boire pour s'emparer de la caisse et se l'envoyer à toute volée. Elle pesait un poids énorme et aurait pu écraser n'importe quel être vivant. Bientôt, tous les Songus participèrent à ce jeu inquiétant qui obligeait les Terriens à changer continuellement de place. Ils paraissaient très inquiets et commencèrent à refluer vers le coin où se tenait Laur.

— Ces salauds vont nous en faire voir ! Pourvu que les autres arrivent vite maintenant, murmura un homme à côté de Laur. Ça peut toujours finir mal avec eux.

La caisse rebondissait dans toute la pièce, provoquant des dégâts profonds au sol et aux murs de ce qui devait être une ancienne salle de pilotage de fusée cosmique.

— Les voilà, soupira quelqu'un.

D'autres Songus pénétraient dans la salle portant des ballots énormes de marchandises. Il y eut des sifflements impératifs et les ivrognes cessèrent leur jeu. Avides, les humains firent cercle autour des marchandises que ramenaient les éboueurs. Laur, plein de curiosité, s'approcha discrètement.

Il y avait des lots de nourriture, d'autres d'objets pouvant encore servir, des étoffes, des ustensiles, des bouteilles de liqueurs en céramique vitrifiée. Les discussions commencèrent, âpres dans le coin

de la nourriture. Un humain acheta tout un lot de débris de viande déshydratée et ressemblant à des morceaux de bois. Il avait goûté la marchandise sans la moindre répulsion. Un autre emportait des plaquettes d'un aliment inconnu qui rappela à Laur celles avec lesquelles on nourrissait les Nats sur Mara.

Les uns après les autres, une fois leur choix fait, les humains s'en allaient. Ils payaient avec des pièces de métal rare que les Songus comptaient et recomptaient longuement. Ils allaient ensuite les déposer dans une urne commune.

— Vous feriez mieux de repartir, dit l'homme qui lui avait déjà parlé et qui portait un énorme ballot sur le dos. Van ne viendra plus, et maintenant ils vont tous boire énormément et deviendront dangereux.

— Voulez-vous un coup de main ?

L'autre fronça les sourcils.

— Ça ira, merci.

— Vous avez fait de bonnes affaires ?

— Pas mal, grogna l'homme.

Laur l'accompagna dans le labyrinthe sans reprendre l'initiative de la conversation. L'homme finit par déposer son ballot pour se reposer, se redressa les mains sur les reins. Il devait avoir une quarantaine d'années et son visage trahissait une grande lassitude.

— Je vends sur le pont des Marchands. J'ai là tout un lot de vieilles piles à combustible. Il en reste quelques gouttes dans chacune et j'ai inventé un procédé pour les récupérer. J'arrive à reconstituer quelques éléments en comptant quatre-vingt-dix pour cent de déchets.

— Ça rapporte ?

— Assez.

— Qui peut avoir besoin de piles à combustible ? C'est un vieux procédé bien oublié, non ?

— Tout le monde n'a pas de générateur ionique. Elles ont une grande puissance instantanée, vous savez. Il y a des possesseurs de synthétiseurs de nourriture qui sont mes clients. Ils fabriquent une sorte de sirop très nourrissant. Mais je soupçonne certains de posséder de belles réserves de nourriture car je trouve toujours des éléments chez les Songus. Il y a plus de trésors dans ce satellite que vous ne pouvez l'imaginer. Ces carcasses n'ont jamais été complètement fouillées au cours des âges et on y fait des découvertes intéressantes.

— Voulez-vous que je vous aide ?

— Non, ça ira.

D'un coup de reins, il chargea son ballot. Les éléments s'entrechoquèrent et il eut une grimace car certains devaient s'enfoncer dans son dos.

— Vous êtes Maraïen ? Pas encore accaparé par Sareh et sa clique ?

— Vous les connaissez ?

— Ouais ! Je me suis fait passer pour Maraïen un jour pour fouiller un peu leur quartier. Je cherchais des éléments, même vides pour régénérer mon lot. Ils se sont vite rendu compte de la supercherie. Moi, vous savez, Mara je connais pas. Vous êtes arrivé dernièrement ?

Laur inclina la tête.

— Moi je suis de Balagha.

— Le vin ? sourit Laur.

— Ouais ! Mais il se fait rare.

— Vous habitez le pont des Marchands ?

— Avec deux femmes et trois gosses. Quand je m'en vais, ils surveillent la boutique avec une vieille pétoire à poudre qui faisait partie d'une collection d'armes anciennes et que j'ai adaptée. Je fabrique des cartouches bourrées de bouts de métal. Avec ça, on est tranquille sinon mes voisins viendraient tout faucher et occuper mon coin. Déjà, une fois, j'ai perdu mon échoppe de l'autre côté du pont. Il y a cinq ans. Pendant six mois, on a traîné la misère. J'ai perdu deux gosses. Deux filles... Et je ne les ai jamais retrouvées. Vous comprenez pourquoi. À cette époque, ça m'a rendu malheureux.

Il hocha plusieurs fois la tête plié sous le poids de sa charge.

— Oui, monsieur. Et j'ai pleuré pour la dernière fois. Et puis il y avait un vieux couple qui occupait ma boutique actuelle. Nous sommes rentrés chez eux avec mes femmes, les gosses, et nous les avons balancés dans le vide. Et depuis, nous occupons leur boutique.

L'homme le défiait du regard mais Laur continuait d'avancer en fixant droit devant lui.

— Y a-t-il de telles mœurs sur cette planète Mara, monsieur ?

— Elles sont bien plus cruelles encore.

— Moi, je viens de Balagha où la vie est paisible et douce pour les colonies humaines. Nous vivions dans l'aisance et dans le confort et je désapprouvai la violence, le vol et les mauvaises mœurs. Savez-vous que ma seconde femme est la sœur de la première ? Nous voyagions pour notre plaisir dans notre propre appareil lorsque cette stupide révolte s'est produite. Mon beau-frère est mort parce qu'il voulait s'opposer à notre arrestation, le fou ! Je me suis retrouvé avec deux femmes et quatre gosses. Il fallait survivre.

Une nouvelle fois, il déposa sa charge. Laur se baissa et voulut la ramasser. L'homme lui sauta à la gorge et commença de l'étrangler. Il dut le frapper sèchement pour qu'il lâche prise.

— Je ne voulais que vous aider, dit-il. Je n'ai aucune envie de vous voler des éléments de pile à combustible dont je ne saurais quoi faire.

L'homme était tombé sur ses fesses et massait son menton d'un air songeur.

— Vous frappez fort. Personne ne vous a engagé comme homme de main ?

— Non et je ne le désire pas. Allons, laissez-moi porter votre charge et parlez-moi de Van. Il faut que je la retrouve rapidement.

— Que lui voulez-vous à cette vieille ? Méfiez-vous. Elle jouit de nombreuses protections et connaît plus de secrets que l'ordinateur des Serials.

Il marchait à côté de Laur qui portait allègrement sa charge.

— Je voudrais savoir ce qu'elle a fait de ma compagne.

— Vous aviez une compagne, s'exclama sourdement l'homme, et vous pensez que Van l'a enlevée ? Dans ce cas, perdez tout espoir de la revoir un jour. La vieille sorcière a déjà commis des rapt de filles. Mais il est dangereux de s'en prendre à elle. Vous savez qu'elle fournit les Songus ?

— On me l'a dit. Il y a bien un endroit où elle se terre durant ses heures de repos ?

— Je l'ai vu dormir debout appuyée contre la rambarde d'une passerelle. Mais elle possède un repaire, en effet, dans le Cirque des Plaisirs. Mais j'ignore où, et, pour s'aventurer là-bas, il faut un cœur solide. Je ne vous le conseille pas.

— C'est pourtant ce que je vais faire, dit Laur, mais je vous accompagne jusqu'à votre boutique.

Plus loin, l'homme voulut reprendre sa charge. Il se présenta même.

— Je m'appelle Gate. C'est un vieux nom terrien. Mes ancêtres sont directement venus de la planète Terre pour s'installer sur Balagha. Je vous parle de plusieurs siècles. Les voyages duraient alors des années et on ne savait pas ce qu'on trouverait sur les terres lointaines. Mais ils ont bien réussi et nous possédons des biens énormes sur la planète. Nous avons eu le tort d'entreprendre un circuit touristique alors que déjà la révolte grondait.

Enfin, ils atteignirent le pont des Marchands. L'échoppe de Gate se trouvait au tiers de sa longueur.

— Faites-moi le plaisir d'entrer avec moi. Nous boirons un peu de

vin et mangerons quelque chose.

Lorsqu'il entra dans le petit magasin, il aperçut une sorte de grosse amphore ajourée qui pendait au centre. Par l'un des trous sortait le canon d'un vieux fusil terrien.

— Ne crains rien, mon petit, dit le boutiquier. Tu peux aller te coucher, c'est un ami.

— Combien de fois m'as-tu dit que nous n'avions pas d'amis ?

— Bon, sourit Gate, cette fois, tu peux oublier ce que je t'ai dit.

Une petite main s'agita au-dessus du système de suspension et l'amphore descendit lentement vers le sol. Un petit garçon au visage précocement vieilli en sortit et fixa Laur, tenant son fusil pointé vers lui.

— Es-tu sûr de cet homme ? demanda l'enfant.

— Mais bien sûr. Va te coucher maintenant.

L'enfant recula vers l'arrière-boutique les yeux vigilants, mit du temps à laisser retomber le rideau.

— Pensez-vous qu'il ait près de quinze ans ? Il est chétif. Il a manqué de bien de choses. Asseyez-vous sur ce sofa. Il se trouvait dans l'épave d'un étrange vaisseau particulier qui appartenait à un homme fabuleusement riche. L'intérieur de cette nef était meublé avec des trucs de ce genre remontant à plusieurs siècles, peut-être à un millénaire ? J'ai acheté plusieurs objets de ce genre.

Il disparut, revint avec un plateau, du vin.

— Quelques gâteaux confectionnés par ma femme... La première. Un verre de vin ?

La tête du gosse réapparut entre les plis du rideau et Gate alla chuchoter avec lui. Certainement pour l'obliger à se coucher. Lorsqu'il revint, il s'assit en face de Laur, étrangement silencieux. Si bien que, ayant avalé une gorgée de vin, Laur releva la tête et eut du mal à accrocher le regard de son hôte.

— Vous avez l'air inquiet ?

Il eut l'idée de tourner la tête vers la gauche et vit que le canon du fusil sortait du rideau et le visait.

— Monsieur, dit Gate, je savais fort bien qu'il ne peut y avoir d'amis sur ce sinistre satellite. Mon fils, qui a l'œil vif, a remarqué que vous portiez une arme sous votre espèce de tunique. Vous feriez mieux de la déposer sur ce plateau avant que mon enfant ne tire. Je vous préviens, il s'agit d'une charge de bouts de métal qui emporterait une partie de votre corps. Soyez donc raisonnable et obéissez.

Furieux, Laur faillit se jeter sur le marchand mais le canon de fusil s'agita dangereusement.

— Ne provoquez pas mon cher petit Mio. Il adore tirer et n'en a pas souvent l'occasion.

— Vous m'avez amené ici pour me détrousser, fit Laur. C'était donc prémédité ?

— Oui et non. Je balançais entre le désir de vous avoir comme ami car vous me paraissiez sympathique, et celui de vous dépouiller impunément Mio a choisi pour moi. Pourquoi êtes-vous armé ?

— N'est-ce pas obligatoire puisque je constate, même ici, que je suis entouré de bêtes féroces ?

— Doucement, monsieur, ne nous jugez pas trop vite. Vous ignorez tout de la vie que nous avons sur Lazaret 3. Vous n'auriez jamais dû vous laisser aller à ces bons sentiments qui sont périmés ici. Vous avez voulu m'aider à porter mon fardeau, vous avez cherché un peu de chaleur humaine. Humaine ! Comme si nous étions encore des humains ! Certains êtres le sont plus que nous. Les Stomks, tenez, qui malgré leur avarice sont incapables de violence, les Brums que vous connaissez... Et il y en a bien d'autres sur ce satellite, mais, de grâce, méfiez-vous des humains. Hélas ! il est trop tard pour vous ! Donnez cette arme.

Laur ouvrit sa tunique et sortit son pistolet à rayons avec précaution. Mio pouvait lâcher sa charge pour la moindre petite erreur. Les yeux de Gate s'agrandirent et il devint blanc de terreur.

— Un pistolet à rayons ?

Il se leva.

— Seriez-vous un Serial ?

Laur resta immobile, le regardant fixement. Il ne voulait pas répondre tout de suite. La peur qu'éprouvait cet homme lui paraissait de bon augure. Mais, lorsqu'il regarda du côté du rideau, il constata que le canon du vieux fusil restait braqué sur lui. L'enfant n'éprouvait pas le même sentiment de sacrilège que le père.

— Faut le tuer, pa, même si c'est un Serial. Ils ne nous pardonneraient pas d'avoir menacé un des leurs et si on le balance, il n'ira pas raconter qui l'a fait.

— Tout le pont sera soumis aux représailles, murmura Gate. Les boutiquiers feront une enquête, et, lorsqu'on saura que le corps est tombé de chez nous, ils nous livreront.

— Tu as tort, gronda le gosse. Il faut l'abattre.

— Non. Laisse ce fusil.

— Il va se venger. Il peut foutre le feu partout si tu lui rends son pistolet à rayons.

— Je vous en prie, monsieur le policier, prenez votre arme, murmura Gate d'une voix brisée.

— Que Mio dépose son fusil, dit Laur. Je ne quitterai pas ma place avant.

— Tu as entendu, Mio ?

— Imbécile ! gronda le gosse.

Pourtant, il obéit et avança pour poser le fusil sur une table, tremblant de fureur. Laur tendit la main vers son pistolet à rayons, vit que Gate se contractait.

— Je ne suis pas un Serial, dit-il lentement.

La stupeur du boutiquier le remplit d'une amère satisfaction.

— Simplement un homme comme vous mais qui cherchait effectivement un peu de chaleur humaine.

Il se leva.

— Vous m'avez rendu un grand service, monsieur Gate. Désormais, je sais que je ne pourrai me fier à personne.

Lentement, il rengaina son rayonnant mais sur le qui-vive fut plus rapide que Mio pour s'emparer du fusil. Il l'ouvrit, en sortit les cylindres que Gate appelait cartouches et les empocha.

— Je pourrais le casser, dit-il, car j'ai suffisamment de force pour tordre ce vieux canon. Mais ce serait certainement vous priver d'un instrument de travail.

Gate baissait les yeux. Seul son fils foudroyait Laur de son regard noir.

— Continuez à détrousser les malheureux qui vous font confiance. Balancez ensuite leurs corps comme vous dites. Mais je vous avertis, Gate, et toi aussi, Mio : ne vous trouvez plus jamais sur mon chemin car je vous grille tous les deux.

Il balaya d'un geste la bouteille de vin de Balagha, le plateau de gâteaux et recula vers la sortie. Aucun des deux ne bougea lorsqu'il sortit enfin de la pièce.

Le pont aux Marchands était pratiquement désert, à l'exception de quelques formes tassées sur elles-mêmes et qui sommeillaient dans les recoins. Toutes les boutiques étaient fermées et c'était étrange de penser que tant de gens dormaient alors que le soleil artificiel brillait en diffusant une chaleur douce.

CHAPITRE VIII

Il pénétra dans le Cirque par le bas avec mille précautions, s'attachant aux pas d'un personnage revêtu d'une immense cape dont le capuchon était rabattu sur le visage. Le quartier qui enserrait le Cirque paraissait avoir été compressé par des forces fantastiques, et Laur pensa qu'il s'agissait d'un accident ancien ayant pour origine une mauvaise utilisation de la gravité. Quelle presse aurait-elle pu souder ainsi des dizaines de nefs au point de leur ôter toute apparence de vaisseaux spatiaux ? Pour la première fois, il avait l'impression de pénétrer dans une véritable ville aux ruelles étroites, aux murs élevés. Des murs métalliques, un sol métallique et partout cette poussière de rouille et autres oxydations qui irritaient les muqueuses. Mais l'illusion le poursuivait malgré tout. Sur Mara existait la Spirale des Prostituées, dans la ville inférieure de Vasa. On y accédait par le haut. Les êtres les plus ignobles se terraient dans les profondeurs boueuses pour fuir toute lumière. Ici, le Cirque s'ouvrait comme une fleur maléfique, au grand soleil artificiel, et lorsqu'après les venelles, les passages couverts, il émergea dans l'arène, ses yeux ne supportèrent pas l'éclat brutal de la lumière. Devant lui, la silhouette encapuchonnée s'éloignait, pénétrait dans une des nombreuses baraques qui occupaient toute l'arène. Même pour les occupants louches de ces lieux, il était tard. Pourtant, un humain surgit d'une baraque. Il avait le torse nu et bariolé, de longs cheveux réunis en une grosse natte blonde. Il dominait Laur du haut d'une petite estrade imitant le bois. Laur approcha ses doigts, presque trompé par le coloris, trouva le contact froid du métal. Le pied énorme de l'inconnu pesa de toutes ses forces sur sa main.

— Ôte ça ! gronda Laur.

— Que cherches-tu, l'homme ? D'où es-tu ? Véga ? Balagha ? Vera peut-être ?

Rapide, l'autre main de Laur le frappa au genou. Déséquilibré, il fit deux pas en arrière, libérant les doigts du Maraïen.

— Holà ! du calme.

Il s'accroupit pour se mettre à sa hauteur.

— Veux-tu retourner dans ta planète d'origine ?

— Comment faut-il faire ?

— Rentre chez moi. Il t'en coûtera quelques pièces. Où veux-tu aller ?

— Mara.

Le charlatan grimaça.

— Je n'ai rien sur Mara. Mais tu peux aller sur Terre pour la même somme. En une heure, tu vivras des années.

Dans la pénombre de la baraque, Laur apercevait d'étranges capsules géantes en forme d'œuf. L'homme devait utiliser des moyens hypnotiques et projeter quelques vieilles images usées. Laur secoua la tête.

— Inutile. Connais-tu Van ?

— La vieille sorcière ? As-tu regardé au Guêpier ?

Il secoua la tête avec indulgence.

— Tu es vraiment ignorant. Mais d'où sors-tu ? Le Guêpier c'est là-bas, au fond du Cirque, ces nombreux alvéoles où tu pourras trouver toutes les femelles et tous les mâles que tu voudras. Quel dommage que je n'aie pas gagné ma nuit, je t'aurais accompagné. Tiens, sais-tu qu'il y a des humanoïdes qui ont le sexe en forme de fleur ? On les surnomme les Corolles. Il y a des Goules qui t'épuisent de plaisir. Les plus belles humaines qu'on puisse trouver sur Lazaret 3. Elles gagnent en une nuit ce que je peux espérer d'un mois de travail.

— Et Van s'y trouve ?

— Van se trouve toujours là où l'argent afflue. Il est possible qu'elle soit au Guêpier, mais peut-être guette-t-elle un joueur décafé qui accepterait de jouer au jeu du Cœur Flamboyant.

Laur voulut lui faire dire ce que c'était, mais l'autre s'en sortit avec un rire tonitruant. Laur s'éloigna, se perdit dans l'entrelacs de baraques foraines avant d'apercevoir le Guêpier. L'ensemble s'étagait sur douze niveaux et selon un dessin assez grossier qui représentait un ovale imparfait dans le bas. Les alvéoles s'ouvraient sur des corniches étroites, des escaliers informes où, à cette heure, peu de clients fréquentaient. Un de ces alvéoles s'ouvrit et un humain parut, l'air hébété. Il croisa le regard de Laur et sourit bêtement.

— La place est chaude.

Il détourna la tête, longea les petites loges toutes fermées par des portes métalliques, à l'exception de quelques-unes qui se contentaient de rideaux. Il s'éloigna, revint vers les baraques ne sachant où aller. Il désespérait de retrouver la vieille femme, se demandait si Jea n'était pas rentrée depuis longtemps dans le quartier des Brums. Il aurait voulu y croire vraiment mais était certain que leur cellule était vide. Il

s'assit sur le rebord d'une estrade inoccupée, regardant l'affiche qui représentait une jeune femme nue en train de dormir au sein de dessins douceâtres figurant certainement des rêves. On y voyait des êtres merveilleux dotés d'ailes, d'autres femmes languides. Il escalada les quelques marches, pénétra dans la baraque. Disposées comme les rayons d'une roue, de longues boîtes transparentes occupaient la majeure partie de l'endroit. Il se pencha sur l'une, découvrit un visage d'homme endormi. Une main se posa sur son bras, et il sursauta.

— Veux-tu dormir ? lui demanda l'être bizarre qui venait de surgir à ses côtés. Il avait un visage humain encore que très fardé mais cachait son corps dans une robe qui traînait au sol. Il ondulait lentement, comme au rythme d'une curieuse musique inaudible pour les autres.

— Tu te couches et tu rêves. Tu oublies tout durant des heures. Les yeux une fois fermés, tu exploseras en formes et en couleurs inconnues.

— J'accepte, dit-il.

Il regarda l'être glisser sur le sol dans un mouvement uni, cherchant en vain à apercevoir ses pieds. Parvenu devant un des coffres transparents, il l'ouvrit.

— Installe-toi et dors.

En même temps, il tendait la main. Laur posa chaque pièce l'une après l'autre avec chaque fois une hésitation. À la cinquième, la main se referma et il se rendit compte qu'elle était finement gantée d'une peau délicate. Qu'y avait-il en dessous ? Il l'oublia quelques instants plus tard.

Lorsqu'il revint à lui, il n'avait qu'un souvenir, celui d'avoir plané dans un monde de sons et de couleurs. Il souleva le couvercle transparent, sortit de son coffre. Il ne vit personne et constata que les autres coffres étaient vides. Fermant à demi les yeux à l'avance, il affronta le plein soleil, resta paralysé de terreur. Devant lui, il découvrait une profonde nuit constellée d'étoiles nombreuses. Un air parfumé lui caressa le visage. La nova avait disparu et, pourtant, le Cirque était toujours là. Il distinguait même les alvéoles du Guêpier.

Un être passa devant l'estrade, l'homme à la capuche noire qu'il avait suivi dans le dédale des venelles entourant le Cirque. Sans lui, il n'aurait jamais pénétré dans l'endroit.

— Quel prodige ! Que s'est-il passé ? La nova a explosé ? Ou bien nous a-t-on fait don d'un écran ?

L'homme se retourna et il eut l'impression de l'avoir déjà vu quelque part. Le nom lui revint lorsqu'il eut disparu.

— Gate.

Il sauta à terre et se mit à courir dans l'obscurité. Il se heurtait aux baraques, à ses obstacles invisibles mais ne retrouvait pas l'homme.

— Sale boutiquier, je t'avais promis de te faire griller si je te retrouvais.

Mais en vain le chercha-t-il parmi les constructions légères des forains. Il finit par revenir vers le Palais des Rêves. Était-ce bien ainsi que se nommait la baraque ? Des lettres flamboyaient à son fronton. Quelle rapidité d'adaptation, pensa-t-il. Ils n'ont pas perdu un instant avec cette nuit inattendue qui doit bouleverser la vie du satellite.

Le propriétaire de la baraque apparut sur l'estrade, et, cette fois, Laur put apercevoir le bas de son corps. Il avait soupçonné la vérité dès le début. L'être possédait un corps de serpent et se maintenait gracieusement en équilibre sur sa queue. Il souriait de ses lèvres outrageusement fardées.

— N'est-ce pas prodigieux, cette nuit ? demanda Laur. Aussi bienfaisante qu'un bain dans une peau pure.

— Elle peut durer des jours, répondit l'homme au corps de serpent. C'est une faveur que nous accorde le pouvoir central. À la longue, nous pourrions devenir fous de ce jour perpétuel.

Laur essuya son visage ruisselant de sueur.

— Étrange que la chaleur persiste aussi forte qu'en plein jour, dit-il. Cela ne va pas arranger mes affaires. Je cherche à retrouver une fille ? Jea. C'est une Maraïenne comme moi. N'avez-vous pas entendu parler d'elle ?

L'être souriait de sa bouche aux lèvres sensuelles. Il avait la même bouche que Jea et cette comparaison troubla Laur et le rendit mal à l'aise.

— Une femme ? Vous n'aimez donc que les femmes ? murmura-t-il.

Sa voix douceuse glissa sur Laur. Le balancement de l'être avait quelque chose d'envoûtant.

— Je cherche aussi une certaine Van. La connaissez-vous ?

— Tout le monde connaît Van, dit l'être.

En même temps que cette réponse, il y eut un petit rire parfaitement odieux.

— Qui vient de rire ? demanda Laur maintenant gluant d'une transpiration épaisse.

— Personne, ne vous inquiétez pas.

Laur regarda autour de lui. Il n'admettait pas ce rire mystérieux. Et, soudain, il n'admettait plus rien. Ni cet être au corps de serpent, ni

cette nuit subite. Tout procédait d'impressions récentes. Il avait souhaité qu'il y ait un cycle régulier des jours et des nuits sur le satellite, il avait eu l'impression que le propriétaire de la baraque dissimulait un corps serpentiforme, mais juste avant de se laisser enfermer dans cette boîte transparente.

Dans un dernier effort, il s'arracha au prodige et ouvrit les yeux, aperçut les deux visages penchés sur lui, reconnut à côté de l'être maquillé celui de la vieille Van qui ouvrait sa bouche édentée dans un ricanement horrible.

Elle changea d'expression.

— Il s'est réveillé.

Laur souleva le couvercle malgré l'être qui pesait de toutes ses forces dessus, se lança à la poursuite de Van. Le soleil l'attendait dehors et il eut l'impression de recevoir du métal fondu dans les yeux. Durant quelques secondes, il fut aveugle, et, lorsqu'il put entrouvrir ses paupières, la vieille avait disparu. Il retourna à l'intérieur, fou furieux. Le propriétaire de la baraque tentait de s'enfuir à travers ses coffres transparents. Il ondulait véritablement sans que sa robe décolle du sol. Laur le coinça dans un angle et l'individu agita ses mains de façon féminine.

— Ne me touchez pas !

Il s'approcha, tira sur sa robe et éclata de rire. L'homme était nu en dessous et exhibait des jambes soigneusement épilées, mais dissimulait son bas-ventre sous une imitation hideuse de sexe féminin en plastique. Laur lâcha la robe lorsqu'il comprit que l'individu prenait plaisir d'être ainsi dévoilé.

— Explique-moi ? Tu m'as drogué ? Hypnotisé ? Il y a un secret dans tes sortes de cercueils ?

— Vous vous trompez...

— Van m'a vu entrer ici et t'a demandé de m'arracher mes pensées secrètes. Ainsi, elle a su que je la cherchais et aussi la jeune femme qui est ma compagne.

— Non...

Soudain, Laur plongeait sa main sous sa tunique avec la peur affreuse de ne pas y trouver son rayonnant. Il soupira de soulagement. L'arme était toujours là. Il entraîna rudement l'homme vers les coffres transparents. Sur Bi, les Monarques, soldats d'élite, utilisaient une chambre de dissociation pour torturer leurs prisonniers. Ceux-ci voyaient apparaître réellement la figuration de leur subconscient, la projection palpable de leurs drames intimes les plus profondément enfouis.

— Ton nom ?

— Merch le vendeur de rêve.

— Explique-moi et vite.

Merch soupira et tendit les doigts vers ce que Laur avait pris pour un oreiller de plastique. En fait, il constata que celui-ci se composait de minuscules fibres.

— Ce sont des palpeurs qui provoquent des phantasmes. Vous n'avez fait que rêver et raconter d'une voix monotone ce qui vous tracassait. Je n'ai fait qu'intensifier les effets de cet appareil lorsque Van est entrée ici. Vous vouliez la nuit, Van et Jea. Je ne sais pourquoi vous avez parlé d'homme-serpent.

Il sourit faiblement. Comment avait-il pu comparer cette bouche hideuse à celle de Jea ?

— S'agissait-il de moi ? minaуда-t-il.

— Où est Van ?

— Peut-être chez elle peut-être ailleurs. Vous l'avez effrayée en vous réveillant trop tôt. Maintenant, elle a dû changer de repaire. Elle doit en posséder plusieurs sur le satellite.

— Tu es son habituel complice ?

— Oh ! non. Mais cette vieille femme est dangereuse. Il vaut mieux lui obéir. Elle sait toujours quelque chose d'étrange sur vous.

Laur haussa les épaules.

— Qu'est-ce qui n'est pas étrange sur Lazaret 3 ? Je ne vois pas comment elle peut faire chanter quelqu'un.

Le visage maquillé se fit grave.

— Il y a des tabous. Comme partout ailleurs. Si vous les renversez, ils vous déchiquettent.

— Quel est ton secret ?

Le marchand de rêve le regarda douloureusement.

— Je vous en prie.

— Préfères-tu que je renverse ces cercueils de verre et que je grille ta baraque ?

Il s'était trahi. Elle était construite en plaques métalliques et seul un rayonnant pouvait les fondre, les enflammer. Merch le fixa longuement.

— Vous disposez donc de moyens perfectionnés ?

— Réponds à ma question.

— Venez, soupira le marchand de rêves.

Il y avait une seconde pièce dans la baraque où Merch dormait et prenait ses repas. Il désigna une plaque d'acier au sol.

— Aidez-moi.

Très lourde, elle pivotait comme une trappe mais ils n'étaient pas trop de deux pour la soulever. Merch prit une photolampe et éclaira l'ouverture. Il descendit une échelle de fer et Laur le suivit.

— Le sous-sol du Cirque est truffé de galeries avortées, mais il y a des passages, paraît-il, qui traversent le satellite de part en part jusqu'au poste de contrôle. Mais ici tout est parfaitement clos.

Il s'approcha d'une porte étanche, manœuvra un guichet. Il regarda à travers une vitre épaisse, puis laissa la place à Laur. Tout d'abord, il n'aperçut pas grand-chose.

— J'ai dû fabriquer une sorte de périscope pour éclairer l'endroit.

Puis Laur distingua la forme allongée sur un grabat. Elle bougea et se dressa sous ses yeux une silhouette de cauchemar. L'être qu'il apercevait paraissait fait d'une argile pâteuse dont le surplus coulait de façon ignoble sur le sol. Comme l'être s'approchait sur ses jambes molles, il se rejeta en arrière et Merch referma le volet d'acier.

— C'est ce qu'on appelle la lèpre stellaire. La contagion est foudroyante. Oh ! ne vous inquiétez pas, j'ai tout prévu et ce local est parfaitement étanche. Pour la nourriture et la boisson, j'utilise un sas antiseptique. J'avais quelques notions de médecine. Heureusement ?

— Qui est-ce ?

— Ma mère. Van connaît ce terrible secret. Si elle parle, je suis perdu. Ils viendront avec des lance-flammes. Il faut les comprendre. L'épidémie peut ravager le satellite en quelques jours. Et le mal peut vous maintenir des années vivant. Vous partez en lambeaux ignobles. La chair se transforme en une sorte de boue poisseuse. J'ai pu me procurer des ouvrages sur ce mal. Elle ne guérira jamais. Si je vous ai amené là, c'est parce que vous m'avez menacé. J'ai eu peur pour elle.

— Votre mère, murmura Laur.

Quelle étrange notion ! Pour la première fois, il découvrait un secret respect plein d'anachronisme.

— J'y suis trop attaché, ajouta pudiquement Merch, ce n'est plus un sentiment explicable de nos jours. On y a mêlé tellement de sous-entendus. Et peut-être avait-on raison.

Ils remontèrent, remirent la plaque en place.

— Maintenant vous ne trouverez pas facilement Van. Si elle détient votre compagne, je vous plains. Cette femme possède des secrets de

drogues, use d'une magie qu'elle a apprise dans des mondes hallucinants. Je me suis toujours demandé ce qui la faisait agir. Certains parlent d'argent mais je crois qu'il y a autre chose. Avez-vous entendu parler des Furies, quelquefois ?

Laur secoua la tête.

— Van en est peut-être une. Ce sont d'anciennes croyances. Des êtres féminins qui représentaient la Vengeance. La haine de tout ce qui est vivant.

— Où loge-t-elle, d'ordinaire ?

Depuis l'estrade, Merch lui montra les niveaux supérieurs du Cirque et comment y accéder.

— Mais faut-il obligatoirement passer par l'arène pour y arriver ?

— Il y a des passages secrets, mais Van les connaît. Ou bien les Stomks.

— Dites-moi qu'est-ce que le Cœur Flamboyant ?

Le marchand de rêves le regarda curieusement comme s'il avait proféré une énormité.

— Qui vous a parlé de ça ?

— Votre voisin là-bas, celui qui propose le retour à la planète natale.

— Lui dit qu'il vend du bonheur fœtal. Le Cœur Flamboyant c'est quelque part au centre de ce satellite. Tous ceux qui ont été payés pour aller le saisir n'en sont pas revenus. Mais comment croire à cette légende ?

— Vous n'y croyez pas ?

— Peut-être est-ce une façon habile d'expliquer certaines disparitions étranges. On dit alors qu'un tel est allé chercher le Cœur Flamboyant.

— Van guette les joueurs malchanceux pour leur proposer ce marché.

Merch soupira :

— Je l'ignore.

— Et ces marchandises qui pénètrent frauduleusement dans le satellite ? Avez-vous une idée de la façon dont elles y parviennent ? On parle de drogue Hamok, d'alcool dangereux, d'armes terribles...

— Je sais... Peut-être faudrait-il chercher du côté des Serials.

— Une provocation ?

— Peut-être.

— Van serait complice ?

— Pourquoi pas ?

— J'avais imaginé autre chose. Une brèche dans le système, un sas qui permettrait à un homme courageux d'emprunter le chenal dans l'autre sens.

Merch sourit.

— Vous ?

— Pourquoi pas ? Comprenez-vous pourquoi nous cherchions Van, ma compagne et moi ? Elle a vendu de la drogue Hamok à la femme que j'aime et j'ai vu dans quel état elle se trouvait.

Il s'éloigna en direction des niveaux en formes d'immenses marches qui montaient vers le ciel turquoise de Lazaret 3. Il arriva haletant à l'étage où Van possédait son antre, mais essaya vainement d'ouvrir la porte d'acier. Un vieillard sortit sur le pas de sa porte et le considéra en silence.

— Où est-elle ?

L'autre lui parla dans une langue inconnue, refusant de répondre en galactique. Et alors, il eut une idée qui le remplit de joie. Il se hissa jusqu'au dernier étage et siffla en direction d'un Stomk juché sur la pointe étincelante d'une ogive voisine. L'oiseau tourna vers lui sa tête ridicule, ne voulant pas comprendre tout de suite. Il se décida enfin et se posa lourdement sur le parapet du Cirque.

— Où va-t-on ?

— Un de tes congénères est venu chercher la vieille Van et une autre femme. L'as-tu vu ?

— Oui, je l'ai vu. Il niche au même endroit que moi.

— Sais-tu où ils sont allés ?

L'oiseau tapa de son bec dur contre l'acier du parapet, en arracha quelques morceaux rouillés.

— Veux-tu voyager ou discuter ? Je n'ai pas de temps à perdre.

— Je te retiens pour voyager mais ça ne te dispense pas de me répondre. Retrouve ton ami.

— Écoute, nous sommes plus de cent Stomks dans tout le satellite. Ces temps, il niche près de moi mais ça ne veut pas dire que nous nous connaissions parfaitement.

Lorsqu'ils se butaient, ils devenaient impossibles. Laur préféra s'installer dans la cavité.

— Vole.

— Vers où ?

— Vers le pont des Marchands.

Pourtant, au bout d'une minute, il tâtonna pour chercher le tube acoustique dans les poils.

— Il y a une récompense pour celui qui retrouvera la vieille femme.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ?

Le Stomk vola vers un autre point, en direction du quartier des Maraïens. Il se posa sur une sorte de tour délabrée au sommet de laquelle se trouvaient plusieurs oiseaux. Pour la première fois, Laur aperçut deux têtes d'oisillons sortir de la cavité de nidation. Ils étaient hideux et semblaient lui faire des grimaces horribles.

— Bien, tu as de la chance. Van a demandé qu'on la transporte à la périphérie sud.

— Comment calculez – vous les quatre points cardinaux ?

— En fonction du soleil, hé ? Tu n'es pas très fin si tu ne comprends pas ça. Mais, pour la périphérie, ce sera le double, sans parler de ma récompense.

— Au nom de quoi ? jura Laur.

— La périphérie sud est dangereuse. À cause de la gravité centrale, l'atmosphère y est moins riche en oxygène. On y étouffe un peu, quoi, et mieux vaut ne pas y séjourner trop longtemps. De plus, la pesanteur y est plus forte et on a l'impression d'avoir les ailes qui pèsent deux fois plus. Compris ?

— Parfaitement.

L'insolence de ces oiseaux finissait par être cocasse, et, dans le sinistre lazaret, c'était à peu près la seule occasion de sourire quelquefois.

— Je n'ai aucune idée où la vieille a pu aller une fois qu'on l'a déposée. Il n'y a pas grand-chose à voir dans le coin.

— Qui habite là ?

— Les Shemolynes, tu connais ?

Laur se jeta presque contre l'ouverture de la cavité et le Stomk pencha un peu.

— Je t'en prie, de la tenue. Tu as failli perturber mon vol avec tes réactions.

Puis il ricana avec délectation :

— Je vois que la réputation des Shemolynes est parvenue jusqu'à toi. De curieuses mœurs, hein ? Pouah ! Il faudrait me payer pour que

j'accepte de me nourrir d'humains. Et encore...

j'accepte de me nourrir d'humains. Et encore...

CHAPITRE IX

Lorsqu'il découvrit l'endroit où le Stomk venait de se poser, il protesta avec énergie :

— Ne peux-tu faire un effort pour descendre plus bas ? Que veux-tu que je fasse sur ce perchoir ? Je vais me casser la figure avant d'atteindre le fond de cet abîme.

— Si je descends, je ne pourrai pas remonter, affirma le Stomk. Les fonds sont remplis de gaz irrespirables. Je t'ai averti. Maintenant, paie-moi ma course.

— Quel culot ! grommela Laur.

— Et ma récompense. La vieille Van et la fille ont été déposées ici. Ce qu'elles ont fait, tu peux l'imiter. Tiens, je vais te faire une faveur. Je vais attendre là-bas sur cette fusée infratemporelle. Tu n'auras qu'à agiter les bras, car à cette distance, je n'entendrai pas ton coup de sifflet.

Laur descendit prudemment, regardant où il posait les pieds. L'endroit se hérissait de centaines de pointes de métal comme disposées tout exprès pour empêcher de débarquer.

— C'est voulu, fit le Stomk. Ils sont méfiants, ces Shemolynes, et redoutent qu'on les surprenne par le haut. Tu verras, ils se déplacent lentement, manquent d'agilité, mais quand ils vous tiennent, ils ne vous lâchent plus. Tu es armé ?

— Va m'attendre en face.

Trop occupé à regarder le sol, il ne suivit pas l'envol, arriva au bord du vide, frissonna. De côté, l'astronef ancien offrait une falaise de calcédoine orange, lisse, impossible à descendre. Il suivit l'arête irrégulière de la plate-forme. L'épave avait été grossièrement sectionnée au sommet, certainement avec de puissants explosifs qui avaient arraché l'ogive. Peut-être même des charges nucléaires. Il boucla son tour n'ayant découvert aucun moyen de quitter son perchoir. Loin de lui, il croyait apercevoir la découpe d'une issue mais n'en était pas tout à fait certain, et elle se trouvait à une centaine de pieds en dessous. Il lui aurait fallu un câble. Il choisit une saillie assez large pour s'asseoir. Au loin, il apercevait le Stomk accroupi sur l'ancienne fusée infratemporelle qui oscillait d'avant en arrière,

battant faiblement des ailes pour maintenir son équilibre tout en sommeillant.

Cet oiseau de malheur l'avait-il dupé en prétendant que la vieille Van et Jea avaient été déposées ici ? Les Stomks étaient moqueurs, grincheux mais étaient-ils farceurs ? Ils aimaient l'argent avant toute chose. L'oiseau ne l'avait pas trompé. Il se souvenait des paroles de Merch, le marchand de rêve. La vieille femme pratiquait une magie inconnue qu'elle avait rapportée des planètes hallucinantes. C'était la première fois qu'on lui parlait de ces astres inconnus.

La poursuite de cette femme âgée l'avait engagé sur le chemin d'étranges découvertes. Son regard englobait une partie du satellite artificiel, pénétrait dans ses structures internes évidées, remplies d'une atmosphère bleutée. À première vue, un satellite bien ordinaire, un bague pour groupes ethniques déplacés avec ses mœurs barbares et de rigoureuses conditions de vie. Mais un monde qui détenait en son sein deux terribles secrets. Dans une cellule étanche du sous-sol du Cirque, Merch possédait un effroyable moyen de pression en la personne de sa mère atteinte de la lèpre stellaire. Van-La-Cruelle aurait pu le dénoncer depuis longtemps si elle l'avait voulu, elle qui s'auréolait d'une réputation maudite. Pourquoi son silence ? Quel rôle réservait-elle à cette monstruosité boueuse dont la libération pouvait contaminer toute les populations représentées sur Lazaret 3 ? S'il la capturait, il saurait bien obliger Van à lui répondre. Restait le Cœur Flamboyant. Personne ne lui avait expliqué ce que recouvrait cette appellation, mais chacun laissait entendre qu'il s'agissait d'un étonnant mystère. Des êtres étaient morts pour avoir voulu s'en emparer, et Van avait déjà payé des volontaires pour cette mission dangereuse. Son imagination entraînait Laur vers des domaines confus où la réalité s'enlisait.

Il se releva pour soulever des débris de métal, les repoussant du pied dans le vide. Ils tombaient lourdement et deux sur trois se plaquaient contre la calcédoine orange. D'autres subissaient les lois étranges de la gravité du satellite que Laur n'avait pu déterminer avec précision. En dehors des corps solides constitués par les épaves, les passerelles et les tubes de raccordement, elle devenait fluctuante et un corps qui tombait pouvait atteindre la limite de l'atmosphère. Ce qui expliquait la disparition de bien des gens et le terrible verbe « balancer » qu'employaient Gate et son affreux avorton de fils Mio. Il continua de débarrasser la plate-forme des débris de toutes sortes, jusqu'à ce qu'il bute maladroitement contre une saillie qui vibra curieusement. Il la prit à pleines mains, sentit qu'elle bougeait. Il s'acharna, certain qu'elle dévoilerait une issue mais transpira en vain. Furieux, il la frappa de son talon. Le coup provoqua le tressaillement

d'un fungus métallique à quelques pas. Il se pencha, le tritura et, sans un bruit, un rond parfait se découpa et commença de s'enfoncer à l'intérieur de l'épave. Il n'eut que le temps de sauter sur le rond et la descente commença lentement, dans un tube parfait sans la moindre aspérité. Il leva la tête, vit le ciel turquoise de Lazaret 3 au-dessus de lui, eut la gorge serrée à la pensée qu'il ne pourrait jamais remonter seul tout en haut. Même en utilisant une technique de varappe. La plaque ronde pouvait s'immobiliser à tout moment, le bloquant à plus de cinquante pieds du sommet. Et elle continuait de descendre. La tête lui tournait un peu et il se sentait très las. D'un coup, il s'expliquait bien des choses. Le Stomk l'avait prévenu. Atmosphère impure et gravité accrue. Voilà pourquoi il s'était assis au sommet de l'ogive et avait rêvassé durant de longues minutes, oubliant presque le but de sa présence. Il étouffait de plus en plus et dut libérer sa gorge de ses vêtements. Et lever une seule main représentait un réel effort.

La plaque s'immobilisa soudain et il leva une nouvelle fois la tête. Tout en haut, l'ouverture de ce puits vertical ressemblait à l'œil glauque d'un monstre. Pris de vertige, il bascula même dans un univers inversé, eut l'impression qu'il se penchait sur un abîme au lieu de se trouver au fond de ce tube.

L'air se raréfiait de plus en plus et il avait du mal à remplir ses poumons. Un poids énorme pesait sur son diaphragme. Haletant, il appuya son front contre la paroi concave pour essayer de reprendre son souffle. Tout son corps se tassait à hauteur de ses genoux, mais avec une volonté farouche, il refusait de les plier. C'est ainsi que sous ses yeux, à quelques centimètres, il vit la paroi se décolorer, devenir transparente. Le visage de Van flotta contre le sien dans un ignoble baiser à travers un pouce de matière translucide. Sa bouche ouverte dans un rire prolongé s'ouvrait sur des gencives édentées, puis une sorte de gouffre qui paraissait se prolonger jusqu'à l'intérieur de la gorge flétrie, de la poitrine flasque. Elle s'écarta mais Laur avait eu le temps de découvrir que Van n'avait ni luette ni épiglotte. N'était-elle constituée que d'une imitation de peau humaine enrobant un vide ? Il recula, lui aussi, et ils se regardèrent longuement. Depuis longtemps, on avait trouvé le moyen de conserver leur dentition aux êtres humains. Il n'y avait que de rares exceptions d'absence totale. Van donnait l'impression d'avoir imité un modèle ancien de femme âgée.

— Te voilà coincé dans ce puits, dit-elle.

La voix traversait la paroi translucide par un procédé inconnu. Il chercha vainement.

— Tu peux me répondre, je t'entends.

— Qui es-tu ?

— Celle que tu poursuis depuis des heures, Van.

— Non. Tu mens. Une enveloppe. Une simple enveloppe qui cache un vide immonde.

Elle ferma la bouche comme pour réparer tardivement son erreur. Il était pris de nausée à la pensée qu'il aurait pu la dépouiller en tirant de toutes ses forces un pli de cette peau vieillie.

— Quelles sont encore ces sornettes ?

— J'ai vu, dit-il. Tu n'as pas été assez habile.

— Imbécile !

Elle recula encore et son image subit une modification de réfraction qui la réduisit.

— Écoute. Je veux que tu me rendes la fille. C'est tout ce que je veux. Ensuite je m'en irai avec elle et je t'épargnerai.

— Tu m'épargneras, fit-elle doucement. Comme si tu en avais le pouvoir. Le piège est parfait. D'un geste, je peux t'envoyer tout au fond de cette épave rejoindre les Shemolynes. Ils sont tout au fond à attendre une nourriture quelconque depuis des jours.

— Je ne te crois pas.

Sa main se fit flèche pour enfoncer un bouton invisible, et le cercle de métal s'enfonça à toute vitesse dans les entrailles de la nef tandis qu'il hurlait de terreur. Puis il y eut un arrêt brusque qui le jeta à genoux. Il ne put se relever. Une masse de plomb pesait sur ses épaules et il respirait à petits coups économes pour éviter l'étouffement. Devant ses yeux brouillés naquit un point lumineux qui explosa dans tous les sens, devenant une grande ouverture. Il faillit tomber en dehors du tube, les aperçut.

De grosses masses adipeuses qui formaient une sorte d'arc de cercle et qui n'avaient aucune forme précise. Il aurait été impossible d'en tracer une silhouette-type. Les Shemolynes étaient des êtres ressemblant à des poufs déformables. Certainement à cause de la gravité trop forte de leur milieu naturel. Certains s'allongeaient sur le sol, d'autres se roulaient en boule, mais presque tous exhibaient cette étonnante poche ventrale aux lèvres violettes. Véritable estomac extérieur qui débordait d'un excédent de suc depuis qu'il venait d'apparaître. L'odeur d'ammoniaque le saisit à la gorge, acheva de l'étouffer. Il rampa comme une larve sur le sol pour se réfugier au fond du tube, s'assit après de longues secondes d'efforts. La transpiration coulait de son front comme une pluie acide. Il dut soutenir sa main droite pour dégainer le « rayonnant ».

Voyaient-ils ? Soupçonnaient-ils le danger ? Ils arrêterent de se

mouvoir et cela lui donna quelque courage.

— Van, m'entends-tu ? Si tu ne me remontes pas, j'en grille plusieurs et ils sauront que c'est à toi qu'ils doivent ce massacre.

Il appuya sur la détente et le rayon grésilla, passa au-dessus de la masse informe des Shemolynes pour attaquer le revêtement en céramique de la salle. Bientôt, il eut foré un trou de la grosseur du poing lorsque la plateforme circulaire remonta. Il cessa de tirer, remit son pistolet en place, toujours avec d'énormes tâtonnements qui l'irritaient. Il eut l'impression de respirer plus facilement lorsqu'il s'immobilisa devant la paroi aux variations dioptriques. Van ne cachait pas son mécontentement.

— Qui t'a armé ?

— Personne. J'ai acheté ce rayonnant à des gens qui font commerce de tout, comme toi.

Van eut un regard terrible pour le pistolet.

— Je peux abattre cette cloison, dit-il.

— Je ne te le conseille pas. Je tomberais immédiatement dans leur groupe. Ils la déchiQUetteraient vivante pour en enfouir les débris dans leur poche ventrale. Et tu n'aurais pas le temps d'intervenir.

— Montre-la-moi.

Elle recula vers le fond du miroir. Laur distinguait mal l'organisation de la salle, de l'autre côté de la paroi transparente. Lui-même s'y reflétait et paraissait se trouver également de l'autre côté. Van pouvait fort bien le duper, ne lui montrer qu'un reflet dans cet étrange système.

La jeune femme parut dans une robe longue qui s'ouvrait sur le côté jusqu'à l'aisselle, découvrant sa nudité totale. Il se mordit les lèvres.

Elle s'approcha d'une démarche curieuse, souple et figée à la fois, comme si son corps agissait indépendamment d'elle pour se prêter à une parade lascive. Pourtant, elle avait ses beaux yeux ouverts et, lorsqu'elle buta contre la transparence de la paroi, il put y plonger son regard.

— Je ? Tu m'entends ?

— Oui, je t'entends.

— Qui suis-je ?

— Laur... Laur le Négociateur.

Depuis leur départ de Mara, elle ne l'avait jamais plus appelé de ce nom qu'on lui donnait sur la planète du temps où il était un habituel traitant commercial.

— Jea, que t'arrive-t-il ? Tu es droguée ?

— Non... Je suis réellement moi.

— Je suis venu te chercher. Écarte-toi, je vais faire fondre cette paroi.

Mais elle resta immobile et elle parut très triste.

— N'en fais rien, je ne viendrai pas.

— Tu ne sais pas ce que tu dis. On te dicte ces paroles-là. Elles ne viennent pas de toi.

— Si... Je veux rester de ce côté de la vie.

Laur ne comprenait pas, secouait la tête avec un désespoir à goût de sang.

— Ça ne veut rien dire.

— Si, je suis de l'autre côté de ma vie et de la tienne. Laur, j'ai appartenu à un autre.

— On t'a fait violence.

— Tu veux te rassurer mais c'est faux. J'ai connu le plaisir.

— Avant que je te connaisse sur Mara... Et chez les Bios ? Nous avons connu des plaisirs divergents l'un et l'autre.

— Les Bios étaient humains.

Il serra les poings.

— Et celui que tu as connu ces dernières heures ne l'était pas ?

— C'était un hybride. Et je peux aller encore plus loin. Même si je dois mourir de délices entre les filaments des Songus et périr souillée par leur pourriture.

Laur se mit à hurler des phrases qu'il n'entendait même pas et elle continua à le regarder en souriant. Cachée jusqu'à présent, Van approcha.

— J'ai interrompu la communication. Je la rétablirai lorsque ton sang-froid sera revenu.

Il dégaina son rayonnant, l'appuya contre la paroi transparente. Sa main tremblait.

— Tu ne tireras pas, dit Van avec calme. Même si tu sais qu'elle est perdue pour toi.

Puis elle ricana :

— Ah ! tu es bien un humain avec tes pauvres idées bornées sur les autres races. Jea est allée plus loin que toi en ce domaine, et tu la hais parce que tu hais ta propre médiocrité.

— J'irai plutôt griller les Songus avant qu'ils ne la possèdent.

— Non, Laur, dit Jea. Ma volupté est d'aller jusqu'au bout de mon maléfice intime. On dit des femmes qui se livrent ainsi qu'il faut qu'elles soient bien cupides ou folles, mais on voile la vérité. Elles le font parce que c'est ce qu'elles désirent le plus au monde, parce que la pourriture est la source même du plaisir.

Frappé douloureusement, il recula jusqu'à ce qu'il s'appuie contre la paroi du tube, et la contempla à travers des brumes d'émotion. Elle n'avait pas changé brusquement sous l'effet des drogues. Au contraire, elle s'éloignait de lui depuis qu'ils avaient quitté ensemble leur planète d'origine. Peut-être Van disait-elle vrai et subissait-elle les lois inconnues d'une évolution différente de la sienne. Mais pourquoi emprunter une voie qui ne conduisait qu'à la mort la plus horrible ?

— Van ?

— Alors, tu n'essayes pas de fondre cette glace ? Peut-être aurais-tu quelque surprise d'ailleurs.

— Van, peux-tu la ramener vers moi ?

— J'ai cru qu'elle sortirait de sa léthargie pour se jeter sur moi, dit la vieille femme, mais elle se souvenait de tout. Inconsciemment, elle devait chercher à se libérer de toi, mais jusqu'ici aucune épreuve n'avait pu la décider. Je peux effacer cette cloison. Tu seras obligé de l'emporter de force.

— Tu mens.

Elle s'effaça et soudain le miroir disparut. Il n'y avait en face de lui qu'une banale pièce d'astronef, une cellule plus grande qu'une cabine personnelle conditionnée pour le repos de plusieurs êtres énormes. Les Shemolynes. Il fit un pas puis deux, posa sa main sur le bras nu de Jea, trouva sa chair tiède. Elle leva la tête vers lui, sourit.

— Suis-moi, Jea.

— Inutile, Laur. Tu peux me faire violence, m'emporter jusque chez les Brums, m'y séquestrer, user de mon corps à ta guise, je ne serai plus jamais à toi.

Il se tourna vers Van, immobile, au fond de la pièce. Sa défroque humaine collait mal à sa véritable nature. Peut-être le faisait-elle exprès de paraître ainsi déguisée.

— Tu penses à me détruire et tu pourrais le faire. Sous cette apparence, je suis vulnérable et j'ai fui longtemps Jea de crainte qu'elle ne me fasse du mal.

— Qui es-tu ?

— Tu ne comprendrais pas. Nul ne pourrait comprendre. Aucun être

du monde visible et connu n'est allé assez loin pour soupçonner ma véritable personnalité.

— Merch t'appelle la Furie.

Elle ricana :

— Pourquoi pas si je suis la non-vie.

— Que fais-tu sur Lazaret 3 ?

— Je fus prise au piège. J'ai pu m'emparer de cette dépouille humaine et depuis je subis le sort commun.

— Nul n'a percé ton mystère ?

Van resta silencieuse.

— D'où vient ce nom ?

— Celle qui le portait venait de la constellation Van.

— Merch parlait aussi des planètes hallucinantes.

— Je me suis toujours méfiée de lui. Il possède une culture cosmique exceptionnelle et une sensibilité exacerbée. Il a commis une erreur, le marchand de rêves, une grave erreur.

Laur la regarda avec dégoût.

— Allez-vous révéler qu'il a un terrible secret dans le sous-sol de sa baraque ?

Comment pouvait-elle donner vie à ces yeux morts d'ordinaire mais elle parut trouver un nouvel intérêt à leur rencontre.

— Il s'est confié à toi ?

— J'ai vu ce qu'il cache.

— Il y a là de quoi contaminer tout le satellite. Aucun être vivant n'y échappera. Pas plus les humains que les Songus ou les Shemolynes. Et l'épidémie pourrait gagner les Serials et une partie de la Fédération.

Il revint près de Jea, lui prit la main qu'elle lui abandonna avec indifférence.

— Viens, Jea, nous partons.

— Pourquoi ne veux-tu pas me comprendre ? murmura-t-elle. Je ne serai plus qu'une ombre prisonnière.

Puis elle s'enfiévro :

— Veux-tu que je te décrive l'être qui m'a possédée il y a quelques heures et avec lequel j'ai hurlé de plaisir ?

— Mais oui, cria Van, dis-le-lui. Il nous débarrassera de lui. Car je le connais, ce Loni. Il n'a pas oublié ce qui s'est passé dans l'arrière-boutique. Il essaiera de te retrouver par n'importe quel moyen. Il

t'importunera. Lui aussi pensera avoir des droits sur toi. Et pourtant, il n'est homme qu'en partie.

Ce nom de Loni se gravait en lettres de feu dans la mémoire de Laur. Il le trouverait. Une arrière-boutique ? Peut-être un marchand du pont. Il découvrirait son hideux secret. Il se détacha de Jea, voulut marcher vers la plateforme ascensionnelle mais au dernier moment, eut la lâcheté de se retourner. Non, il ne pouvait l'abandonner ainsi. Il se rua sur elle, la prit dans ses bras. Mais il avait oublié la gravité exceptionnelle de l'endroit et il se trouva cloué au sol avec les bras paralysés par sa charge.

Le rire strident de Van acheva de le démoraliser.

— Voilà le beau sauveur !... Incapable d'emporter sa belle... Pauvre chevalier déchu.

Jea coula hors de son étreinte et alla s'allonger dans une cavité fonctionnelle, dans une pose érotique qui lui mit le rouge aux joues.

— Van ?

— Profite de mon ennui. Oui, tu m'ennuies. Remonte à l'air libre et fais signe au Stomk qu'il vienne te chercher. Peut-être feras-tu un détour chez ce Loni, avant de rentrer te terrer chez toi pour y pleurer comme un enfant.

Il eut un geste agacé pour balayer son ironie.

— Pourrais-tu me la ramener si tu en avais le désir ?

Elle le regarda curieusement.

— Crois-tu que j'agisse sur sa volonté ?

— Je ne sais pas. Mais pourrais-tu agir pour qu'elle soit à nouveau celle que j'aimais ?

— Le souhaites-tu vraiment ?

— Vraiment.

Elle parut déconcertée.

— Je vous fréquente depuis longtemps, vous les vivants, que vous soyez humains ou non, et je n'arrive pas toujours à connaître exactement ce que contiennent vos esprits. Si je te réponds oui, que feras-tu ?

— J'irai chercher le Cœur Flamboyant.

Cette fois il put sourire, certain qu'il la dominait à nouveau mentalement. De son expérience de télépathe avec l'androïde Xond, il conservait quelques possibilités et l'espace d'une seconde, il crut palper un étrange sentiment, quelque chose qu'il aurait pu grossièrement comparer à une fleur, à un parfum, et plus

abstraitemment à une bouffée d'espoir. Oui, c'était bien cela. Van s'était ouverte furtivement pour laisser échapper cette pitoyable envie de bonheur.

— Tu as entendu parler du Cœur Flamboyant ?

— Je sais que tu as envoyé à la mort de nombreux hommes dans la folle idée qu'ils te le ramèneraient.

— Oui, je l'ai fait. Peut-être cent fois. Peut-être plus.

Laur frissonna.

— Et ils ne sont jamais revenus ?

— Jamais.

Elle se bloquait au point que son regard n'exprimait qu'un vide vertigineux.

— Pourquoi le Cœur Flamboyant ?

— À quoi bon ! Si tu veux aller le chercher, vas-y. Je ne t'oblige pas.

— Tu me rendras Jea ?

— Prends-la dès maintenant. Je ne peux pas te promettre l'impossible.

— Lui éviteras-tu au moins les Songus ?

— Non si c'est son aspiration la plus profonde.

— Tu as hésité, dit-il plein d'espoir.

— Oui... Je sais qu'il existe un remède pour lutter contre la pourriture que leurs spores provoquent inexorablement... Je peux te promettre de m'en procurer.

Maintenant, il avait hâte de quitter cet endroit. Il était à la limite de l'épuisement. L'air lui paraissait de plus en plus étouffant et la gravité l'accablait. Jea ne paraissait pas en souffrir autant. Il recula lentement vers la plate-forme circulaire.

— Je trouverai le Cœur et je te l'apporterai.

— Ou tu échoueras comme tous les autres. Va trouver Merch. Dis-lui que j'ordonne qu'il parle. Il t'indiquera comment atteindre cette merveille effroyable.

Elle eut un geste et il se sentit emporté vers le ciel. Une dernière fois, il cria de façon déchirante le nom de Jea. Mais déjà, il atteignait un air plus respirable, bien qu'encore déficient en oxygène.

CHAPITRE X

On frappait de plus en plus fort à sa porte et il dut se lever pour ouvrir. Il titubait de fatigue. Le Stomk l'avait récupéré tout en haut de l'épave des Shemolynes, à la limite de l'épuisement, l'avait chargé avec des remontrances aigres pour le déposer sur la plate-forme des Brums.

Cobo entra dans la cellule, regarda autour de lui avec désappointement.

— Votre compagne n'est pas ici ?

Retourné à sa couchette, Laur s'y était allongé pesamment et fermait les yeux.

— Laissez-moi... Pas envie de discuter... Revenez plus tard.

— Attendez.

Le coordonnateur remplit un gobelet d'eau et le lui apporta en même temps qu'une pilule minuscule.

— Avalez ça.

— Pas de drogue, grogna Laur.

— De l'énergie vivante. Très rare. J'en ai toujours quelques-unes sur moi. Ce sont des Bierg. Vous ne serez plus le même dans quelques minutes. Cette amibe va mourir dans le suc gastrique de votre estomac en libérant toute sa vitalité. Vous ne vous reconnaîtrez pas.

Il avala la petite boule, but toute l'eau et se recoucha.

— Votre compagne est sortie ?

— Elle ne reviendra pas. Elle a choisi une autre vie.

— Bah ! une simple querelle d'amoureux ?

— Foutez-moi la paix avec ça !

Le coordonnateur s'assit près de lui. Il souriait.

— J'ai pris contact avec votre ami Xond.

Laur ouvrit les yeux.

— Comment y êtes-vous parvenu ?

— Ce serait trop long à vous expliquer. Votre androïde est télépathe et ça a simplifié le contact. Avez-vous entendu parler des huales ?

— Non. Qu'est-ce que c'est ?

— J'en possède un. Une sorte de cristal vivant aux possibilités infinies, mais qu'on utilise surtout comme un gadget amusant et un animal de compagnie. Mon huale est aussi télépathe. Je l'ai emmené clandestinement dans les services des Forces Spatiales. À partir de leur quartier général, on peut entrer en communication avec les astronefs en orbite autour de la planète And. J'ai prétexté un complément d'enquête tandis que mon huale entrait en communication avec Xond. Ce dernier a été très surpris. Il s'inquiète pour vous et votre amie. Vous ne savez pas ce qu'il m'a annoncé ? Il est sur le point de trouver le moyen de brouiller les écrans de force qui maintiennent votre ogive en captivité. S'il y parvient, il pourrait s'approcher de ce satellite et vous envoyer une navette. Ce ne sont pas les Serials qui pourraient l'arrêter.

Bien qu'intéressé par ce que disait Cobo, Laur était en partie accaparé par ce qui s'opérait dans son corps. Une force chaude détruisait sa fatigue point par point, zone après zone, le régénérât tout en lui donnant une impression de bien-être. L'œil aigu de Cobo suivit cette transformation.

— Ça va mieux, hein ?

Laur s'assit sur le bord du lit, passa la main dans ses cheveux.

— Vous parliez de Xond ?

— Il est prêt à vous emmener où vous voudrez. Mais il parle trop de la Terre à mon goût.

— Autrefois, il a été conditionné pour ce retour à la planète-mère. Mais il a acquis assez d'indépendance pour accepter une autre destination.

Cobo frotta ses petites mains.

— Parfait, parfait. Il faudra régler minutieusement l'opération. Les plus ennuyeux seront malgré tout les destroyers qui surveillent le satellite. Votre ogive ne possède aucun armement.

— Je ne partirai pas sans elle, dit Laur en se levant. Et pour qu'elle revienne il faut...

— Continuez.

— Non... Dites-moi, vous avez des archives à votre disposition ?

— Bien sûr, et même j'ai trouvé le moyen d'avoir accès aux Archives Interdites, aux oubliettes si vous préférez. Toujours grâce à mon huale.

— Il me faut rapidement un certain nombre de renseignements. D'abord sur une certaine femme, Van. Originaire de la Constellation

qui porte ce nom soi-disant... Il y a aussi un nommé Merch et sa mère...

— Attendez.

Le coordonnateur prit un mnémobloc et le sensibilisa.

— Allez-y, tout sera enregistré.

— Je veux savoir ce que sont les Planètes Hallucinantes, des détails sur la lèpre stellaire, sur les Songus. Tout ce qui concerne les Songus et le moyen de lutter contre la pourriture qu'ils provoquent. Enfin, qu'est-ce que le Cœur Flamboyant ?

L'air ébahi de Cobo le fit presque sourire.

— D'où sortez-vous tout cela ? Il y a des mots que j'entends pour la première fois. Le Cœur Flamboyant par exemple. Quant à la lèpre stellaire, on la trouve rarement dans cette zone.

Il s'inquiéta :

— Auriez-vous eu vent qu'un cas s'était déclaré sur Lazaret 3 ?

— Non. Ne vous creusez pas la tête. Quand pourrai-je avoir tous ces renseignements ?

— D'ici à deux jours universels.

— Trop long. Un seul.

— Vous ne vous rendez pas compte, et ces allées et venues entre la planète And et le satellite finiront par être suspectes. Avez-vous au moins réfléchi à ma proposition ?

Laur ricana.

— À cette place de Dieu sur la planète Mara ?

Coco devint pâle de cet outrage.

— Ne plaisantez pas avec ça. Nous serons les maîtres d'un monde durant des millénaires ?

— Mais nous resterons des hommes, riposta Laur. Cette idée ne nous quittera pas et si, par malheur, nous cédon's un jour à la tentation de nous croire vraiment des dieux, nous basculerons dans la folie.

— Peut-être, mais quelle folie ! Y avez-vous songé ? Nous serons le présent et le futur de Mara, nous obtiendrons ce qu'un être humain n'a jamais possédé. Nous plongerons dans une mythologie délirante avec, à notre disposition, des moyens inouïs.

— Une technique, simplement une technique, dit Laur sceptique. Il nous manquera toujours une magie et les forces que nous provoquerons ne seront que celles des lois connues. Ça ne m'intéresse pas.

Le rire de Cobo commença par un grincement avant d'éclater en sons sinistres.

— Mais vous avez un fond religieux, vous ? Il est vrai que vous venez d'un monde médiéval et la superstition vous colle encore à la peau. Pour réussir, il vous faudra plus de détachement, un jugement glacé. Quelle sorte de dieu seriez-vous si vous écoutez vos battements de cœur et si vous subissez la crainte des phénomènes surnaturels ? Est-ce pour vous initier à cette magie que vous me demandez tant de renseignements ?

— Nous en reparlerons, dit Laur en se dirigeant vers la porte. Il faut que je sorte maintenant. Je vous revois demain ?

— Vous avez déjà des exigences de maître absolu, dit Cobo dans son dos. Soit, entendu pour demain.

Déjà, une foule mélangée circulait sur les passerelles et dans les tubes. Beaucoup d'humains, mais les mutations étaient nombreuses et certaines donnaient des êtres hybrides. Il les détaillait avec haine depuis les aveux de Jea. Il atteignit le pont des Marchands, bouscula un groupe d'humanoïdes voilés. Curieusement, ils étaient, aux yeux des habitants de Lazaret 3, plus provocants que les autres espèces souvent plus hideuses.

On lui indiqua la boutique de Loni. C'était un gros homme assez balourd qui vendait de la soupe. Pour une piécette, il remplissait le récipient qu'on lui tendait, sinon il fournissait un bol en matière grossière.

Certes, il était massif, sans grâce, d'apparence stupide, mais Laur ne comprenait pas ce qu'avait voulu dire Jea. En s'approchant, il remarqua la peau étrange du visage. Elle paraissait irritée comme à la suite d'un rasage laborieux. De même, les mains étaient trop parfaitement glabres.

— Un peu de soupe ?

Loni lui adressait cette proposition en tendant vers lui son visage, une sorte de mufle à la peau grenue et à l'odeur fauve. Puis il croisa le regard de Laur, bloqua son expression. Ils restèrent ainsi face à face, suspendus au fil invisible de la haine et de la peur.

— Rentrez dans votre boutique, dit Laur.

— Passez votre chemin, l'homme. Vous n'oserez pas m'agresser.

Il leva les yeux vers le ciel, le trouva vide de Serials. Aucune bulle ne patrouillait au-dessus du pont à cet instant. Laur voulut le saisir, mais l'autre bouscula son chaudron de soupe brûlante sur ses jambes. Il fit un bond prodigieux pour échapper au liquide qui se répandit sur le pont. Il vit des êtres s'aplatir pour le lécher mais, déjà, il repoussait

Loni derrière son rideau. Les plis retombèrent et cela suffit pour dissiper toute curiosité des passants.

— Lâchez-moi.

Laur dégaina son rayonnant et Loni ne bougea plus, déjà figé dans sa future mort.

— Qui es-tu ? Allons, parle ? Il y a quelques heures, durant ce qu'on appelle la nuit, bien que la lumière soit toujours la même, tu as reçu une jeune femme et une vieille. Tu as possédé la jeune grâce à la complicité de Van. Je te demande qui tu es. Pourquoi dit-on que tu es un hybride ?

Son regard toisa la lourde silhouette.

— Enlève ces vêtements. Ils sont lâches et te dissimulent trop parfaitement.

— Vous pouvez me demander n'importe quoi, dit Loni, mais laissez-moi... Je possède une petite fortune... Je peux vous fournir tout ce que vous désirez... Des secrets inouïs... Des femelles étranges... Mais ne me tuez pas.

— Tes vêtements !

Loni leva la main vers la fermeture de sa blouse, hésita.

— Veux-tu que je mette le feu à ta boutique ?

— Attendez.

L'homme arracha sa blouse et sa toison noire aux reflets huileux foisonna. Trop longtemps comprimée elle doublait, triplait de volume et rendait Loni monstrueux. D'un geste, il lui fit signe de se dénuder complètement. La fourrure du ventre était plus claire, plus délicate aussi et le fourreau du sexe s'y noyait. Les cuisses étaient courtes mais nerveuses, et lorsque Loni ôta ses chaussures, il vit les pattes à quatre doigts qui devaient laisser des empreintes légères dans le sable malgré le poids de l'être.

— Qui es-tu ?

— Un Garou, dit Loni avec une sorte de défi. Ma mère courait à quatre pattes dans les steppes de ma planète. Et puis les hommes sont venus. Des hommes sans femelles. Ma mère et ses compagnes avaient parfois des attitudes humaines, quelques mots informes qu'elles pouvaient répéter et qui amusaient ces aventuriers. Ces unions ont porté fruit. Je suis l'un d'eux. Sur ma planète d'origine, on nous expose dans des zoos lorsqu'on ne nous tue pas au cours de chasses terribles. On ne veut pas admettre que nous ayons une âme. Il y a là-bas des fanatiques dangereux et je les ai rencontrés ensuite un peu partout sur les planètes de la Fédération. C'est pourquoi je me suis

caché. Chaque matin, je m'écorche joues et mains pour ne pas attirer l'attention.

Le regard de Laur tomba sur les doigts. Loni émit un grognement écœuré.

— Oui, j'ai cinq doigts. Un héritage du père. Il a bien fallu qu'il me laisse quelque chose. Oui, j'ai pollué cette jeune femme. Ta femelle ? Peut-être portera-t-elle fruit à son tour.

Il éclata d'un rire énorme que Laur ne put supporter. Il avança vers lui.

— Tu vas me réduire en cendres... Que m'importe ! Peut-être vais-je me prolonger dans l'avenir grâce à cette fille humaine... Sais-tu qu'elle a aimé...

L'attaque le surprit totalement. Fou-furieux, Laur venait de le saisir d'une main et de le projeter contre l'ouverture au-dessus du vide. La fragile cloison en métal corrodé céda et Loni disparut dans l'abîme bleuté avec un cri déchirant. Laur s'approcha à la limite du sol déchiqueté, se pencha. Loni n'était qu'un point qui planait dans les airs, traversant l'atmosphère du satellite en frôlant parfois quelques installations. Il irait jusqu'aux antipodes avant que la gravité ne le retienne suspendu à la limite de l'atmosphère rare où il finirait par implorer.

Il recula lentement, regarda autour de lui comme s'il espérait y trouver traces du passage de Jea. Sans colère, il renversa plusieurs objets avant de quitter la boutique et s'immobilisa. La foule faisait un demi-cercle devant l'éventaire. Il y avait des humains et des non-humains, mais surtout un petit avorton d'homme qui tendait le doigt vers lui.

— Le voilà... Il n'est pas un être vivant. C'est un robot, un robot.

Le cri du gosse fit passer un frisson de haine sur les cinquante êtres rassemblés. Des poings, des tentacules, des filaments, des dards se dressèrent pour le menacer. Mio, le fils de Gate le boutiquier, le narguait.

— Je savais bien que je te retrouverais et que je te ferais payer cher l'humiliation que tu m'as fait subir.

Il haussa la voix :

— C'est un robot auquel on a adapté des circuits spéciaux pour qu'il massacre tout sur son passage, attention !

Mio fit mine d'avoir peur et recula. La foule fut prise d'un début de panique et suivit, mais quelques humains retrouvèrent leur hargne. Ils avancèrent lentement vers Laur qui hésitait à dégainer son rayonnant.

Tirer en plein air ne manquerait pas d'attirer l'attention des Serials. Devant lui, la foule bloquait le passage. Derrière lui, c'était la boutique, une construction fragile que ces excités auraient vite fait de faire basculer dans le vide. Lui aussi serait « balancé ».

— Vous avez peur ! cria Mio... Je vais vous montrer, moi, un gosse que cet androïde ne m'effraye pas.

Laur ne savait pas pourquoi on trouvait une telle haine des robots et des androïdes à tous les niveaux sociaux et chez presque toutes les races de la Galaxie. Mais le gosse connaissait la puissance de cette haine et le seul cri de robot suffisait à souder ces êtres disparates. Soudain, Laur saisit Mio et le projeta avec force sur la foule, puis il bondit par-dessus la rambarde de la passerelle, passa à toute vitesse d'une entretoise à l'autre jusqu'à ce qu'il soit invisible sous le tablier du pont. Il continua sa progression, se tailladant les mains sur les arêtes vives, les soudures bâclées. Des morceaux entiers de ferraille cédaient parfois contre toute attente, rongée à cœur par l'oxydation. Un jour, Lazaret 3 tout entier s'écroulerait en poussière et ne formerait plus qu'une boule de particules de rouille dans l'univers.

Durant quelques minutes, il put profiter de l'avantage acquis, mais quelques audacieux passèrent également sous le pont et communiquèrent aux autres la direction qu'il avait prise. La grosse masse de la foule se déplaça d'un coup sur le mince tablier qu'il put voir fléchir en plusieurs endroits, à la limite du point de rupture. Il cria pour les prévenir mais, dans la fièvre de la poursuite, ils n'entendirent pas ou pensèrent qu'il les narguait. Les êtres qui le suivaient par l'infrastructure ne se rendaient compte de rien, eux aussi. Il y avait trois humains, un humanoïde à l'agilité étonnante qui parvenait à sauter d'énormes distances, se rattrapant habilement par ses grandes mains aux doigts multiples. Un être porteur d'écailles se déplaçait à l'aide de ventouses le long du tablier, dans une position vertigineuse. Lui, en revanche, comprit le danger et s'immobilisa. Une première fois, le tablier s'incurva, mais la résistance du métal et son élasticité lui permirent de retrouver sa position habituelle. Mais un nouvel afflux de poursuivants sur le pont provoqua la catastrophe.

Le tablier céda d'un coup sur plusieurs mètres carrés et Laur, cramponné à sa poutrelle rouillée, vit tomber un nombre incalculable de ces êtres qui voulaient le mettre à mort. Il reconnut Mio, le fils de Gate, qui écartait ses bras en hurlant. Il passa très près de lui et il eut un geste dérisoire pour le saisir, mais l'enfant s'enfonçait dans l'atmosphère bleutée comme une étoile filante. Comme tous les autres dans le silence horrifié des spectateurs. Laur n'attendit pas qu'il réagisse et, lorsque la clameur de douleur et de vengeance s'éleva, il avait déjà quitté le pont et courait droit devant lui. Un tube se

présenta. Il traversa un carrefour à l'intérieur d'une épave, choisit le tube de droite pour continuer à courir, bénissant Cobo de lui avoir fait prendre son amibe d'énergie.

Lorsqu'il émergea sur une autre passerelle, plus étroite et moins longue que le pont des Marchands, il aperçut les vedettes des Serials qui fouillaient cette zone. Il se jeta en avant dans un dernier effort, atteignit un autre quartier fait de dizaines d'épaves emboîtées. Mais il se trompa dans le choix d'un tube et arriva devant une porte étanche contre laquelle il s'escrima en vain. Tout au bout du tube, il vit passer une bulle avec trois Serials à bord. Leur appareil de détection avait dû le découvrir. Ils allaient revenir, se poser et ils l'abattraient sur place. Ils ne captureraient jamais personne. Leur justice était immédiate et immuable. Pour n'importe quel acte troublant la paix publique, c'était la mort. Il dégaina son pistolet et braqua le rayon sur la porte, choisissant plus spécialement son contour en espérant que le matériau de l'étanchéité serait plus fragile. D'ailleurs, il obtint satisfaction. Une fumée épaisse et noirâtre s'éleva, emplit le tube et commença à l'étouffer. Se retournant, il vit que la bulle venait de se poser sur la passerelle.

D'un coup de pied, il acheva son travail. La porte étanche venait de céder. Il entra dans un endroit obscur, repoussa la porte. Il se remit à courir, ignorant sa fatigue et se sentant capable d'affronter n'importe quel obstacle. Puis ce fut à nouveau une autre porte étanche. Il n'eut pas à sortir son rayonnant car un guichet à variations dioptriques fonctionna, mais à sens unique.

— Tiens, le fou qui voulait retrouver la Terre ! Seigneur Laur, n'est-ce pas ? Que venez-vous faire au royaume du Danemark ?

— Je suis poursuivi par les Serials. Je vous demande l'hospitalité.

— Au nom de quoi, au nom de qui ?

— Ils arrivent, murmura Laur.

— Donnez-moi votre arme et je vous laisse entrer.

Laur hésita. Une ouverture venait d'apparaître dans la porte. Il n'avait aucune confiance en ces Acteurs mais, de toute façon, il ne pourrait jamais abattre tous les Serials qui le cherchaient. Il dégaina, glissa l'arme. Peu après, la porte s'ouvrit, juste le temps qu'il se glisse de l'autre côté. Ils étaient trois toujours étrangement vêtus. Celui qui portait des culottes bouffantes à raies noires et rouges sur des bas blancs le menaçait de son propre rayonnant.

— Allez-vous me tuer ? demanda-t-il, furieux.

— La clémence ne se commande pas. Elle tombe du ciel comme une pluie douce qui fait du bien à celui qui donne et à celui qui reçoit.

C'est dans le « Marchand de Venise ». Connaissez-vous le « Marchand de Venise » ?

— A-t-il boutique sur le pont ?

L'homme eut un sourire dédaigneux.

— Comme les autres, comme les autres, hélas ! Nous n'en trouverons jamais un qui puisse un jour apprécier nos paroles ? Venez.

Encadré, il marcha jusqu'à un ascenseur qui l'emporta dans les entrailles d'une épave. Jusqu'à la salle des machines. L'homme en culotte bouffante lui désigna une écoutille étanche.

— Vous allez vous glisser là-dedans. Vous passerez plusieurs siphons d'eau. Trois en fait. Vous vous retrouverez dans une sorte de capsule parfaitement ronde. Vous disposerez d'une heure d'air respirable. Nous ne pensons pas que la visite des Serials se prolonge au-delà, mais sait-on jamais ! Lorsque vous serez à la limite de l'étouffement, vous pourrez sortir. Mais vous ignorerez ce qui vous attendra à la sortie.

Laur inclina la tête.

— Les appareils de détection ne pourront rien contre cette masse remplie d'hélium. Ne vous étonnez pas du froid vif que vous rencontrerez là-dedans.

On ouvrit l'écoutille et, lorsqu'il fut entré, on la referma. Il progressa dans l'obscurité la plus noire, trouva son premier siphon empli d'eau glacée, le franchit aisément. De même le second. Le troisième lui parut interminable. Les vêtements mouillés et claquant des dents, il se lova dans la petite sphère terminale. Le manque d'air le poursuivait comme une obsession. Déjà dans l'ogive qu'habitaient les Shemolynes dans la périphérie sud.

Lorsqu'il commença à manquer vraiment d'air, il fit un effort pour résister à la tentation. Il compta chaque inspiration qu'il espaçait le plus possible. Il était plongé dans un monde glacé, sans air. Les Serials le cherchaient et il ne pourrait plus paraître à l'air libre sans provoquer la haine. Les Acteurs lui avaient dérobé la seule arme efficace qu'il possédât. Et pourtant, il désirait avidement revenir à l'air libre.

Lorsqu'il sut qu'il ne disposait plus que de quelques litres d'air pour repasser les trois siphons, il se lança éperdument en avant. Le froid de l'eau le saisit, accrut son impression d'étouffement. Il dut s'y reprendre pour franchir le second et se traîna avec des poumons prêts à éclater jusqu'au troisième dans lequel il bascula, presque inconscient. Il ne sentait plus son corps ni ses mains, s'accrocha éperdument au rebord du siphon pour remonter. Puis ce fut la longue glissade vers l'écoutille

contre laquelle il échoua avec un bruit sourd.

Il s'écoula beaucoup de temps avant qu'on ne l'ouvrît et, à plusieurs reprises, son cœur s'arrêta de battre. Il se croyait mort lorsqu'il bascula à l'air libre et que ses poumons se remplirent douloureusement d'un mélange riche en oxygène.

Des mains le saisirent, le déposèrent doucement sur le sol métallique. Il se refusait d'ouvrir les yeux, sachant que ce serait le visage impénétrable d'un Serial qu'il rencontrerait.

CHAPITRE XI

À la vue des culottes à rayures noires et rouges, il éclata d'un rire prolongé, se leva lentement. Il ruisselait d'eau et les trois Acteurs le regardaient avec un étonnement qui sentait le fabriqué. Il s'arrêta net.

— Ne cessez-vous jamais de jouer ?

— Jouons la vie avant qu'elle ne se joue de nous, dit celui aux culottes rayées. Les Serials ont vainement fouillé partout. Ainsi, vous avez causé la mort de plusieurs dizaines de personnes ?

— Le pont était rouillé à cœur. Cet accident devait arriver un jour ou l'autre.

— Ce n'est pas tout, dit un grand maigre au visage si long qu'il paraissait avoir été compressé. (Ses yeux s'exorbitaient, son nez griffait l'atmosphère et sa bouche donnait plus l'apparence de pondre les mots que de les prononcer.) Êtes-vous vraiment un androïde ?

— Faudra-t-il vous ouvrir la poitrine pour découvrir vos mécanismes secrets ? fit le troisième d'un air féroce.

Laur secoua la tête.

— Je ne suis pas un androïde. C'est un sale gosse qui a ameuté la foule contre moi sur le pont en me désignant comme tel. Vous savez bien que je respire... J'étais à deux doigts de l'asphyxie lorsque l'écoutille s'est ouverte.

— Mais il y a des androïdes qui respirent, lui répondit celui au visage compressé. Et ils possèdent même un pouls pour mieux tromper leur monde. Je vous souhaite d'être un vivant et non une machine. Vous ne trouverez aucune race qui les tolère sur Lazaret 3. Et les Serials ne pourraient en laisser un errer en liberté sur le satellite. Puisque eux-mêmes, pour la plupart, sont des androïdes.

— Vous en êtes sûrs ? demanda Laur, stupéfait.

— Avez-vous déjà vu quelqu'un réchapper à une chute dans l'atmosphère de Lazaret 3 ? Nous avons vu un Serial basculer de sa plateforme dans le vide. Lui aussi, comme tous les accidentés, est allé jusqu'à la limite extérieure de l'atmosphère, retenu par la gravité. Il n'a ni implosé ni subi aucun désagrément. Il a simplement attrapé le câble que ses compagnons lui ont envoyé et est remonté à bord du patrouilleur. Nous avons eu également l'occasion de tirer à balles sur

eux. Il y a déjà quelques années. Une balle de métal en pleine tête ? Elle aurait dû voler en éclats. Non, ils ne craignent que l'effet du rayonnant et, grâce à vous, nous en possédons un.

L'homme lui fit signe de marcher vers l'ascenseur.

— Nous avons besoin de vous, Laur. Mais, auparavant, nous voulons savoir si vous n'êtes pas un androïde. Venez.

L'ascenseur le remonta de plusieurs niveaux et il fut conduit dans une salle où attendait un homme vêtu d'une robe noire et d'un étrange chapeau pointu.

— Notre médecin, le docteur Ambrosius.

L'homme braqua sur lui un instrument inquiétant et Laur eut un sursaut. On le maintint de force et sa poitrine fut dénudée. D'un seul coup, elle devint transparente.

— Ecce Homo, dit Ambrosius. C'est bien l'homme qu'il dit être et non un androïde. Quel dommage d'ailleurs, car j'aurais eu grand plaisir à le disséquer immédiatement.

On le libéra.

— Dites-nous où vous avez trouvé ce rayonnant, lui demanda l'homme aux culottes bouffantes.

— Sur le pont des Marchands. Je l'ai acheté une petite fortune dès les premiers jours, à la suite de longues recherches. Peut-être était-ce un Serial qui l'avait fourni à ce marchand.

— Quel était ce marchand ?

— Malheureusement, il doit faire partie des victimes car son échoppe se trouvait à l'endroit même où le pont s'est effondré.

Ils le regardèrent avec méfiance. Pourtant, il leur disait toute la vérité.

— La possession d'une telle arme ne vous a jamais paru suspecte ? Quoi ! Vous arrivez de l'extérieur et, dans les heures suivantes, vous voilà terriblement armé.

— Que voulez-vous dire ?

— Peut-être avez-vous été volontairement choisi pour posséder une arme pareille. Dans un but précis. Peut-être celui de créer des troubles graves sur Lazaret 3.

C'était un vieux Terrien terriblement usé qui lui avait vendu cette arme. Jamais il n'était revenu dans son échoppe. Il revoyait son regard mort, sa bouche édentée. Soudain, il devint très pâle et les autres le remarquèrent.

— Notre ami semble bouleversé.

— Ou alors c'est un acteur médiocre.

Laur ferma les yeux à la recherche de ce visage flétri. Se pouvait-il que Van ait pris cette apparence pour l'orienter vers son but secret ?

— Avez-vous entendu parler du Cœur Flamboyant ?

— Il change le cours de la conversation.

— Qui ne connaît cette étrange légende ? lui répondit toujours le même Acteur. Oui, nous en avons entendu parler et depuis toujours. Il n'est pas une race qui ignore ce mythe.

— Une légende ? Un mythe ? Mais quoi d'autre encore ?

— La Mort, très certainement. Mais peut-être aussi la Vie. Qui peut le dire ? Certainement pas ceux qui ont voulu savoir et qui n'en sont jamais revenus.

— Quatre des nôtres.

— Et les Planètes Hallucinantes ?

— Oh ! mais notre fou se délecte de merveilleux. Personne ne peut rien dire sur elles puisqu'elles sont au-delà du monde connu. Aucun vaisseau ne les a jamais atteintes. Mais que signifie ce chaos dans tes pensées ?

— Il y a plus de choses dans le Ciel et sur la Terre, Horatio, que n'en peut rêver votre philosophie, déclama l'homme au visage compressé.

En même temps, ils l'entraînaient dans les coursives, le poussaient dans l'ascenseur. Il ne les comprenait pas toujours, mais finissait par les trouver sympathiques, tout en restant sur le qui-vive. Ils pénétrèrent dans une grande salle où une longue table paraissait copieusement servie en mets étranges. Tous les acteurs semblaient rassemblés et Laur remarqua quelques femmes, une dizaine en tout, alors que les hommes étaient cinq ou six fois plus nombreux. Il regardait avec envie les viandes épaisses, les pâtisseries riches, les bouteilles nombreuses. Pourtant, les convives grignotaient du bout des dents une étrange nourriture. On le fit asseoir et il avança la main vers un animal rôti qui lui tendait deux moignons de pattes.

— Un poulet, lui dit son voisin. Pour le trouver sous cette forme, il faut aller jusqu'à la planète où son élevage est pratiqué de façon colossale.

Laur saisit un bloc rigide, le rejeta avec colère dans l'hilarité générale.

— Ceci n'est que notre illusion chérie. Du matériel de théâtre vieux de plusieurs siècles, et que nous disposons pour mieux saliver et avaler sans trop d'amertume la substance synthétique dont nous disposons

habituellement.

On lui servit aussi de ces carrés noirâtres qu'il jugea insipides. Il se souvenait de certaines ripailles sur Mara, des orgies qu'il faisait avec les marchands de Vasa, les Nautiques des galères.

À la fin du repas, il se tourna vers son voisin.

— Suis-je votre prisonnier ?

— Il nous faut statuer, dit l'homme aux culottes rayées. Mais vous assisterez aux débats.

Ils poursuivirent le frugal repas et, au bout d'un moment, Laur ne put en comprendre le déroulement. Les Acteurs s'exprimaient toujours aussi étrangement avec référence à une culture qu'il ignorait complètement, citant de vieux textes qui appartenaient à un passé lointain, utilisant des mots parfois inconnus. Eux, paraissaient prendre un grand plaisir à cet affrontement et chacun se passionnait pour le débat, y compris les femmes chez lesquelles il notait une certaine complaisance à enjoliver leurs paroles.

Laur sommeillait presque lorsque l'homme aux culottes bouffantes l'interpella.

— Laur de Mara, écoutez. Quel grand dommage que ce ne soit pas Lear, ton nom !

On sourit avec des airs supérieurs.

— Voici ce que nous décidons. D'abord, en ces temps difficiles où l'individu n'existe plus que comme membre dépendant d'une communauté, nous en avons une preuve flagrante sur ce satellite artificiel, nous rendons hommage à ta volonté d'assumer seul ton destin. En tant que Maraïen, tu serais notre ennemi, mais comme tu rejettes ces mollassons et leur société, nous devons te considérer comme une sorte d'homme universel, non sans penser que tes efforts ne manquent pas de maladresse. Nous retrouvons en toi, encore que sous une forme vague, les prémisses gonflées d'espoir du Terrien à l'aube de l'épopée spatiale. Et c'est par pur sentimentalisme que nous te rendons la liberté et te fournissons le nécessaire pour poursuivre ton étrange route.

Laur, contracté, le regardait se gargariser de mots dont il ignorait le sens. Seul celui de liberté attisa son attention et le rendit impatient. Tous le regardaient maintenant et attendaient certainement une réponse. Il se leva et chercha désespérément que leur dire.

— Je vous remercie... Pourrai-je récupérer mon rayonnant ?

À leurs têtes, il comprit que ce n'était pas ce qu'ils attendaient et qu'ils étaient déçus. Il regarda la table durant quelques secondes avant

de reprendre.

— Je sais que vous n'êtes guère satisfaits et que vous attendiez de moi plus de reconnaissance. Depuis que je suis parmi vous, j'ai compris une chose. Vous vous nourrissez plus de mots, d'idées et de pensées que de mets séduisants pour l'estomac. Vous utilisez les restes, les débris de vieilles civilisations que vous paraissez regretter. Sur ma planète, Mara, il y avait un homme, mon protecteur, Cydras le Reclus, qui avait les mêmes nostalgies que vous, mais dans des domaines différents. Malheureusement, je n'ai pas su profiter pleinement de son enseignement, sinon je ne serais pas en train de me comporter aussi lamentablement devant vous.

Il se rassit et les Acteurs applaudirent vivement. L'homme aux culottes rayées se leva et Laur soupira. Ils n'en finiraient donc pas de parler ? Ils devaient passer des journées entières à palabrer ainsi sans chercher à sortir de leur condition.

— Nous te remercions de ton hommage, Laur de Mara. Il est plein de pertinence car il nous fait très bien comprendre que nous sommes pour une grande part de vieux radoteurs. Mais, pour abréger, et en ce qui concerne ton arme, nous ne pouvons pas te la restituer.

Laur serra ses poings sous la table. Il essayait de contrôler la fureur qui noyait sa prudence, au point de lui donner envie de renverser cette longue table sur ses occupants.

— Mais nous allons transformer ton apparence physique pour que tu puisses te glisser au-dehors sans attirer l'attention. Les Serials doivent guetter ton apparition. Jamais ils n'ont été si nombreux au-dessus de notre quartier. Tu n'as qu'à suivre ces deux-là. Ils sont très habiles dans l'art du maquillage.

Lorsque, une heure plus tard, Laur s'examina dans un étrange miroir qui projetait son image en relief, il dut reconnaître que son apparence était totalement différente. On lui avait fait avaler plusieurs produits, on lui en avait injecté d'autres en lui racontant que les Acteurs possédaient une grande connaissance de l'art du maquillage. Il avait l'impression d'être beaucoup moins grand, beaucoup plus gros et ses cheveux avaient changé de teinte pour devenir d'un gris bleuté. Son visage lui-même avait été remodelé avec une lourdeur nouvelle qui le remplissait d'horreur. Jusqu'à la couleur de ses yeux qui n'était plus la même.

— Cela durera deux jours au plus, lui dit l'un des maquilleurs. Pas davantage. Des doses trop fortes seraient dangereuses. Certaines drogues agissent sur les muscles pour donner cette impression de taille réduite et plus large. Vous ressentirez des douleurs significatives dans le dos lorsque l'effet cessera.

Un Acteur le conduisit ensuite le long de boyaux très étroits en dehors du quartier. Ils marchèrent longtemps avant d'émerger dans la clarté vive de la nova.

— Où est le Cirque aux Plaisirs ?

Son guide le regarda avec une légère surprise, puis lui indiqua la direction à prendre. Mais, ensuite, il attira son attention vers le ciel où les patrouilleurs serials n'avaient jamais été aussi nombreux.

— Merci, dit Laur.

Il dut emprunter des passerelles secondaires, traverser des quartiers hostiles pour brouiller sa piste et atteindre le Cirque en toute sécurité. Il s'égara dans le labyrinthe des épaves compressées par une erreur de gravité avant de surgir, ébloui, dans l'arène. De même la recherche de la baraque de Merch, le marchand de rêves, lui donna beaucoup de mal.

— Attendez, ne bougez pas... Vous désirez des rêves érotiques. Je le devine tout de suite. Suivez-moi. Par chance, je dispose d'un coffre en cette heure d'affluence.

Laur l'accompagna jusqu'au coffre en question, se pencha vers lui.

— Comment va votre mère ? chuchota-t-il.

Merch regarda d'abord autour de lui avec inquiétude, puis devint menaçant.

— Que voulez-vous ?

— Dormir quelques heures, en effet. Pendant ce temps, vous irez chez moi dans le quartier des Brums. Voici la clé de ma cellule. Vous y attendrez un certain Cobo et vous l'amènerez ici le plus rapidement possible. Il sera exact au rendez-vous. Prenez un Stomk, ce sera plus commode.

— Je ne comprends pas.

Il refusait de prendre la clé.

— Je suis Laur... J'ai dû me transformer. C'est Van qui m'envoie. Mais nous en reparlerons plus tard.

Le marchand de rêves le regardait avec attention en secouant la tête.

— Je ne vous crois pas.

— Voulez-vous que je vous indique comment on pénètre dans le sous-sol ? Là où se trouve votre mère atteinte de la lèpre stellaire ?

— Silence, supplia Merch, vous ne vous rendez pas compte que vous parlez fort.

Laur désigna les coffres transparents qui formaient un cercle parfait.

— Bah ! ils dorment.

— Leurs sens se trouvent parfois hypertrophiés. Je reconnais votre voix, seule chose qui n'ait pas été modifiée. Quels sont les artistes qui vous ont ainsi transformé ?

Il ne répondit pas, s'installa dans le coffre, confiant sa nuque aux filaments palpeurs.

— Vous m'avez compris ?

Merch inclina la tête.

— J'irai attendre ce Cobo et le ramènerai ici... Avez-vous vraiment précipité ces gens-là dans le vide ?

— Le pont s'est écroulé de lui-même... Et je ne suis pas un androïde.

Merch sourit.

— Pour ce dernier point, je vous crois car je n'en ai jamais connus qui soient capables de rêver.

— Et pas de rêves érotiques. Quelque chose qui me calme.

— Comme vous voudrez, soupira Merch.

Bientôt, Laur s'enfonça dans une merveilleuse sensation de bien-être. Et, lorsqu'il se réveilla, lentement, il eut l'impression de n'être resté que quelques minutes inconscient. Tout de suite, il rencontra le regard de Merch, puis celui, stupéfait, de Cobo le coordonnateur. Il se leva.

— Je dors depuis combien de temps ?

— Dix heures.

— Il y a toujours de l'agitation, dehors ?

— Les Serials ont dû abattre des émeutiers qui se dirigeaient vers le poste de contrôle.

— Exact, dit Cobo, et j'ai eu le plus grand mal à gagner votre domicile où m'attendait votre messenger. Bien que prévenu par lui, je suis frappé par votre nouvel aspect.

— Venez, dit Merch. Mes clients du soir ne vont pas tarder.

Dans l'arrière-boutique, Cobo déposa ses bagages.

— Quelles nouvelles ?

— J'ai pu entrer en communication avec ce... Xond. En me rendant à l'état-major des Forces Spatiales et même dans leur salle des communications.

— Xond vous a parlé ?

— Oui... Il peut plonger dans l'infratemporel, mais devra tâtonner pour émerger le plus près du satellite. Il était très surpris...

— Ému ?

— Disons excité, ce qui est déjà beaucoup pour un simple androïde. Il m'a posé des questions sur vous, votre compagne... Je suis resté assez vague, évidemment. Il n'attend donc qu'un signal, mais exige que ce soit vous qui le donniez. Dans la langue que vous utilisiez sur Mara, dans la ville de Vasa.

— Bien. Et les autres renseignements ?

Cobo regarda autour de lui, puis alla prendre une sorte de guéridon qu'il installa près de leur siège. Il ouvrit un sac, en sortit un curieux appareil.

— Une lectrice de mnémobloc. Voici ce qui concerne Van. Lecture ou audition ?

— Lecture.

Les lignes commencèrent d'apparaître. Cobo avait retrouvé le dossier d'une certaine Gavone internée sur le Lazaret depuis trente ans. Or, elle avait plus de quatre-vingts ans à cette époque.

— Ce serait un cas unique de longévité sur le satellite, dit Cobo. Je ne vous apprendrai rien en vous confiant que tout est calculé pour que la durée moyenne de la vie n'y dépasse pas quarante ans.

— Si, vous me l'apprenez, fit Laur. Est-ce l'air ?

— L'air et la gravité qui finissent par dérégler le métabolisme. Donc, cette femme devrait être morte depuis longtemps, mais lisez la suite.

Il y avait un texte assez court sur les Planètes Hallucinantes, qui se trouvaient en dehors des galaxies connues et qui formaient une zone interdite depuis que des générations d'explorateurs s'y étaient perdues à jamais. L'amas de ces planètes ne dépendait d'aucun système précis. Les garnisons des Confins, tenues par les Monarques, subissaient parfois d'étranges attaques qui avaient été toujours inexplicables. Un rapport parlait d'entités invisibles, mais aucune crédibilité ne pouvait lui être accordée.

— Attendez.

Cobo introduit un autre mnémobloc dans la lectrice et Laur vit apparaître des explications sur la lèpre stellaire. Cette maladie n'était pas très bien connue et, malgré l'effroi que ce nom provoquait, notamment parmi les voyageurs de l'espace, on ne relevait que rarement l'apparition du terrible fléau. Lorsqu'il frappait, ses ravages étaient considérables et tout un groupe pouvait être atteint en quelques jours, ce qui était notamment arrivé à certains équipages

d'astronefs au cours de plongées dans l'hyperespace.

Laur alla jusqu'au bout de sa lecture, resta songeur lorsque l'écran fut vide.

— En somme, dit Cobo, c'est une maladie provoquée par les brusques changements dans l'espace-temps. Les plongées subtemporelles ou infratemporelles. Et également dans les essais de transfert par ondes.

Laur fronça les sourcils. Ce détail lui avait échappé. Malgré les précautions de Xond, sa culture scientifique avait de grosses lacunes.

— Transfert par ondes ?

— Il y a eu des essais sur de courtes distances, mais on a dû y renoncer pour plusieurs raisons, et notamment cette lèpre stellaire qui déforme les corps de façon abominable.

— Des essais sur quelle distance ?

— Oh ! entre deux planètes du même système et sur des distances de quelques minutes-lumière.

Il fit apparaître un autre mnémobloc.

— Voici des renseignements sur Merch et sa mère... Enfin, sa mère... Il est venu seul sur ce satellite artificiel.

Plongé dans ses réflexions, Laur n'entendit pas immédiatement. Puis, il tressaillit.

— Répétez.

— Je vous dis que ce Merch n'est pas venu avec sa mère sur Lazaret 3. S'il vous a parlé d'elle, elle ne peut habiter que sa planète d'origine, une terre située...

— Doucement.

Laur se leva et alla jeter un coup d'œil à la baraque aux coffres de rêve. Merch faisait le boniment sur son estrade. Il revint avec un doigt sur ses lèvres.

— Laissons cela. C'est très très important.

— Je n'ai rien trouvé sur ce Cœur Flamboyant. Êtes-vous certain d'avoir bien compris ?

— Absolument. Mais nous aurons bientôt tous renseignements à ce sujet. Avez-vous pensé aux Songus ?

— Oui, évidemment. Il existe plusieurs remèdes pour se protéger de l'effet dangereux de leurs spores et je vous ai même apporté plusieurs de ces antidotes.

Laur prit les petites capsules qu'il lui tendait, les enferma

soigneusement.

— Et cette jeune femme ? L'avez-vous retrouvée ?

— Non.

Il remarqua que Cobo restait songeur, comme s'il n'osait aborder le sujet qui lui tenait à cœur.

— Avez-vous réfléchi ?

Il le regardait avec anxiété et Laur inclina la tête.

— J'ai réfléchi. Tout dépendra de la suite des événements. C'est alors que je vous donnerai ma réponse.

Son ricanement déplut à Cobo.

— À condition que je sois encore en vie...

CHAPITRE XII

Un peu plus tard, Merch les rejoignit. Il rectifia son maquillage outrancier avant de leur servir à manger, sortant de ses réserves des mets inattendus.

— Comment vous les procurez-vous ? demanda Cobo, ahuri.

— Je trafique, comme tous les gens de ce satellite.

Laur regarda le marchand de rêves lorsque ce dernier s'assit en face de lui.

— Les boîtes à rêves rapportent donc si gros ?

— En ce moment, elles sont toutes pleines, répondit tranquillement Merch, qui se mit à picorer d'un air blasé dans les différents plats.

— Que s'est-il passé pour votre mère, Merch ?...

Sous le maquillage épais, Laur ne pouvait discerner la pâleur subite ou la rougeur, mais l'expression du regard ne pouvait le tromper.

— Que voulez-vous dire ?

— Mon ami Cobo est formel. Votre mère n'a jamais été enfermée dans ce satellite avec vous. Donc, vous vous êtes débrouillé pour la faire venir ensuite parce que vous ne pouvez pas vous passer d'elle. Elle tient une place primordiale dans votre vie, n'est-ce pas ?

— J'ai lu quelque chose à ce sujet, intervint Cobo... On appelle ça l'œdipisme, hein ? Ou quelque chose dans ce goût-là.

— Alors, Merch, comment lui avez-vous fait franchir le barrage des Serials ? Comment vous procurez-vous toutes ces délicatesses, la drogue Hamok et les rayonnants ? Oui, comment y parvenez-vous ?

Il se mit à rire.

— Et dire que je vous menaçais de mon arme alors que vous devez en posséder des tas d'aussi dangereuses, sinon plus. Vous m'avez bien grugé, Merch... C'était très habile. Vous êtes plus lié avec Van qu'il n'y paraît, n'est-ce pas ? Et si votre mère n'était pas cette statue de boue dans le sous-sol, je penserais que Van est votre génitrice.

— Taisez-vous, murmura Merch.

— Vous l'avez persuadée de suivre le chemin des marchandises, n'est-ce pas ? Vous disposez d'un transmetteur de matière ?

Cobo sursauta.

— Non...

— Vous ignoriez que cette transmission de matière a des effets épouvantables sur les êtres humains. Vous ignoriez que la lèpre stellaire vient des quelques expériences déjà tentées sur de courtes distances. Or, vous avez fait venir votre mère, de très loin certainement. De quelle planète ?

Le Marchand de Rêves le regardait d'un air suppliant, mais il n'éprouvait aucune pitié.

— Alors ?

— Myan.

— Oh ! suffoqua Cobo... Myan ? Mais elle appartient à un autre système qu'And. Cela représente bien plusieurs mois-lumière de distance, pour le moins. On n'a jamais osé aller si loin dans la transmission d'organismes vivants. Et toute votre marchandise vient de là-bas ? Bien sûr. On y trouve tout en abondance. C'est la planète la plus sûre de la Fédération et les cargos y affluent de toutes parts. Elle bénéficie d'une grande franchise et il y règne une atmosphère trépidante due au négoce et à l'afflux d'argent. Vous avez des complices là-bas ? Mais quel est votre monnaie d'échange ?

Merch se leva, mais Laur fut plus rapide que lui. Il le maîtrisa et fouilla sous sa robe longue. Il lui arracha la grotesque imitation de pubis féminin et trouva le rayonnant en dessous. Une arme miniaturisée qui tenait dans le creux de sa main. Il fut très heureux de disposer à nouveau d'un tel moyen de persuasion.

— Asseyez-vous, Merch, et restez tranquille. Cobo, surveillez-le également. Il va nous apprendre beaucoup de choses très certainement. Depuis quand votre mère est-elle ici ?

Le marchand de rêves s'accouda et mit la tête entre ses mains. Il pleura durant quelques instants avant de répondre.

— Bientôt un an... C'est elle qui a voulu commettre cette terrible folie... Vous ne connaissiez pas la femme que c'était... Une créature merveilleuse, belle, raffinée... Et ce n'est plus que ce mannequin de boue qui laisse une fange immonde dès qu'elle se déplace, dès qu'elle veut toucher un objet. Quand cela finira-t-il ? Je l'ignore... Elle m'aimait... Est-ce que vous pouvez comprendre ? Nous nous aimions... Lorsqu'elle a su que j'étais sur Lazaret 3, elle est venue sur Myan et a organisé le trafic de marchandises, car elle savait que je détenais un transmetteur ou un translateur, comme vous voulez, il n'y a pas encore de nom officiel.

— D'où le teniez-vous ?

— Je l'avais volé dans les ruines d'un laboratoire de la planète Gorb lors d'une insurrection. Cette planète fait partie des possessions rebelles. Je l'ai emporté dans mon propre vaisseau... Puis j'ai été intercepté... De son côté, ma mère a circonvenu une équipe de chercheurs pour obtenir un appareil similaire. Cela lui a demandé des années de recherches et beaucoup d'argent. Mais nous sommes une famille très riche.

— Il y a un renseignement qui vous a échappé, Laur, dit Cobo... Les Merch se livrent à la piraterie depuis des décades. Dans les confins. On n'a jamais rien pu prouver contre eux, mais ils sont fichés dans toutes les mémoires des archives de la Sécurité.

L'inverti sourit faiblement.

— Un jour, mon appareil, installé dans le sous-sol, s'est réveillé. Des lampes clignotaient et tout a commencé par un message écrit de ma mère, puis par des objets de plus en plus importants. Jusqu'au jour où elle-même a tenté le passage... Je me doutais de quelque chose... Elle me donnait des instructions pour aménager la machine en fonction d'une réception particulière.

— Vous n'avez jamais songé à tenter l'aventure vous-même ? demanda Laur.

Merch baissa la tête.

— Non... Je n'ai aucun courage physique ni moral et l'absence de ma mère me réduisait à un état second. Je n'étais plus moi, mais un être faible guidé par ses instincts et ses appétits. Voyez-vous, j'appartiens à une famille d'hommes forts, virils, très virils... Ma mère a eu quatre autres fils... Des êtres féroces, brutes, sans nuances... Ils sont morts avec mon père dans une attaque de cargo... Moi, j'étais un être faible, oh ! certes aussi cruel que mes frères, mais que ma mère savait tempérer, exalter quand il le fallait.

— Parlez-nous de Van...

— Que puis-je vous en dire ? J'ignore tout d'elle...

— Elle pèse de toutes ses forces sur votre vie... Vous savez bien qu'elle n'est qu'une enveloppe humaine et que, en dessous...

Le visage de Merch exprima la terreur la plus noire.

— Non ! taisez-vous !... Ne parlez pas de ÇA.

— Une entité venue des Planètes Hallucinantes, égarée dans notre monde de vivants, n'est-ce pas ? Les dossiers de l'Office de Détermination sont bien tenus. La véritable Van, qui s'appelait Gavone en réalité, aurait près de cent dix ans du temps universel. Or, la vie de ce satellite est réglementée et personne n'atteint cet âge.

— Elle s'est attachée à moi comme une proie dès qu'elle a su que je détenais le transmetteur... C'est elle qui m'a obligé à ces expériences affreuses.

Quelque chose alerta Laur qu'il allait enfin accéder à la vérité.

— Tous ces gens... Des hommes, des femmes, des enfants...

— Qu'en faisiez-vous ? articula Cobo, haletant.

— Nous les projections dans l'espace...

— Vous m'avez dit n'avoir jamais essayé ce genre d'expérience...

— En direction de Myan seulement, mais nous réglions l'appareil sur l'infini. En direction des Planètes Hallucinantes... Des centaines de fois, et jamais une réponse... Jamais !

Muets d'horreur, ils le regardaient. Son émotion était telle que son maquillage se défaisait par plaques, libérant un visage à la peau blafarde.

— Rien jamais... Van attendait une réponse de cet au-delà sinistre. Elle n'est jamais venue...

— Quelle réponse ?

— Un certain signal qui lui aurait indiqué que les malheureux avaient atteint le but qu'elle désirait...

— Et alors, elle aurait tenté elle-même l'aventure ?

— Oui. Je l'ai souhaité avec ferveur... J'ai même essayé de l'induire en erreur, mais il est impossible de la tromper...

— C'est ainsi qu'est née la légende du Cœur Flamboyant ?

— Oui... C'est elle qui l'a répandue pour donner un attrait moins terrifiant à cette horreur. Cela prenait un côté merveilleux et surnaturel qui donnait l'illusion d'entreprendre un acte chevaleresque. Tous ces êtres démunis, ces gens qui avaient faim, ces femmes et ces gosses appâtés par de véritables fortunes...

— Il est dans le sous-sol ?

Merch se leva, mais Cobo se trouva tout de suite sur son chemin, donnant le temps à Laur d'intervenir. Il saisit Merch par le col de sa robe et l'assit avec fermeté.

— Du calme. Alors, dans le sous-sol ?

— Il faut descendre dans le cœur même du satellite... Dans les plus anciennes épaves qui ont des siècles d'existence.

— Mais pourquoi « Cœur Flamboyant » ? Y a-t-il un fond de vérité dans cette description ?

— Imaginez une boule de feu... Légèrement aplatie dans le haut à

cause de la force centrifuge... Il faut pénétrer à l'intérieur... Au dernier moment, beaucoup hésitaient... Nous devons les y précipiter de force... Van m'aidait... Elle possède une volonté farouche... Et puis l'attente commençait... Parfois durant des jours, elle attendait la réponse...

— Mais pourquoi y en aurait-il eu ? Il n'existe pas d'appareil similaire sur les Planètes Hallucinantes ?

— Van prétend que si les corps atteignaient leur but, les siens sauraient comment les matérialiser. Nul vivant ne peut se manifester sans les alerter. Elle affirme, mais comment la croire ?...

— Continuez...

— Le transmetteur était capable d'atteindre le mental d'un des siens... Le cobaye se serait alors matérialisé dans cette entité... Elle pense que l'appareil n'est pas assez puissant. Nous avons doublé son énergie en visitant les vieilles coques pour y démonter les vieux réacteurs nucléaires qu'elles contenaient... Nous disposons d'une telle puissance que nous pourrions faire voler le satellite en éclats et même anéantir la planète la plus proche, And. Sans parler de l'effet que produirait cette libération sur la nova artificielle qui nous éclaire...

— Une catastrophe sans précédent, murmura Cobo... Et tout cela à l'insu des Serials ? C'est inimaginable...

— Lorsqu'elle atteindra le fond du désespoir, Van commettra certainement cette folie... Chaque fois qu'elle est déçue par le silence de ces Planètes Hallucinantes, je crains qu'elle n'accomplisse un tel geste.

— Mais quel signal attend-elle ?

Merch le regarda avec étonnement.

— Vous n'avez pas compris ? Si l'expérience réussit, le cobaye reviendra ici. Dans quel état ? Peu lui importe à Van puisque son enveloppe charnelle n'a aucune importance pour elle.

— Au mieux, il réapparaîtrait déjà atteint par la lèpre stellaire ?

— Oui, murmura Merch... L'effet est immédiat. Le corps devient immédiatement cette fange gluante.

— C'est ce qui s'est passé pour votre mère ? demanda Cobo.

— Elle avait pris la précaution d'endosser une combinaison étanche. Mais lorsque je l'ai vue sortir du Cœur Flamboyant et que j'ai vu derrière la partie transparente du casque... C'est Van qui a pensé à tout, qui a organisé la chambre hermétique, le sas pour lui fournir ce dont elle pourrait avoir besoin.

— Pourquoi cette compassion ?

— Je l'ignore, mais peut-être envisageait-elle que, un jour, elle pourrait me persuader de projeter également ma mère... Oh ! je ne me fais guère d'illusions. Elle est capable de tout.

Laur se versa une coupe de vin et le but lentement.

— C'est elle qui m'a vendu mon premier rayonnant ? En se transformant en vieux marchand.

— Elle cherchait des hommes isolés pour constituer une sorte de garde, car elle se sentait de plus en plus menacée et avait du mal à trouver de nouvelles victimes. N'oubliez pas que, sous son apparence humaine, elle est aussi vulnérable que vous et moi. On pouvait la tuer, la « balancer ». Bien sûr, elle aurait pu sortir de ce corps pour tenter de s'emparer d'un autre, mais, depuis qu'elle vit sur Lazaret 3, elle ne dispose plus des moyens nécessaires. Ce qui la ronge, d'ailleurs, car ce corps devient évidemment de plus en plus fragile. Il se dégrade et elle doit user de subterfuges pour le conserver en état.

Laur revoyait Van devant lui. Il avait eu la certitude qu'il ne restait plus de ce corps qu'une enveloppe fripée que l'on aurait pu arracher sans la moindre difficulté.

— Et je souhaite qu'elle le conserve le plus longtemps possible car, si jamais elle devait redevenir elle-même, nous serions sous une terrible menace.

— Conduisez-nous au Cœur Flamboyant, exigea Laur.

Le coordonnateur se tourna vers lui.

— Y tenez-vous vraiment ?

— Absolument.

— Venez, dit Merch... Depuis quelques jours, l'appareil est orienté sur la planète Myan, mais je n'ai pas encore eu le temps d'aller retirer les marchandises expédiées.

— Mais, depuis l'arrivée de votre mère sur Lazaret 3, quelle est votre monnaie d'échange ?

— Des métaux rares que je trouve dans les plus anciennes épaves. Vous ne pouvez pas savoir quels trésors existent dans ce satellite. Mais ils n'ont aucune valeur pour les occupants actuels alors qu'ils sont très prisés sur Myan qui les exporte.

— Mais quand travaillez-vous ? fit Laur, soupçonneux. Vous ne quittez jamais votre baraque.

— J'ai des gens qui fouinent pour moi dans les bas-fonds des épaves. Ils me livrent les matériaux en échange de nourriture et d'autres produits.

Ils soulevèrent la trappe métallique et suivirent Merch dans les

profondeurs du sous-sol. Cobo aperçut la porte étanche, comprit ce qu'elle dissimulait.

— Elle est là, chuchota-t-il.

Merch se tourna vers lui, virulent.

— Vous voulez peut-être voir ce qu'elle est devenue ?

— Non. Laissons-la en paix.

Ils continuèrent dans l'étroite galerie, se heurtèrent bientôt à un mur de métal inconnu. Merch appuya en quatre endroits et une lourde plaque pivota. De l'autre côté, ils devinèrent dans l'obscurité un fouillis impressionnant de matériaux les plus divers.

— Il faut connaître le passage sinon on s'égare dans d'autres directions.

— Peut-on vous faire confiance ? demanda Laur.

Merch haussa les épaules sans se retourner.

— C'est à vous de décider, pas à moi.

— De toute façon, nous ne faisons qu'exécuter les ordres de Van, répondit Laur, puisqu'elle m'a envoyé vers vous.

Mais il conservait le petit rayonnant à la main. Cobo portait la photolampe dont le projecteur éclairait ces cavernes d'acier et d'alliages divers. Parfois, ils longeaient les ruines somptueuses de quelques salons spatiaux. De vieux paquebots de l'espace achevaient là leur carrière avec leurs décors intérieurs tombant en poussière. Ailleurs, c'étaient des salles de pilotage, avec leurs appareillages complexes, souvent dénudés par des mains avides. Ils traversèrent même d'anciennes stalles d'hibernation datant de l'époque archaïque des transporteurs lents. Laur regarda les cercueils de verre où les astros s'enfermaient pour de longues années d'inconscience, remarqua les tubes de réfrigération, les différents équipements de réanimation. Et, partout, beaucoup de poussière, de la rouille, des particules infinitésimales, parfois agglomérées en étrange boule selon les variations de gravité. La première fois, ils sursautèrent en apercevant ces étranges formes rondes.

— Des rats, s'exclama Cobo avec panique. Des rats énormes ? Je savais bien qu'ils s'étaient dispersés depuis la terre dans les étoiles, mais je n'imaginais pas...

— Non, dit Merch... Regardez.

Il coinça une de ces boules dans un angle, introduisit sans peine sa main à l'intérieur et la retira piquetée de minuscules fragments.

— Gravité plus électricité statique... Oh ! il y a même des endroits mortels pour qui ne se méfie pas. Des décharges énormes parcourent

certaines galeries. Sans parler des bandes de voyous qui fouillent dans ces accumulations en espérant y trouver des trésors.

— Ceux qui travaillent pour vous également, lança Cobo.

— Ce ne sont pas des innocents, évidemment.

Enfin, il s'immobilisa devant une paroi parfaitement lisse, s'empara de la photolampe pour tracer quelques signes énigmatiques dans l'air. Lentement, la paroi se rétracta en plusieurs points, exactement comme un rideau que l'on écarterait en différentes directions. Ils durent passer en file indienne et, derrière eux, la paroi s'unit à nouveau.

— Attention ! les avertit Merch.

Il prit des masques teintés sur une étagère, les leur tendit.

— Vous éviterez l'éblouissement. Il est comparable à celui d'une nova ou d'une bombe nucléaire. Et, pourtant, vous constatez la teinte épaisse de ces protecteurs.

Laur mit le sien et devint aveugle. Il attendit patiemment, sans trop d'inquiétude. Merch dut appuyer sur un bouton car une paroi énorme, d'une largeur colossale roula lentement en deux parties, découvrant le Cœur Flamboyant.

Comme l'avait décrite le marchand de rêves, il s'agissait bien d'une boule légèrement aplatie du sommet et allongée dans le bas. Elle paraissait tourner sur elle-même à grande vitesse. En fait, c'était une masse énorme de lumière emprisonnée dans une sorte de champ de forces. Une lumière parfaitement cohérente, qui donnait l'impression de palpiter, mais Laur pensa qu'il s'agissait plutôt d'un réflexe de ses yeux pour rendre plus supportable la vision.

Armé d'un long bras mécanique, une perche munie de mâchoires, Merch récupérait des colis de toutes tailles, les repoussait négligemment dans un coin. Le Cœur devait les projeter en dehors de sa masse au fur et à mesure de leur arrivée.

Laur s'approcha.

— Ils ne sont jamais détériorés ?

— Jamais. Tout arrive en parfait état. Même les produits conservés sous masse plastique.

Bientôt, le tas fut assez énorme et Laur pensa que le trafic atteignait de grandes proportions.

— Je peux refermer, maintenant ?

Une fois encore, Laur examina la sphère qui avait la forme grossière d'un cœur. Haute de près de trois mètres, peut-être large de quatre, elle lui parut soudain irréaliste.

— Et si tout ça n'était qu'un bluff ? murmura-t-il à l'oreille de Cobo.

Mais le marchand de rêves avait entendu. Il se retourna avec un sourire mince, ramassa un des paquets et le lança négligemment dans le tourbillon aveuglant. Une seconde, peut-être moins, ils virent l'objet flotter au sein de la masse puis disparaître d'un coup.

— Ils vont se demander quelle lubie me prend de renvoyer ainsi tout un lot de pilules nutritives.

Puis il referma la double cloison qui se rejoignit si intimement qu'ils cherchèrent en vain la ligne de séparation.

— Matériau spécial dont les molécules s'attirent et s'unissent étroitement tant qu'on n'inverse pas le champ d'énergie qui les soude. Un principe très simple.

Mais il ignorait que, moins d'un an plus tôt, Laur se serait enfui à la vue d'un tel prodige.

— Nous revenons à la surface ?

— Pas encore, dit Laur. Allez-vous remonter ces marchandises ?

— Bah ! fit Merch, dédaigneux, j'ai une équipe qui s'en chargera. Sauf pour cette caisse d'armes que je dissimulerai, bien sûr.

Il désignait un cube en matière luisante qui devait peser lourd.

— Merch, vous allez partir à la recherche de Van et de Jea. Vous les ramènerez ici. Toutes les deux.

L'homme attendait, impassible.

— Vous direz à Van que j'ai réussi là où les autres ont échoué jusqu'à présent.

— Vous voulez dire que vous voulez lui faire croire... Non, elle se méfier.

— Expliquez-lui que j'ai fait l'aller et retour, mais que mon apparence s'est totalement modifiée. Et n'est-ce pas la vérité ? Les drogues des Acteurs ont changé mon apparence physique. Du moins, en ce qui concerne ma taille et mon visage.

— Elle imaginera quelque substitution.

Le sourire de Laur fut amer.

— C'est pourquoi je réclame la présence de Jea. Elle seule me connaît suffisamment pour identifier mon corps. Expliquez-lui que je suis très faible et que je n'ai pu prononcer aucune parole... Que vous-même doutez de mon identité.

— Vous avez prévu que je pourrais la mettre en garde, n'est-ce pas ? demanda Merch calmement.

— Vous en doutez ?

— Il s'agit de ma mère... Vous la considérez comme un otage ?

— À moins que vous n'ayez le secret désir de la délivrer de son martyre ?

Les yeux baissés, Merch secoua machinalement la tête.

— Non... J'espère un miracle... Je m'imagine que, sous cette statue de boue gluante, réapparaîtra un jour la femme que j'aimais... Il y a une planète où, vers l'adolescence, on enferme les enfants dans des sortes de sarcophages que l'on enterre ensuite dans une zone où se maintient une température élevée. Jusque-là, les enfants ne sont que des sortes de larves assez déplaisantes. Lorsqu'on ouvre le sarcophage, quelques années plus tard, il en sort un humanoïde merveilleux. Pourquoi ma mère ne réapparaîtrait pas un jour sous la gangue qui la recouvre ? On ignore tout de la lèpre stellaire. Jamais on n'a laissé vivre un malade assez longtemps pour assister à l'évolution du mal, parce que c'était trop dangereux pour les autres. En général, on les abat, puis on les réduit en cendres par le feu. N'ayez aucune crainte, je tâcherai de convaincre Van et la jeune femme. Allez-vous m'attendre ici ?

— Pourquoi pas ? fit Laur. Nous allons vous accompagner jusque sous votre boutique et nous reviendrons ici, pour être certains que vous ne nous enfermerez pas. D'ailleurs, mon ami Cobo restera dans l'ombre, au début du moins.

Le coordonnateur approuva de la tête. Merch revint donc en leur compagnie jusqu'au sous-sol de la baraque et remonta dans son arrière-boutique, les laissant seuls. Ce fut alors que le coordonnateur désigna la porte étanche.

— Je n'ai pas voulu le peiner, mais je voudrais bien jeter un coup d'œil à cette...

— Autant vous prévenir, c'est un spectacle insoutenable.

Laur manœuvra le guichet, orienta le rayon de la photolampe. Cobo colla son visage au verre épais, resta quelques secondes fasciné par la forme fangeuse qui évoluait avec une lenteur extrême, comme pour éviter tout mouvement trop brusque qui provoquerait le détachement de plaques de boue. Malgré cette précaution, le coordonnateur vit des petits paquets de matière molle tomber de la silhouette.

Le guichet se referma et ils restèrent silencieux, n'osant pas se regarder.

— Retournons là-bas, dit Laur plus tard. Vous veillerez à distance et bien avant cette cloison qui obéit à des signaux lumineux. Mais soyez prudent car la vieille femme possède des pouvoirs extraordinaires.

— Mais que ferez-vous lorsqu'elle sera là ?

— Cela me regarde seul, dit Laur.

À ce moment-là, il ressentit quelques douleurs dans le dos et se souvint de l'avertissement de l'Acteur. Ces sortes de crampes annonçaient la fin de sa transformation d'ici à quelques heures. Pourvu que Van et Jea soient bientôt de retour.

CHAPITRE XIII

Allongé dans un coin de la salle, Laur attendait les yeux fermés depuis au moins une heure, lorsqu'il se souvint du petit rayonnant. La vieille était capable de le fouiller ou de deviner la présence de l'arme. Il se releva, partit à la recherche de Cobo. Le coordonnateur se cachait dans les amas inextricables des fonds d'épaves. Il arriva, regarda curieusement Laur.

— Qu'y a-t-il ?

— Votre apparence semble se modifier. La forme de votre visage et la couleur de vos yeux.

— Est-ce vraiment visible ?

— Oh ! pour quelqu'un qui ne vous a pas vu depuis quelques heures, vous êtes méconnaissable.

— En ce qui concerne Van, cela doit faire quarante-huit heures. Prenez mon arme. Je ne veux commettre aucune erreur avec cette vieille furie. Mais ouvrez l'œil.

Il retourna dans la salle, s'allongea, les yeux fixés sur la cloison derrière laquelle palpitait le Cœur Flamboyant. L'impression d'avoir oublié un détail le tracassait. Il essaya de se souvenir et, lorsqu'il y parvint, son impuissance à réparer cette faute le tortura. Merch avait omis d'orienter le Cœur Flamboyant vers les Planètes Hallucinantes. Tout de suite, Van se rendrait compte qu'il était dirigé vers la planète Myan. Il se releva d'un bond, ouvrit le panneau et appela Cobo. À voix basse. Il dut renoncer, crut entendre des murmures et retourna à sa place, feignant d'être épuisé.

Son corps se contracta lorsque dans un froissement, le panneau s'ouvrit. Il retint son souffle, essaya de deviner combien de personnes pénétraient dans la salle.

— Il est là, dit Merch.

Quelqu'un s'approcha, poussa une exclamation étouffée.

— Mais ce n'est pas Laur !

La voix de Jea. Une voix bouleversée. Laur vibra tandis qu'une étrange chaleur naissait dans sa poitrine.

— Je vous assure que si, répondit Merch. Vous devez pouvoir le

reconnaître.

Van ? Où était cette vieille horrible ? S'était-elle méfiée au dernier moment ? Il avait envie de soulever ses paupières pour regarder si elle se trouvait présente.

— Il paraît plus petit, plus gros... Ces cheveux ne sont pas les siens, pas plus que la forme de son visage. On dirait qu'il a été soufflé...

— L'effet de cet aller-retour dans l'espace-temps. Moi je pense qu'il s'agit de lui puisqu'il m'a parlé.

— T'a-t-il demandé un miroir ?

Enfin, la voix sinistre de Van. Laur se détendit au sein d'une joie mauvaise.

— Non, mais il a deviné ma stupeur..., a répété plusieurs fois qu'il était bien Laur, m'a appelé par mon nom. Comment aurais-je pu douter ? Mais j'ai préféré avoir une certitude.

— Jea ?

La voix maudite interpellait la jeune femme dont Laur sentait le souffle sur son visage. Elle devait se pencher pour mieux l'observer. Malgré sa haine pour Van, cet instant le troubla.

— Est-ce lui ?

— Je ne sais pas, murmura la jeune femme... Je ne peux voir la couleur de ses yeux.

— Soulève sa paupière.

Elle le fit d'un doigt léger et Laur essaya de vider son regard de toute expression lorsqu'il aperçut le visage de Jea si près du sien.

Lorsqu'elle laissa retomber sa paupière et qu'il retrouva la nuit, il ne fut pas tout à fait certain d'y avoir réussi.

— Alors ?

— Ce n'est pas tout à fait la couleur de ses yeux. Il y a comme un voile qui les ternit.

— Déshabille-le. Tu connais son corps ? Tu peux retrouver un indice formel.

Les mains de Jea s'affairèrent avec impatience sur ses vêtements, lui mirent la poitrine à nu.

— Eh bien ?

— Je ne sais.

— Continue.

Elle le dépouilla de façon plus intime, émit une sorte de sanglot sourd.

— C'est lui ? C'est bien lui ?

— Laur.

La jeune femme s'abattit sur lui et il dut faire un effort surhumain pour ne pas refermer ses bras sur elle.

— Viens ici ! hurla Van.

Mais Jea s'accrochait à lui. Il sentit son souffle sur ses lèvres tandis qu'elle l'appelait tout bas.

— Laur, je t'en prie, Laur...

Il ouvrit les yeux, fit semblant de ne rien distinguer tout d'abord.

— Qui m'appelle ? Est-ce toi, Jea ?

— Ça suffit ! hurla la vieille femme. Arrêtez de jouer la comédie. Je ne sais par quel sortilège il s'est ainsi transformé, mais je ne vous crois pas. Ni toi, Merch, ni lui...

— Pourtant, il est allé jusqu'aux Planètes Hallucinantes et en est revenu. Sous cette forme. N'est-ce pas le signe que vous attendiez depuis tant de jours ?

Laur s'assit, l'air hébété.

— J'ai vécu des années dans un froid glacial avec des pensées étrangères qui fouillaient mon cerveau, en arrachaient tout le contenu. Ils m'ont tout pris.

Du coin de l'œil, il pouvait voir Van qui résistait à un désir violent de se rapprocher. Il baissa le ton de sa voix pour l'y obliger.

— Et puis, ILS ont décidé de me renvoyer d'où je venais. Et je ne me souvenais même pas de ce point de départ... Je croyais avoir toujours vécu dans ce monde noir et glacé où j'errais dans la souffrance.

Elle fit quelques pas rapides.

— Parle plus fort.

— Laissez-le, cria Jea, vous ne voyez pas qu'il est faible ?

— Tais-toi ! Tu n'es qu'une esclave, ne l'oublie jamais.

Laur sentit le corps de Jea trembler de fureur contenue. Il dut lui-même se maîtriser. Van s'écarta, marcha vers le fond de la pièce, s'immobilisa devant l'épaisse paroi qui dissimulait le Cœur Flamboyant. Rapide, le regard de Laur vola vers Merch. Le marchand de rêves eut une expression désespérée dans les yeux. Lui aussi se souvenait de l'oubli fatal.

Un rectangle se découpa et des instruments de contrôle apparurent. Van siffla de fureur.

— Pourquoi as-tu changé l'incidence ?

— C'était l'heure du contact avec Myan. Voyez ces marchandises que je n'ai pas eu le temps d'emporter.

Elle jeta un regard rapide à l'entassement des différents produits, revint aux instruments.

— Te souviendras-tu du réglage ?

— Parfaitement, dit Merch.

— Combien de temps ont duré le transfert et le retour ?

— Moins d'une heure.

— Très bien, dit Van, tu seras le prochain voyageur transféré. Je ne me contente pas d'une expérience.

Horrifié, Merch recula.

— Vous ne pouvez pas m'obliger à accepter... Je ne veux pas revenir sous une autre apparence comme lui.

Au même instant, Laur se crispa sous la vague aiguë de douleurs qui l'assaillaient. Dans quelques instants, il se dépouillerait de ce maquillage artificiel.

— Tu as peur, ricana Van, mais je saurai bien t'y obliger. N'oublie pas que le sort de ta mère est entre mes mains. Ce qu'un homme a réussi, un autre peut le recommencer. Ce qui m'étonne, c'est que tant de victimes aient été nécessaires avant que les miens daignent reprendre.

— Le réglage avait été modifié imperceptiblement, mentit lamentablement Merch de plus en plus inquiet sur son sort. C'est ce qui explique ce succès.

Laur se leva en feignant une extrême lassitude. Jea l'aidait avec inquiétude.

— Van.

La vieille femme se retourna.

— Vous devez tenir vos promesses... J'ai fait ce que vous attendiez... Il ne s'agissait pas de ramener le Cœur Flamboyant, mais d'y pénétrer pour voyager dans l'espace-temps à la recherche des vôtres. J'ai réussi. Vous devez me récompenser.

La bouche édentée prit une expression dédaigneuse.

— Quelle stupidité !... Je t'avais seulement promis un remède contre les spores qui pollueraient cette fille.

— Je n'ai pas rencontré les Songus ! hurla Jea... Ne l'écoute pas. J'étais sous un enchantement si habile que moi-même ne me rendais compte de rien.

— Allons donc, répliqua Van... Tu ne te souviens pas que tu t'es livrée à tout un groupe de Songus ? Qu'essayes-tu de faire croire à ce malheureux ?

— C'est faux... Je me souviens parfaitement de tout... Pour le Garou, c'était vrai, mais c'est le seul, le seul..., lança-t-elle avec désespoir.

— De toute façon, répliqua Van, je n'ai pas le remède. Et je ne puis te récompenser.

Laur sortit les étuis que lui avait remis Cobo.

— Moi, je l'ai...

La stupeur de Van lui fit ouvrir la bouche sur ce gouffre vertigineux qui se dissimulait sous une apparence d'humaine centenaire.

— Tu l'as ?

— Je n'avais pas besoin de toi, vieille folle.

— Mais, alors ? As-tu réellement voyagé dans l'espace-temps grâce au Cœur Flamboyant ?

— Devine.

Elle finit par comprendre.

— Tu joues également ? Si je te dis que les Songus ne l'ont pas touchée.

— Sa parole me suffit.

— Elle n'était plus elle-même.

— Malgré tes envoûtements, tu ne pouvais la dominer entièrement.

— Réponds... Es-tu allé jusqu'aux Planètes Hallucinantes ?

— Comment mon apparence se serait-elle modifiée, sinon ?

Il s'approcha d'elle.

— Touche-moi. Aucun maquillage même habile n'aurait pu me transformer ainsi. J'ai l'impression, parce que je ne me suis pas encore vu dans un miroir, que mon corps s'est épaissi.

Puis, il désigna la paroi épaisse qui dissimulait le Cœur Flamboyant.

— Pourquoi demander à Merch ? Je suis prêt à recommencer l'expérience si tu m'accompagnes.

— Laur.

Jea se précipita contre lui.

— Jamais plus ! Jamais !

— Et si nous atteignons les Planètes Hallucinantes et que je te garde comme esclave ?

— Les tiens n'acceptent pas la vie. Ils t'obligeront à me libérer. Es-tu prête ?

Il se dirigea vers l'amas de casques aux visières protectrices, en tendit un à Jea, en coiffa un autre et se dirigea vers Van en lui présentant le troisième. Merch vint choisir le sien et se prépara à manœuvrer la paroi.

— Alors, Van, tu hésites ? Toi, pur esprit, es-tu incapable d'accomplir ce qu'un simple mortel a accompli ?

— Tu mens, tu n'es jamais allé jusqu'aux Planètes Hallucinantes. Ils t'auraient donné mon nom.

— À toi de décider, mais puisque je t'accompagne, cette fois.

Lentement, la paroi se séparait en deux et l'éblouissante lueur fusa le long d'une ligne de feu, puis, au fur et à mesure de l'ouverture, jusqu'à ce qu'ils découvrent l'énorme boule. Jea poussa un cri d'admiration effrayée.

— Laur, je viens aussi.

— Merch, empêchez-la.

Mais le marchand de rêves dut lutter contre la jeune femme pour le maîtriser.

— Tu es fou, Laur... Jamais elle ne te laissera revenir. Elle déteste tout ce qui vit...

Van rejoignit Laur devant la sphère éblouissante. Ensemble, ils firent un pas. Laur, qui tenait toujours les étuis du remède antispore à la main, se retourna naturellement vers Merch.

— Tenez... Ça peut vous servir.

Un court instant, Van suivit le jet des petites boîtes et oublia de surveiller Laur qui, d'une poussée formidable, la projeta dans le Cœur Flamboyant. Il y eut un terrible cri, une énorme explosion silencieuse d'étincelles. Une seconde, ils virent la vieille femme au cœur du brasier, puis, d'un coup, sa défroque humaine se déforma, se tassa en une sorte de loque hideuse.

— Attention ! hurla Merch.

Laur recula au moment même où le Cœur Flamboyant rejetait cette horreur. La répugnante chose alla se plaquer contre un mur dans une terrible odeur de putréfaction.

— Attention ! je referme.

Bientôt, la sphère disparut et ils purent retirer leurs casques.

— Que s'est-il passé ? dit Cobo, entrant dans la pièce... J'étais très inquiet et puis j'ai entendu crier... Où est la vieille femme ?

On lui désigna la défroque vers laquelle il alla. Du pied, il la déplia un peu, grimaça horriblement.

— Ça empeste... Mais où est-elle ?

— En direction des Planètes Hallucinantes, dit Merch. Ou en enfer. J'avais modifié l'incidence. Je ne crois pas que nous la revoyions un jour.

Cobo hocha la tête.

— N'empêche que vous aurez toujours une petite hésitation lorsque vous viendrez ouvrir cette paroi.

— Je vous en prie, murmura Merch avec de la peur dans sa voix... J'attendrai quelque temps avant d'oser revenir ici.

Laur se dirigea vers la sortie.

— Vous oubliez ces médicaments, lui dit Cobo en le rattrapant.

Mais il refusa de les prendre. Pas plus qu'il ne regardait Jea.

— Je ne pense pas en avoir besoin maintenant.

La jeune femme le rejoignit, posa sa main sur son bras.

— Tu ne doutes pas ?

Il secoua la tête. Il avait choisi.

— Je ne suis jamais allé jusqu'aux Planètes Hallucinantes, lui dit-il.

La jeune femme eut un léger sourire.

— Il fallait être Van pour y croire. Elle avait besoin de s'en persuader, malgré sa méfiance. Je vis avec elle depuis plusieurs jours et j'ai compris que c'était le but de sa vie depuis de nombreuses années. Retourner dans ce monde inconnu. À plusieurs reprises, elle m'a demandé si tu étais un homme capable d'une grande aventure. Je lui ai raconté quelques épisodes de ta vie.

— Tu l'avais conditionnée, en quelque sorte ? Malgré son emprise sur toi ?

— Elle était purement mentale. Lorsqu'elle s'éloignait, je retrouvais mon libre-arbitre.

Arrivée sous la baraque des rêves, Merch s'immobilisa. Il fixait la porte étanche de la cellule de sa mère. Laur l'entraîna lentement vers l'échelle de fer.

— Attendez ici, dit Merch. Je vais appeler un Stomk et regarder s'il n'y a pas de Serials dans les parages.

— Où allons-nous ? demanda Jea.

Laur aidait Cobo à porter ses bagages.

— Chez les Brums. C'est là-bas que Xond nous rejoindra avec la navette.

Songeuse, elle ne posa aucune question. L'oiseau atterrit sur l'estrade quelques minutes plus tard. Il commença à protester mais Merch lui tendit plusieurs pièces. Puis il s'inclina devant eux et pénétra dans sa baraque. Le Stomk les emporta, survola une partie de la ville. Laur vit que des volontaires réparaient grossièrement le pont des Marchands avec des plaques empruntées aux épaves d'astronef.

— Aidez-moi, dit Cobo en désignant un de ses bagages.

Il l'ouvrit, en sortit une sorte de bloc de gélatine.

— Mon huale. Un cristal vivant télépathe et capable de bien des miracles. Je lui ai emprunté une partie de son organisme pour le coller dans le central des communications spatiales des forces armées. Il va donner le signal à votre androïde.

Laur parla dans la langue de Vasa. Quelques phrases essentielles afin que Xond les retrouve sur le satellite.

— Que fabriquez-vous ? demanda le Stomk en tournant vers eux ses yeux curieux.

— Volez et ne vous occupez pas, lui répondit Cobo.

Il se le tint pour dit. Le huale envoya son message et Xond le collationna presque tout de suite. L'ogive allait plonger dans l'hyperespace pour ressurgir à proximité de Lazaret 3.

Le Stomk les déposa brutalement sur la plate-forme. Laur pénétra dans l'épave, aperçut le Brum en scaphandre et masque humain qui lui barrait la course.

— Partez... Les Serials sont venus vous chercher ici. Je ne veux pas être mêlé à vos affaires.

— Un instant, dit Laur en lui tendant de l'argent. Juste un instant. Le temps de rassembler nos affaires.

Dans leur cellule, Jea posa enfin la question qui l'obsédait depuis le Cirque des Plaisirs.

— Xond revient nous chercher ? Pour quelle destination ?

— Mara.

Elle vit Cobo frotter ses petites mains replètes, examina le visage de Laur.

— Alors, nous avons échoué dans notre mission ? Comment vas-tu persuader Xond ?

— Xond ? Ce n'est qu'un androïde, un robot. Nous sommes les maîtres de notre destin. Je retourne sur Mara pour qu'on m'y

reconnaisse comme Dieu. Là où des hommes ont échoué, un Dieu pourra peut-être réussir puisqu'il aura l'éternité devant lui. Quelques millénaires ne sont-ils pas l'éternité ?

FIN



ANTICIPATION - FICTION



G.J. Arnaud

Dans ce troisième et dernier volet de la chronique de la GRANDE SEPARATION, Laur le Négociateur et Jea atteignent enfin la civilisation de la Fédération galactique. Ils se retrouvent immédiatement mis en quarantaine dans un satellite artificiel, LAZARET 3, en compagnie de dizaines d'autres suspects de toutes races et de toutes origines, apprennent qu'on ne sort plus de cet endroit depuis que la révolte grignote l'immense empire. Dans ce microcosme hallucinant où violence et instinct se libèrent en toute liberté, ils découvrent l'image de la véritable civilisation terrienne telle qu'elle existe maintenant sur des dizaines de planètes. Et lorsqu'ils apprennent que la Terre n'est plus qu'un « crâne envahi par les moisissures » ils décident de retourner sur Mara, leur monde d'origine.